

Voyage dans la Palestine, vers le grand emir, chef des princes arabes du desert connus sous le nom de Bedouïns / Fait par ordre du roi Louis XIV. Avec la description generale de l'Arabie, faite par le sultan Ismael Abulfeda, traduite en françois ... avec des notes. Par M. de La Roque. [Anon].

Contributors

Arvieux, Laurent d', 1635-1702.
Abū al-Fidā' Ismā'īl ibn 'Alī, 1273-1331.
La Roque, Jean de, 1661-1745.
Louis XIV, King of France, 1638-1715.

Publication/Creation

Amsterdam : Steenhouwer & Uytwerf, 1718.

Persistent URL

<https://wellcomecollection.org/works/qpwyc2qc>

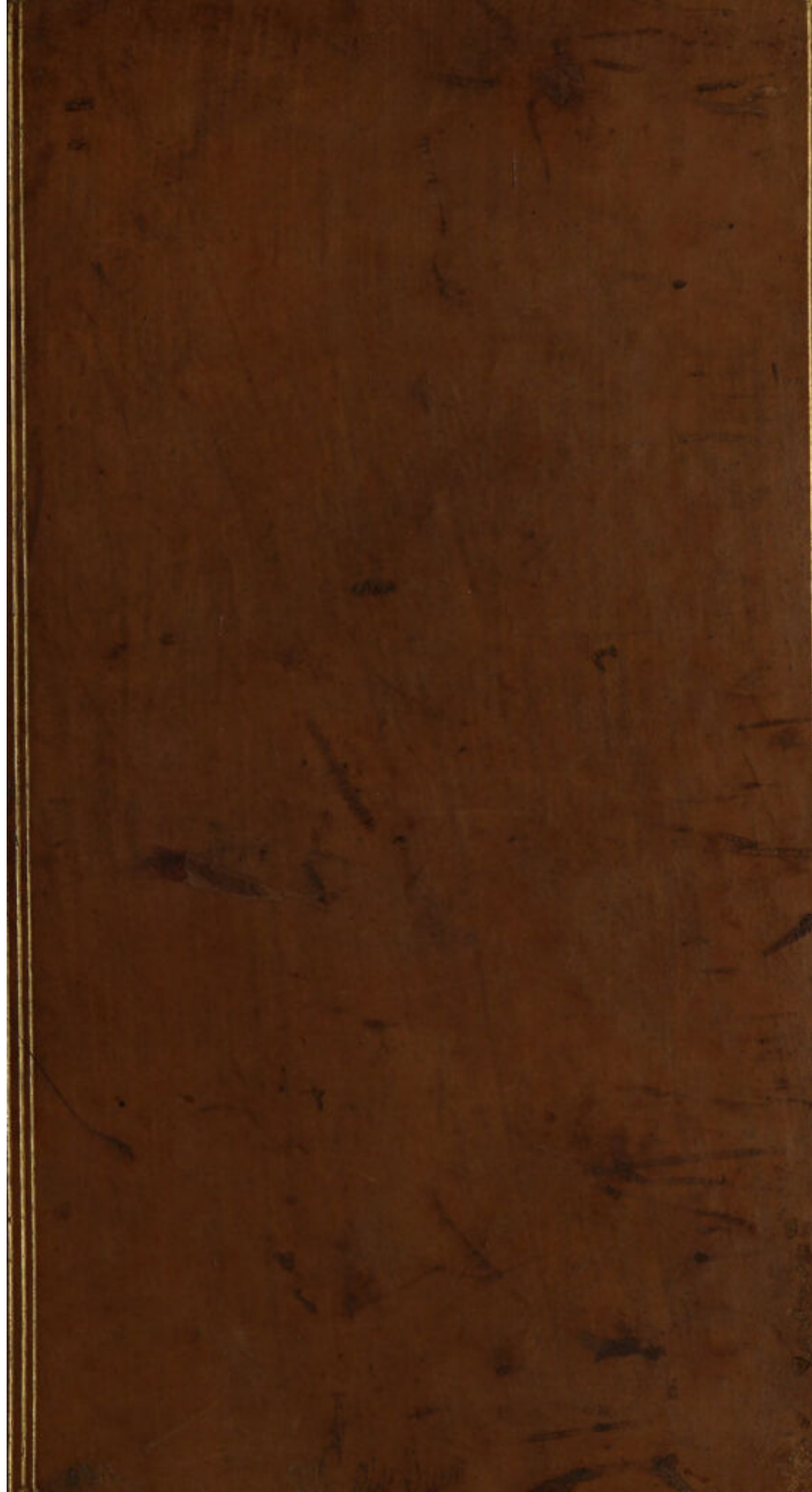
License and attribution

This work has been identified as being free of known restrictions under copyright law, including all related and neighbouring rights and is being made available under the Creative Commons, Public Domain Mark.

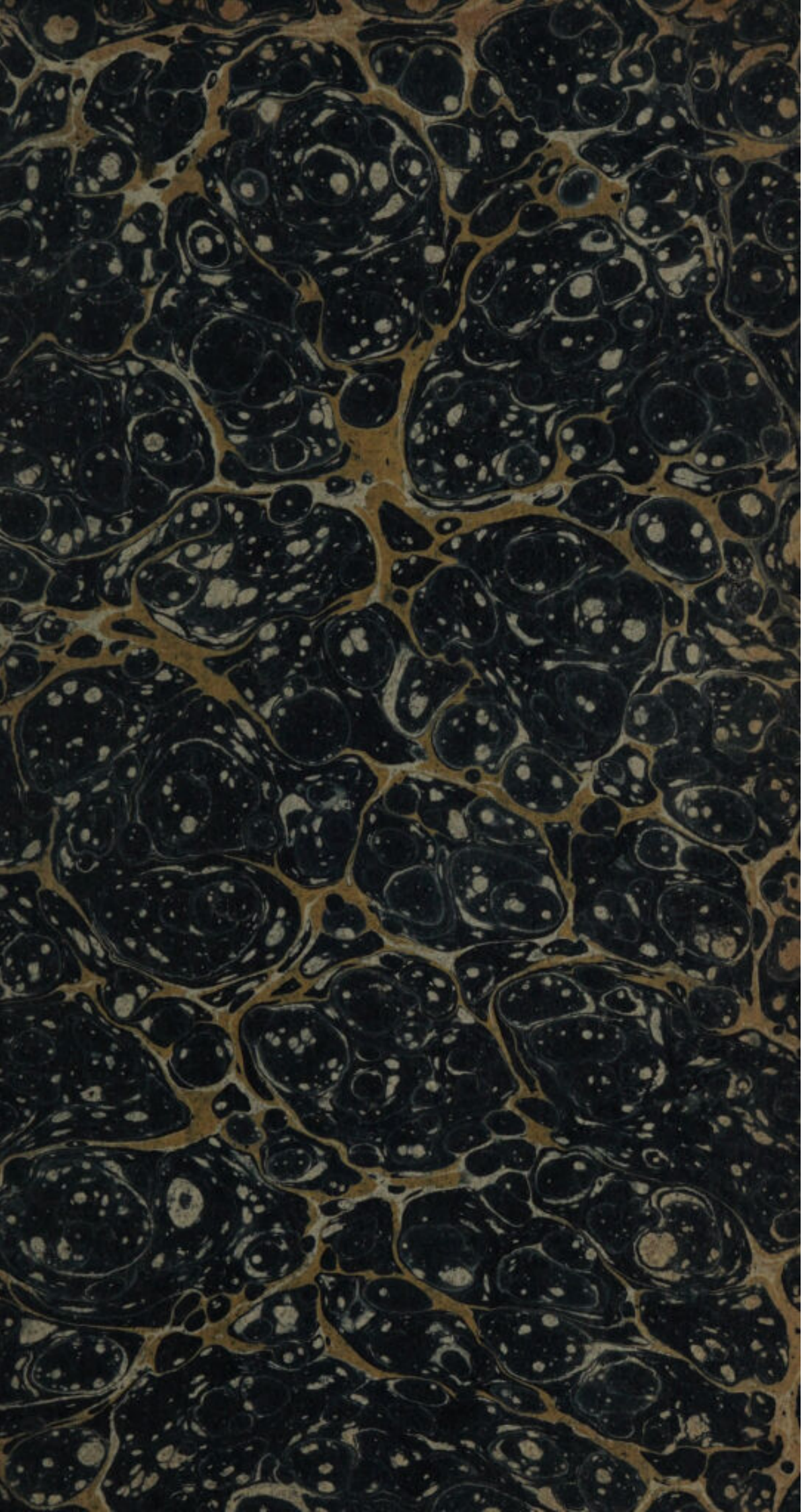
You can copy, modify, distribute and perform the work, even for commercial purposes, without asking permission.



Wellcome Collection
183 Euston Road
London NW1 2BE UK
T +44 (0)20 7611 8722
E library@wellcomecollection.org
<https://wellcomecollection.org>



Unable to display this page

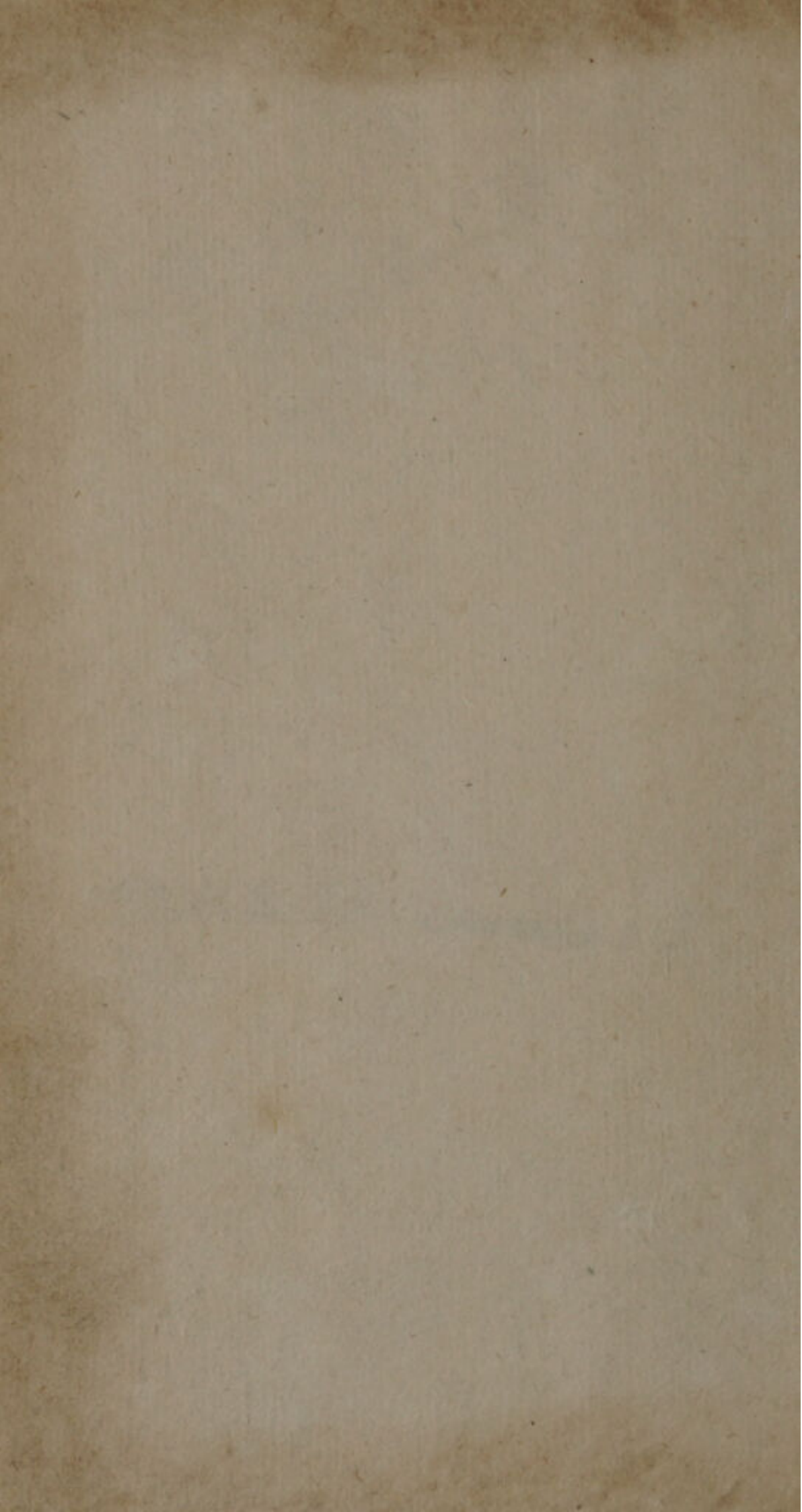


11363/A

Skull a
Sakelau
Honey

ARVIEUX, LAMONSD'

3-







J. Wandelaar inv. et Fecit.

80248

VOYAGE

DANS

LA PALESTINE,

1664

Vers le Grand Emir, Chef des Princes Arabes
du Desert, connus sous le nom de Bedouïns,
ou d'Arabes Scenites, qui se disent la vraie
posterité d'Ismaël fils d'Abraham.

FAIT PAR ORDRE DU ROI
L O U I S X I V.

Avec la Description Generale de L'ARABIE, faite par
le Sultan ISMAEL ABULFEDA, traduite en Fran-
çois sur les meilleurs Manuscrits, avec des Notes.

PAR M. DE LA ROQUE.



A A M S T E R D A M,

Chez STEENHOUWER & UYTWERF, Libraires
sur le Rockin, vis à vis la Porte de la Bourse.

M D C C X V I I I.

V O Y A G E
D A N S
L A P A L E S T I N E

Vers le Grand Émir, Chef des Arabes
du désert, connu sous le nom de Bedouins,
ou d'Arabes nomades, qui se tiennent la main
portant d'un pacha à l'autre.

F A I T P A R O R D R E D U R O I
L E 1 0 V I 2 1 X I V

avec M. Desjardins, Gouverneur de l'Arabie, à l'effet
de lui faire passer à M. A. B. de l'argent pour
couvrir les dépenses nécessaires à son voyage.



A L A M E T
DE STEPHENSON & CO
Lithographes, rue de la Harpe, 105
M D C C X V I I I



A
MONSEIGNEUR
ROUILLÉ
CHEVALIER SEIGNEUR
DU COUDRAY,
CONSEILLER D'ETAT ORDINAIRE,
DIRECTEUR DES FINANCES,
ET DU CONTROLLE GENERAL.



MONSEIGNEUR,

*Quoique l'interêt & la flaterie
ayent introduit l'usage des Epîtres
* 2 de-*

E P I T R E.

dedicatoires, usage presque aussi ancien que la République des Lettres, il s'est toujours trouvé des Auteurs assez amateurs de la vertu pour faire leur offrande indépendamment de ces deux motifs. Pour moi, MONSEIGNEUR, en vous présentant cet Ouvrage, j'ose vous assurer que je n'ai que la reconnoissance, & ma propre satisfaction pour objet.

Il me suffit d'être François pour vous devoir beaucoup; car que ne doit-on point à ces Hommes d'élite, qui comme vous, MONSEIGNEUR, ont toujours été devoüés au service de la Patrie, & aux intérêts de l'Etat? Toute la France sait que dès votre jeunesse, vous avez été employé aux plus grandes Negociations, & que vous vous en êtes acquitté avec toute la dignité, & tout le succès qu'on pourroit attendre d'un Ministre le plus consommé. Rome, Genes, Turin; c'est-à-dire, tout ce que l'Europe

E P I T R E.

*a de plus raffiné dans la Politique,
ont été les témoins de cette vérité.*

*Des services si marqués , & si
heureusement rendus, n'auroient pas
manqué de vous élever aux premie-
res dignités , si vous aviez pu,
MONSEIGNEUR , ne pas re-
trouver en vous , au milieu des ap-
plaudissemens , ce fonds inépuisable
de modestie , qui vous a toujours fait
mépriser les Grandeurs humaines ,
& les faveurs de la Fortune.*

*Cependant vous ne pûtes pas dans
la suite refuser une Charge unique ,
qui vous conduisit , comme malgré
vous , à la Direction des Finances ,
Charge que vous avez exercée d'une
maniere digne de vous , jusqu'à ces
tems malheureux , où jugeant impos-
sible de travailler au bonheur public ,
par la fatalité des conjonctures , vous
trouvâtes à propos d'en sortir avec
le même empressement que d'autres
auroient eu pour y arriver.*

E P I T R E.

Alors rendu à Vous-même, Vous ne futes plus occupé, à l'imitation des plus grands Hommes de l'Antiquité, que de l'amour de la Sagesse, & de l'étude des Lettres: mais cet heureux loisir n'a pu durer long-tems, il Vous a été ravi par les besoins de l'Etat, & par la distinction marquée par le Grand Prince qui le regit, lorsqu'il Vous a rappelé pour en faire de nouveau les fonctions dans l'esprit de regle & de justice, qui anime presentement les Conseils qu'il a établis.

Je puis dire, MONSEIGNEUR, que c'est un vrai bonheur pour nous; car depuis que Vous avez pris part à l'administration de cette partie du Gouvernement la plus importante, & la plus difficile à manier, tout le monde a lieu d'espérer de voir enfin regner, avec l'ordre une heureuse abon-

E P I T R E.

abondance dans les Finances, ce qui conduit sûrement au soulagement, & à la felicité des Peuples.

*Permettez-moi, MONSEIGNEUR, de Vous marquer aussi une reconnoissance particuliere en qualité de Citoïen d'une Ville celebre dans tous les tems, la * Sœur de Rome, la Rivale d'Athenes, ou plutôt l'Athenes des Gaules, la Maîtresse des Etudes & des Sciences, l'abord universel des belles Lettres, & de la Politesse, le Siege de cette fameuse Académie, qui n'a point eu de Superieure dans le monde, Marseille enfin aujourd'hui dans une espece d'accablement par la décadence de son commerce, & par l'état de ses affaires, laquelle se promet de se revoir dégagée, & florissante par l'application que vous donnez, avec le Conseil, à ses interêts particuliers au mi-*

* 4 lieu

* Ciceron & Tacite en parlant de Marseille.

E P I T R E.

lieu de tant d'autres grandes occupations.

*Ce n'est pas d'aujourd'hui, MON-SEIGNEUR, que votre Nom nous est propice. Après que le feu Roi eût pacifié les troubles de Marseille par sa présence, & qu'un fameux Ministre eût réglé la forme du Gouvernement politique par un Edit, Jean Rouillé Comte de Meslay, vôtre Oncle paternel, mit, pour ainsi dire, la dernière main à cet Ouvrage, en travaillant efficacement au degagement de nos biens, & en rendant nos fortunes certaines par l'acquiescement des dettes publiques. Il fut ensuite le Protecteur du Peuple contre l'avidité des Traitans dans toutes les occasions, où sous prétexte des intérêts du Roi, ceux-ci voulurent l'opprimer. Aussi la mémoire de ce grand Magistrat, sera toujours précieuse à ma Patrie, & son nom s'éternisera dans nos Fastes dé-
ja*

E P I T R E.

ja illustres par les monumens de ses bienfaits.

Heritier des vertus de cet excellent Homme, & digne Fils d'un Pere qui a rempli si noblement sa carriere dans d'autres Provinces, orné d'ailleurs des grandes qualités qui vous sont propres, Vous fourniriez ici, MONSEIGNEUR, la matiere d'un Eloge fort étendu, si j'étois assez temeraire pour l'entreprendre. C'est beaucoup pour moi, si l'ouvrage d'un Prince qui joignoit comme Vous l'étude des belles Lettres au soin des affaires de l'Etat, & ce que j'ai ajoûté d'une Nation, qui n'étoit pas assez connue des Européens; c'est beaucoup pour moi, dis-je, si tout cela peut meriter quelque attention de vôtre part.

Vous arrêter par un plus long discours, ce seroit pécher contre le bien public, perdre mon principal objet de vûë, & mal profiter de

E P I T R E.

*l'occasion que j'ai heureusement
trouvée de Vous témoigner le pro-
fond respect avec lequel je suis,*

MONSEIGNEUR,

Vôtre tres-humble & tres-
obeïssant serviteur,

LA ROQUE



AVERTISSEMENT.

A PRES avoir parlé assez au long dans mon Voïage de l'Arabie Heureuse , des Arabes qui vivent dans les Villes , & ailleurs , qui cultivent le Commerce & les Arts , sous les loix & l'obéissance des Rois de la même Nation ; j'ai cru que c'étoit pour moi une espece d'engagement de produire aussi les Mœurs & les Coûtumes d'un autre Peuple de même nom , lequel n'occupant ni Villes ni Villages , & ne possédant ni maisons ni heritages , passent d'un lieu & d'une Province à une autre , sans avoir de demeure fixe , & ne rend de vraie obéissance qu'à ses prin-
* 6 ci-

Unable to display this page

AVERTISSEMENT.

à sa memoire l'honneur & la reconnaissance qui lui font dûs.

Laurens d'Arvieux nâquit à Marseille le 21. Juin 1635. d'une noble & ancienne famille de la même Ville , originaire de Toscane. Il perdit son pere dès sa plustendre jeunesse ; mais un Gentilhomme de ses parens trouvant en lui des dispositions heureuses, prit un soin particulier de son éducation. Après les Etudes ordinaires on vit paroître en ce jeune homme une inclination dominante pour les Langues & pour les Voïages du Levant.

Il suivit de bonne heure cette inclination, car dès l'année 1653. il passa la mer avec le Gentilhomme dont nous venons de parler, lequel alloit exercer le Consulat de France à Seyde: c'est là, & dans les autres Villes de la Syrie, & de la Palestine , que M. d'Arvieux pendant un sejour de douze

AVERTISSEMENT.

années , acquit une parfaite intelligence des Langues Orientales , favoir l'Hebreu , le Syriaque , l'Arabe , le Turc , & le Perian , avec un usage si sûr & si familier de ces trois dernieres Langues , qu'il sembloit aux plus habiles qu'il ne pouvoit avoir appris que celle qu'on lui entendoit parler. Il joignit à cette intelligence , ou pour mieux dire , il acquit par ce moïen une profonde connoissance de l'Histoire ancienne , de la Politique , des Coûtumes , des Mœurs , & de l'Erudition des Nations du Levant.

Monfieur d'Arvieux revint à Marfeille au mois d'Octobre de l'année 1665. n'ayant encore qu'environ trente ans , & joignant aux avantages de l'esprit celui d'être grand , bien fait de fa personne , & naturellement fort éloquent. Peu de tems après il vint à Paris.

AVERTISSEMENT.

se produisit à la Cour, & s'attacha particulièrement à Madame la Maréchalle de la Mothe, Gouvernante des Enfans de France.

Il eut par là occasion de faire connoître ses talens aux Ministres, en sorte qu'en l'année 1668. le Roi lui fit l'honneur de l'envoier à Tunis pour y negocier un Traité, de quoi il s'acquitta avec tant de succès, qu'il procura la liberté à trois cens quatre-vingts Esclaves François, parmi lesquels étoit M. de Colombiere, Chevalier de Malte, fort qualifié. Ces Esclaves poussés par un sentiment de reconnaissance, firent ensemble, à leur retour, une bourse de six cens pistoles, qui fut présentée de leur part à Monsieur d'Arvieux par un de ses amis; mais il la refusa genereusement.

Au commencement de l'année 1672. le Roi lui confia une Commission

AVERTISSEMENT.

mission plus importante , en l'envoiant à la Porte Othomane , chargé des ordres & des prétentions de sa Majesté , prétentions qu'il soutint avec tant de force & tant de prudence , qu'il obtint enfin tout ce qu'il demanda au nom du Roi. Des François qui étoient alors à Constantinople , ont rendu ce témoignage , qu'en cette occasion les Ministres de la Porte admirèrent également une éloquence noble , la pureté du langage Turc dans la bouche de l'Envoïé de France , qui parla & negocia toujours sans le ministère des Truchemens , & sa grande dextérité durant tout le cours de sa négociation. Il ne faut pas oublier que Monsieur d'Arvieux avoit à traiter avec un des plus grands Politiques du siècle , savoir le Vizir Ahmed Kupruli , fils du fameux Meheme Kupruli , aussi grand Vizir.

Lors

AVERTISSEMENT.

Lorsque Monsieur d'Arvieux
partit de la Cour pour Constanti-
nople, M. de Turenne cherchoit
à s'instruire, ou à se fortifier sur
les verités de la Religion contre
les préjugés de sa naissance, &
parce que les Ministres Protestans
ne cessoient de publier que leur
creance, au sujet de l'Eucharistie,
étoit entierement conforme à celle
des Grecs, malgré tout ce qui
avoit déjà été produit de contraire
par les Docteurs Catholiques,
M. de Turenne, dis-je, chargea
M. d'Arvieux de prendre là-dessus
tous les éclaircissmens necessai-
res; à quoi M. d'Arvieux satisfit
avec toute l'exacritude & toute
la fidelité possible, en s'adressant
aux principaux Prelats & aux plus
habiles gens du Patriarchat de
Constantinople, qui lui declare-
rent authentiquement que l'Eglise
Grecque admettoit de tout tems
le

AVERTISSEMENT.

le dogme de la transubstantiation & par consequent la doctrine même de l'Eglise Latine sur le mystere de l'Eucharistie, quoique separée d'elle par le schisme, & dans des sentimens differens sur d'autres articles.

De retour en France M. d'Arvieux se fit connoître de plus en plus, & il se fit de nouveaux amis parmi les personnes les plus qualifiées de la Cour & de la Ville. M. le Chancelier, & Madame la Chanceliere Seguier, Madame la Duchesse de Verneuil, & toute la Maison de Bethune-Sully, furent dans tous les tems ses principaux protecteurs.

Il fut reçu Chevalier dans l'Ordre de Nôtre-Dame du Mont Carmel, & de Saint Lazare de Jerusalem, le 22. Avril 1673. Le Roi lui donna alors une pension de mille livres sur l'Evêché d'Arles.
L'a

AVERTISSEMENT.

L'année suivante il fut envoié à Alger en qualité de Consul , emploi dont il s'acquitta dignement. En partant d'Alger le Divan lui accorda la liberté de deux cens quarante Esclaves François.

Environ dans ce tems-là M. de Componne lui confia l'original Turc des Capitulations , ou des nouveaux Traités * faits depuis peu de tems entre le Roi & le Grand Seigneur Mehemet IV. par le ministère de M. de Nointel , avec les lettres du Sultan , & du Grand Vizir , écrites au Roi. M. d'Arieux , après avoir assuré le Ministre que tout étoit dans les règles , & conforme aux intentions de sa Majesté , ce qu'il favoit parfaitement pour avoir été employé dans la negociation , fit une traduction François des Traités & des

* Ces capitulations sont dattées de l'année 1084. l'Hegire , c'est-à-dire , 1673. de J. C.

AVERTISSEMENT.

des Lettres , & cette traduction fut imprimée à Marseille en l'année 1667. comme une piece curieuse & importante, qui sert encore aujourd'hui de regle au Commerce de cette Ville, & à tous les Sujets du Roi qui sont dans le Levant.

Enfin Monsieur Colbert , qui connoissoit parfaitement le merit de Monsieur d'Arvieux , & qui l'honoroit d'une bienveillance particuliere , le fit nommer au Consulat d'Alep , au mois de Juin 1679. Ce Consulat le plus considerable de tout le Levant , & qui comprenoit alors les Echelles de Chipre , de Tripoli , & d'Alexandrette , avoit toujours été rempli par des personnes de distinction , & depuis peu par l'Illustre Monsieur Baron , dont nous aurons occasion de parler ailleurs que le Roi avoit envoié aux Indes

AVERTISSEMENT.

qui ne pouvoit gueres être remplacé que par un sujet tel que Monsieur d'Arvieux.

Le nouveau Consul se distingua par son zele ardent pour la Religion, il favorisa les Missions, protegea tous les Ouvriers Evangeliques, & rétablit enfin solidement dans le Mont-Carmel les Religieux Carmes Déchauffés, que les Arabes en avoient chassés plusieurs fois.

Le Pape Innocent XI bien informé de tout ce que Monsieur d'Arvieux avoit fait pour la Region, & de ses grandes qualités, en sa faveur une chose singuliere. Sa Sainteté le nomma à l'Evêché de Babylone, & permit par le même Bref du premier Janvier 1685. qu'en cas qu'il ne voulût point accepter l'Episcopat, il choisît lui-même un sujet pour remplir cette dignité : en effet Monsieur

Unable to display this page

AVERTISSEMENT.

conferer avec lui, & de l'entendre parler, chacun dans sa propre Langue, avec autant de politesse que de facilité. Dans les Audiences publiques les Truchemens ne faisoient aucune fonction, & n'étoient presens que par honneur, & pour remplir la cérémonie.

Monfieur d'Arvieux revint à Marseille en l'année 1686. & il s'y fixa entierement, en épousant le troisiéme Mai 1689. une personne d'un grand merite, de laquelle il n'a point eu d'enfans.

Le Roi qui lui avoit donné en differens tems des gratifications, lui accorda encore une pension de mille livres en l'année 1695. & le Grand Duc de Toscane l'honora de ses Lettres Patentes, datées du 8. Septembre 1697. par lesquelles ce Prince déclare que le Chevalier d'Arvieux tire sa noblesse de Florence, & que
** ses

AVERTISSEMENT.

ses Ancêtres en étoient fortis.

Au reste son amour pour les Lettres , & principalement pour tout ce qui s'appelle érudition Orientale , l'a toujours fort occupé , sur tout depuis sa retraite à Marseille , où il menoit une vie paisible , partagée entre la Campagne & la Ville. Il a écrit plusieurs Memoires sur l'Histoire moderne , & sur les affaires du Levant qui mériteroient de voir le jour. Mais dans les dernieres années de sa vie il abandonna presque toutes ses études , pour ne plus s'appliquer qu'à celle de l'Ecriture Sainte , qu'il faisoit dans les Langues originales , dans les Paraphrases , & dans les Commentaires des Orientaux , à quoi il prenoit un singulier plaisir.

Il ne faut pas douter que Monsieur d'Arvieux , déjà vertueux & rempli de Religion , n'ait extrêmement

AVERTISSEMENT.

mément profité de cette étude pour le Ciel , par la maniere édifiante & toute chrétienne dont il a achevé sa course le trentième jour d'Octobre 1702. âgé de 67. ans & quelques mois.

Le compte que je viens de rendre au Public , est tiré en partie des instructions qui m'ont été envoyées de Marseille, prises sur les Memoires mêmes de Monsieur d'Arvieux, & en partie de ce que quelques amis particuliers , qui l'ont fort connu en differens tems, m'ont rapporté, entre autres Monsieur Petis de la Croix, Interprete du Roi , qui l'avoit fréquenté à Paris & à Marseille , & Monsieur Galland qui l'avoit cultivé à Constantinople.

Je me suis aussi souvenu en cette occasion de tout ce que le R. P. de Clermont , de la Compagnie de Jesus, Superieur de la Mission de

**

2

Sey-

AVERTISSEMENT.

Seyde, me dit de Monsieur d'Arvieux durant mon séjour à Seyde †, & dans le voyage que nous fîmes ensemble dans les montagnes du Liban. Ce digne Religieux, dont la mémoire me fera toujours très-chère, résidoit à Alep lorsque Monsieur d'Arvieux y étoit Consul: ils avoient contracté ensemble une étroite amitié, & cette amitié étoit entretenue par un commerce de Lettres, dont j'avois le plaisir de profiter. Le savant Jésuite vouloit bien quelquefois me communiquer celles de Monsieur d'Arvieux, & les réponses qu'il lui faisoit; c'est par là principalement que j'ai su tout ce que j'ai remarqué de ses études & de son application particuliere à celle de l'Ecriture sainte.

On doit présumer que M. d'Arvieux n'avoit pas mis la dernière main

† Dans les années 1688. & 1689.

AVERTISSEMENT.

main à l'ouvrage qui nous a engagé à parler de lui, sur tout à l'égard du stile qui se trouve en plusieurs endroits défectueux, & contraire à la délicatesse & à la pureté de nôtre Langue. Peut-être que son grand commerce avec les Langues étrangères l'avoit rendu moins attentif à polir la sienne, dequoi nous avons plus d'un exemple. Quoiqu'il en soit, pour rendre cet ouvrage plus digne de la curiosité du Public, j'ai tâché de le corriger de ces sortes de défauts, mais je l'ai fait avec toute la circonspection possible, & sans toucher le moins du monde au fonds du sujet. J'ai aussi ajoûté quelques Notes, qui m'ont paru nécessaires pour éclaircir plusieurs endroits.

Il me reste à dire que je dois la premiere connoissance de cet Ouvrage à Monsieur Galland, qui l'avoit vû à Constantinople entre

AVERTISSEMENT.

les mains de Monsieur d'Arvieux,
& qui en a toujours fait beaucoup
de cas. C'est aussi Monsieur Gal-
land qui m'a déterminé de le don-
ner au Public, après m'avoir faci-
lité les moyens d'en recouvrer le
Manuscrit.

T A-

Unable to display this page

T A B L E

CHAP. IX. <i>De la Justice des Arabes, & de ses formalités.</i>	151
CHAP. X. <i>Du bien & du revenu des Arabes.</i>	156
CHAP. XI. <i>Des chevaux des Arabes.</i>	159
CHAP. XII. <i>Des logemens des Arabes, de leurs meubles, & de leur maniere de camper.</i>	173
CHAP. XIII. <i>De l'emploi & du métier des Arabes.</i>	180
CHAP. XIV. <i>Du pain, de la boisson, & des viandes des Arabes.</i>	192
CHAP. XV. <i>De la façon de manger des Arabes.</i>	202
CHAP. XVI. <i>Des habits des Arabes.</i>	206
CHAP. XVII. <i>De la beauté des femmes Arabes, de leurs parures & de leurs ornemens.</i>	214
CHAP. XVIII. <i>Des amours des Arabes, & de leurs mariages.</i>	220
CHAP. XIX. <i>De la jalousie des Arabes.</i>	234
<i>Histoire tragique de la fille d'Abou Rebich Arabe, habitant de la ville d'Alep.</i>	237
CHAP. XX. <i>Des plaisirs & des divertissemens que prennent les Arabes.</i>	243
CHAP. XXI. <i>De la maniere dont les Princesses Arabes se visitent.</i>	248
CHAP. XXII. <i>Du temperament des Arabes,</i>	

DES CHAPITRES.

bès, & de l'usage de la Médecine parmi eux. 253

CHAP. XXIII. *Des heritages des Arabes, de leurs funérailles, & de leur maniere d'enterrer les morts.* 257

Fin de la Table des Chapitres.

APPROBATION

Dé M. Burette, Conseiller, Lecteur & Professeur du Roi, Docteur Regent en la Faculté de Médecine de Paris, de l'Académie Royale des Inscriptions & belles Lettres, & Censeur Royal des Livres.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, ce *Voyage fait par ordre du Roi Louis XIV. dans la Palestine, vers le Grand Emir, Chef des Princes Arabes du Desert, &c. par M. de la Roque* : & j'ai crû que le Public en verroit l'impression avec autant de plaisir, qu'il a vû celle du *Voyage de l'Arabie Heureuse*, publié par le même Auteur. Fait à Paris, ce 24. Octobre 1716.

Signé,

BURETTE.

CA

CATALOGUE DES LIVRES,

Qui se trouvent

Chez STEENHOUWER & UYTWERF,
Libraires à Amsterdam.

- 1^o **A**RT des Armées Navales, par Hoste,
Folio, à Lyon 1697.
—— de ne point s'Ennuyer, 12.
1715.
—— de parler par Lamy, Paris 1715.
—— de Tournier par Plumier, Folio. Lyon.
Architecture de le Pautre, Folio. Paris 1713.
—— de le Clerc, Paris 1715.
—— de Felibien, 4. Paris 1690.
—— de Blondel, Folio. 2 vol. Paris 1698.
—— de Bosse, Folio. Paris 1688.
—— de Scamozzi, Folio. Leyde 1713.
Avantures de Telemaque, 12. 1717. augmentée.
—— de Soloide & d'Amanzarifdine, 12.
Paris 1716.
—— D*** ou les Effets de la Sympathie, 12.
5 vol. 1715.
Actes & Memoires des Negociations de la Paix
de Nimegue, 12. 8 vol. 1698.
—— ——— de Ryswick, 12. 5 vol.
1707.

Actes

C A T A L O G U E.

Actes Ecclesiastiques de tous les Synodes des
Eglises Reformées de France, par Mr.
Ayinon, 4. 2 vol. 1710.

— — & Memoires de la Paix d'Utrecht, 12.
6 vol. 1715.

Actions de Charles V. 12. 1690.

Atlas Historique ou Nouvelle Introduction à
l'Histoire par Gueudeville, Folio. 4 vol.
1714.

Atlantis de Madame Manley, 8. 3 vol.

Amours de Catulle & de Tibulle, 12. 5 vol.

— de Lyfandre & Caliste, 12. 1700.

— de Daphnis & Chloé, 12. 1717.

Bibliothèque Orientale par Herbelot, Folio.
Paris 1697.

— Universelle, par le Clerc, 25 vol.

— Choisie, ibid 27 vol.

— Ancienne & Moderne, ibid. qui conti-
nue tous les trois Mois, 7 voll. en 1717.

— des Historiens, par du Pin, 4. avec fig.
1708.

— des Dames, par Steele, 12. 1716.

Bouhours convaincu, 12. 1700.

Bellegarde, ses Oeuvres, 12. 10 voll. séparées &
completes.

Bible de Port Royal, 12. Complet Bruxelles.

— Idem, 4. 2 vol. Franeq. 1713.

— Idem, Fol. 3 vol. Liege 1702.

— de Martin, 4. 1712.

— de Basnage, 4. 1714.

Bayle Avis aux Refugiez avec la Reponse par
Larrey, 12. 2 vol. 1709.

— Pensées sur la Comete, 12. 4 vol. 1704.

— Lettres Choies, 12. 3 vol. 1714.

Unable to display this page

C A T A L O G U E.

Dictionnaire Franç. & Anglois, & Angl. & Fr.
par Boyer, Lond. 1708.

— Franç. & Espag. & Espag. & Franç.
par Sobrino, 4. 2 voll.

— Latin & Hollandois, par Pitiscus, 4.

— de la Marine, 4. 2 vol.

Delices d'Espagne & de Portugal, 12. 6 vol.
1715.

— de la Suisse, 12. 4 vol. 1714.

— de la Grand Bretagne, 9 vol. 1707.

— de l'Italie, 12. 6 vol. 1709.

— de Rome Ancienne & Moderne, 12.
10 vol. 1713.

— de la Hollande, 12. 2 voll. 1710.

— des Pais-bas, 8. 3 vol. 1711.

— de Versailles, Marly & Trianon, 8.
2 vol. 1717.

Dissertation Critique sur l'Illiade d'Homere,
par Terrasson, 12. 3 vol. Paris 1715.

Dissertations sur la Religion, par Tilladet, 12.
2 vol. 1714.

Discours sur le Jour du Jubilé de la Maison
Royale de Prusse, par Mr. Lenfant, 1716.

Devoirs de l'Homme & du Citoyen, par Puf-
fendorf traduit par M. Barbeyrac, 8. 1715.

— de la Vie Monastique, par de la Trappe, 8.

Defense des St. Peres accusez de Platonisme, 4.
Paris.

Disgraces des Amans, 12. 1691.

Description de l'Aimant par Vallemont, 12.
Paris 1692.

Droit de la Nature & de Gens, par Puffendorf,
traduit par M. Barbeyrac, seconde Edi-
tion, 4. Amsterd. 1712.

C A T A L O G U E.

Droit de la Guerre & de la Paix, par Grotius,
12. 3 voll. 1703.

de l'**E**Tat & de la Capacité des Ecclesiastiques,
par du Perray, 4. Paris 1703.

Elemens de l'Histoire, 12. 3 vol. 1717.

—— d'Euclide par Dechales, 12. Paris
1709.

Entretiens de Morale, 12. 2 vol. 1693.

—— de Marphorio & de Pasquin sur le Tes-
tament de Charles II, 12.

Escalier des Sages, Folio. Gron. 1689. avec fig.

Esope en Belle humeur, 8. 2 vol. avec fig. 1700.

Ecole du Monde par le Noble, 12. 6 vol. avec
fig. 1715.

—— ——— ou Promenades de le Noble,
12. 5 voll. 1709.

Edouard Histoire d'Angleterre, 12. 2 vol. 1696.

Eloge des Hommes Savans par Teiffier, 8. 4 vol.
1715.

—— de l'Yvresse, 8. 1715.

Espion dans les Cours des Princes Chrétiens, 12.
6 vol. 1715.

Etat present de la Grande Bretagne, par Miege,
8. 2 voll. 1708.

Essai Philosophique de l'Entendement Humain
par Locke, 4. 1714.

Fables d'Esope par Lestrange, 4. 1714. fig.

—— ——— par Bellegarde, 8. 2 voll. fig.

—— de la Fontaine, 8. avec fig.

Geographie Pratique par Chamerau, 4.
1715.

—— de Robbe, 12. 2 vol. 1704.

—— Ancienne & Moderne par Audifret, 12.
3 vol. 1694.

Geor.

C A T A L O G U E.

Geographie en vers Artificiels par Buffier, 12.

Paris 1715.

Geometrie Pratique par M. Mallet. 4. 4 vol.

Paris 1702.

Guerre des Turcs par la Croix, 12. 1689.

Histoire de Thucydide, 12. 1713. 3 vol.

—— de St. Louis, 12. 2 vol. Paris 1701.

—— de la Bible par Royaumont, 12. 1701.
avec fig.

—— du Vieux & du Nouveau Testament, par
Basnage, 12. 1708.

—— Generale du Jansenisme, 8. 3 vol. 1700.

—— de la Guerre de Flandre par Strada, 12.
3 vol. 1712.

—— des Avanturiers & des Boucaniers, 12.
2 vol. 1688.

—— de l'Ordre de Citeaux, 12. 9 vol. Paris
1696.

—— Consulaire de la Ville de Lyon, par
Menetrier, Folio. Lyon 1696.

—— de Provence par Gaufredi, Fol. 2 vol.
à Aix, 1698.

—— (Abregé) de France par Mezeray, 12.
7 vol. 1701.

—— Idem, 4. 3 vol. Paris 1690.

—— des Juifs depuis Jesus-Christ jusques à
present, par Basnage, 12. 15 vol. 1716.

—— par Flave Joseph, 12. 5 vol.

—— de St. Gregoire le Grand, par Ste. Mar-
the, 4. Rouen 1692.

—— du Concile de Constance par Lenfant,
4. 2 vol. 1714.

—— Evangelique par du Vivier, 4. 1706.

Histoire

CATALOGUE.

- Histoire de Gil-blas de Santillane, 12. 2 vol.
avec fig. 1715.
- Critique de la Republique des Lettres,
13 vol.
- de la Comtesse de Strasbourg & sa Fil-
le, 8. 1715.
- du Gouvernement de Venise, par Ame-
lot de la Houffaye, 12. 3 vol. 1705.
- de la Rebellion & des Guerres Civiles
d'Angleterre, par Clarendon, 12. 6 vol.
1709.
- del'Empire par Heifs, 12. 4 vol. 1715.
- del'Archiduc Albert, 12. 1693.
- des Sept Sages par Larrey, 8. 2 vol.
- Genealogique de France, par Anselme,
Folio. 2 vol. Paris 1712.
- Metallique de la Republique d'Hollan-
de, par Bizot, Fol. 1687.
- du Prince d'Orange, 8. 2 vol. 1715.
- des Variations de l'Eglise Gallicane,
par Renoult, 8. 1702.
- de France par Prade, 12. 5 vol. Paris
1684.
- du Regne de Louis le Grand, expliquée
par les Medailles par le Pere Menetrier,
Folio. Paris 1702.
- Critique du Vieux Testament, par Si-
mon, 4. 1685.
- Ecclesiastique par Fleuri, 12. 18 vol.
- de Montmaur, 8. 2 vol. avec fig. 1715.
- de la Ville de Marseille par Ruffi, Fol.
Marseille 1696.
- du Regne de Louis XIII. 12. 10 vol.
par le Vaffor.

CATALOGUE.

Histoire de Louis XIV. par du Limier, 12 7 vol.
1717.

— du Monde par Chevreau, 12. 8 vol.
1716.

— de Don Quichotte avec les Avantures
Nouvelles, 12. 8 vol.

— des Sevarambes, 12. 2 vol. 1716.

— du Congrès de la Paix d'Utrecht, Ras-
tad & de Bade, 12. 1716.

— du Commerce & de la Navigation des
Anciens, par Huet, 8. 1716.

— du Vieux & du Nouveau Testament en-
richie de plus de quatre cens figures, Fol.
2 vol. Amst. 1708.

— de l'Edit de Nantes, 4. 5 vol. 1693.

— de l'Academie Françoise par Pellisson,
12. 1717.

— du Clergé Seculier & Regulier des Or-
dres Religieux de l'un & de l'autre Sexe,
8. 4 vol. 1716. fig.

— des Ceremonies & des Superstitions qui
se sont introduites dans les Eglises: Pre-
servatif contre le Changement de Reli-
gion: Rattramne ou Bertram du Corps &
du Sang du Seigneur, 12. 1717.

— des Plantes Usuelles par Chomel, 12.
2 vol. Paris 1715.

Histoire du Cardinal Martinusius, 12. Paris
1715.

l'Homme detrompé ou le Criticon de Gra-
cian, 12. 3 vol. 1708.

— de Cour par le même, 12. 1716.

l'Heroine Incomparable de nôtre Siecle, 8. 1713.

C A T A L O G U E.

I Liade d'Homere par Madame Dacier, 12.
3 vol. Amst. 1712.

Introduction à l'Histoire des Maisons Souve-
raines de l'Europe, par le Pere Buffier,
12. 3 vol. Paris 1717.

—— à l'Histoire par Puffendorf, 12. 4 vol.
1710.

Journal des Observations de Physique & de Bo-
tanique, fait par ordre du Roi, par le
Pere Feuillée, 4. 2 vol

—— Litteraire commencé par le Mois de
Mai, 1713. 9 vol. & suite.

Instruction du Roi pour monter à Cheval, par
Pluvinel, Folio. Amsterd. 1666.

Iliade & Odyssée d'Homere, 12. 4 vol. Paris 1698.

Imitation de Jesus-Christ, par du Beuil, 8.

Lettres de Loredano, 12. 1712.

—— de Wicquefort Franç. & Latin, 12.
1696.

—— Provinciales par Louïs de Montalte,
avec les Notes de Wendrok & Pascal, 8.
3 vol. 1713.

—— du Roy Louïs XII. & du Cardinal
d'Amboise, 8. 4 vol. 1712.

—— de Gui Patin, 12. 3 vol. 1692.

—— Historiques depuis le commencement,
1692. jusques à present, 51 vol. &
Pieces separées.

—— de Temple, 12. 2 vol. 1711.

—— du Cardinal d'Offat, 12. 5 vol. 1708.

—— & autres Oeuvres de Voiture, 12. 2 vol.
1709.

—— de Bentivoglio Ital. & Franç. 12. 1713.

—— du Comte de Buffy Rabutin, 12. 5 vol.
1714.

Let-

CATALOGUE.

Lettres de Ciceron, 12. 7 vol.

— & Memoires d'Etat par Ribier, Folio.
2 vol.

— Historiques & Galantes par Madame
du Noyer, 12. 7 vol.

Loix Civiles dans leur Ordre Naturel, Folio.
Paris 1713.

— & Coutumes de Change par Phoonse,
traduit en François par J. P. Ricard, 4.
1715.

Memoires de Bellievre & de Sillery, 12. 2 vol.
— de Madame du Noyer, 12. 5 vol.
1710.

— & Negociations de la Cour de France
touchant la Paix de Munster, 8. 4 vol.
1710.

— de Danemark, 12. 1701.

— pour servir à l'Histoire Ecclesiastique,
par Tillemont, 12. 21 vol. 1715.

— de Nodot, 12. 2 vol. 1706.

— du Maréchal de Grammont, Duc &
Pair de France, 8. 2 vol. 1716.

— de St. Remy contenant ce qui s'est
passé de plus memorable en France, 12.
2 vol. 1715.

Memoires d'Artagnan, 12. 3 vol. 1712.

— de la Cour d'Espagne par Madame
d'Aunoi, 12. 2 vol. 1716.

— pour les Ambassadeurs par Walsing-
ham, 12. 4 vol. 1717.

Mille & un Jour Contes Persans, 12. 5 vol.

— & une Nuit Contes Arabes, 12. 8 vol.
1714.

Metamorphoses d'Ovide par Corneille, 8. 3 vol.
1698. fig. Me-

CATALOGUE.

Metamorphoses d'Ovide en Rondeau, 12. fig.
 ——— par Bellegarde, 12. 3 vol.
 1716. fig.

Maximes Politiques du Pape Paul III. 12. 1716.

Morale de Tacite de la Flaterie, 12.

Menagiana ou Bons Mots de Monfr. Menage.
 12. 4 vol. Paris 1715.

——— a Amsterd. 12. 4 vol. 1716.

Monarchie Universelle de Louis XIV. par Leti.
 12. 2 vol. 1717.

Monumens Authentiques de l'Eglise Grecque
 par Aymon, 4. 1708.

Menetrier Caracteres des Ouvrages Historiques,
 avec le plan de la Nouvelle Histoire de
 Lyon, 12.

Nouvelle Defense de la Constitution Uni-
 genitus, 12. Lyon 1715.

——— Methode pour aprendre à bien écrire,
 par Paleret, 4. 1716.

Nouveau Testament de diverses sortes.

Ouvres d'Horace par Tarteron, avec les Re-
 marques de P. Coste, 12. 2 vol. 1710.

——— de Dancourt, 12. 8 vol.

——— de Rapin, 12. 3 vol. 1709.

——— de Boileau avec des Eclaircissemens, 12.
 4 vol. 1717.

——— de Racine, 12. 2 vol. 1714.

——— de Benferade, 8. 2 vol.

——— d'Horace par l'Abbé Pelegrin, 8. 2 vol.
 Paris 1716.

——— de Regnard, 12. 2 vol. 1711.

——— de St. Evremond, 12. 7 vol. 1706.

——— de Rabelais, 8. 5 vol. 1711.

——— de P. & T. Corneille, 12. 10 vol. 1714.

Oeu-

Unable to display this page

C A T A L O G U E.

Liberté de Penſer, 8. 1715.

Pſeaumes de David de diverſes ſortes.

Parnaffe Reformé & la Guerre des Auteurs, 8.
1716.

Pratique de la Geometrie, ſur le Papier & ſur
le Terrain, 12. Paris 1682.

Pieces échapées du Feu, 8. 1716.

Pſeaumes de David nouvellement retouchez,
par Mr de Joncourt, 12. 1716.

Pathologie de Chirurgie par Verduc, 12. 2 vol.
1717.

Recueil des Voyages au Nord, 12. 3 vol. 1715.
—— de diverſes Pieces de Theatre com-
poſées, par de celebres Auteurs, 12. 2 vol.
Amſterd 1718.

Remarques ſur l'Egliſe de Rome. 12. 1688.

—— ſur l'Etat des Provinces Unies des Païs-
bas, par Temple. 8. 1713.

—— & Experiences Phyſiques, par Amon-
tons, 12. Paris 1695.

Science des Perſonnes de la Cour, de l'Epée &
de la Robe, par Chevigny, 12. 4 vol. 1717.

—— des Medailles Antiques & Modernes,
8. 1717.

Sermons de Superville, 8. 3 vol. 1717.

—— de Baſnage, 8. 2 vol. 1709.

—— de Tillotſon, 8. 5 vol.

—— de Benoit, 8. 1698.

—— de Martin, 8. 2 vol. 1715.

—— de Saurin, 8. 3 vol.

—— de Bourdalouë, 8. 8 vol. 1713.

Satyre de Petrone, 12. 2 vol. 1694.

Scherlock de la Mort, & de l'Immortalité de
l'Ame, 8. 2 vol.

Sphere

C A T A L O G U E.

Sphere Historique ou Explication des Signes du
Zodiaque & des Planetes, 12. Paris 1716.

Speſtateur ou Socrate Moderne, 12. 2 vol. 1716.

Traité de la Verité de la Religion Chrétienne,
par Abbadie, 12. 3 vol.

—— General du Commerce par Ricard, 4.
1714.

—— de toute forte de Pêche, & de Chaffe,
12. 2 vol. 1714.

—— d'Origene contre Celfe, 4. 1700.

—— de l'Etat Primitif de l'Epifcopat & Li-
turgie, 8. 2 vol. 1716.

—— d'Architeſture avec des Remarques &
Observations, par le Clerc, 4. 2 vol.
Paris 1716.

—— de Feud'Artifices, 12. Paris 1715.

—— (Nouveau) d'Education, 12. 2 vol. 1716.

Theatre (le Grand) Historique ou Nouvelle
Hiftoire Univerfelle tant Sacrée, que
Profane, Fol. 5 vol. Leyde 1703.

—— Italien de Gerardi, 12. 6 vol. 1701.

—— Eſpagnol, 12. 1700.

Traditions de l'Eglife Romaine fur la Prédeſti-
nation, 2 vol. 1687.

Theorie Pratique du Jardinage, 4. 1716.

N. Testament par le P. Quesnel, 12. 8 vol. 1702.

—— du P. Simon, 8. 4 vol. 1702.

—— Politique de Colbert, 12. 1711.

Teinturier parfait ou l'Art de Teindre &c. 12.
2 vol. Paris 1716.

Thomaffin Discipline de l'Eglife, 4. Paris 1702.

Voyage de Tavernier, 8. 3 vol.

—— de Guinée par Bosman, 12. 1705.

—— Bernier au Grand Mogol, 12. 2 vol.
1710. Voyage

CATALOGUE.

- Voyage autour du Monde par Rogers , 12.
2 vol. 1716.
- autour du Monde par Dampier, 12.
5 vol. 1715.
- del'Arabie Heureuse par l'Ocean Oriental & le Detroit de la Mer Rouge, avec la Relation particuliere d'un Voyage du Port de Moca, & un Memoire concernant l'Arbre & le Fruit du Caffé, par M. de la Roque, 12. 1716.
- fait par ordre du Roi Louis XIV. dans la Palestine, vers le Grand Emir, Chef des Princes Arabes du Desert, connus sous le nom de Bedouins, ou d'Arabes Scenites. Où il est traité des Mœurs & des Coûtumes de cette Nation. Avec la Description generale de l'Arabie, faite par le Sultan Ismaël Abulfeda, traduite en François avec des Notes, par le même M. de la Roque, 12. 1717.
- Vie de Charles V. par Leti, 12. 4 vol. 1710.
- du Cardinal de Richelieu, 8. 2 vol. 1714.
- de Pythagore par Dacier, 12. 2 vol. Paris 1706.
- de l'Admiral de Ruyter, Folio.
- de Boileau, 12. 1712.
- de Madame Delfosse, 12. 1695.
- de Cromwel par Leti, 12. 2 vol. 1703.
- d'Elisabet par Leti, 12. 2 vol. 1703.
- & Aventures de Roselli, 12.
- du Pape Sixte V. 12. 2 vol. 1704.
- des SS. Peres du Desert & des Saints Solitaires d'Orient & d'Occident, 8.
4 vol. 1714.

VOYAGE

Unable to display this page

de Pere ; & depuis que ses blessures l'avoient obligé de se retirer du service, je ne l'avois jamais quitté.

J'étois donc auprès de lui quand il reçut un ordre de la Cour , de s'employer efficacement envers les Puissances du Pais, pour faire rétablir les Religieux Carmes déchauffés dans leur ancienne résidence du Mont-Carmel ; cette Montagne , avec toute la Samarie , & la Galilée , est une dépendance du Consulat de Seyde. Il n'est pas besoin d'avertir ici, que le Roi donne une protection particuliere à tout le Christianisme de l'Orient, & que les Missionnaires travaillent sous cette protection.

Comme il s'agissoit d'aller négocier cette affaire sur les lieux , & que le Consul n'étoit plus en état de monter à cheval, il crut que je pourrois en sa place executer les ordres du Roi, à cause que je savois la Langue du Pais, & qu'il me voïoit souvent avec les Arabes sujets du principal Emir , avec lequel il falloit traiter : il m'ordonna donc de me préparer pour le voïage du Mont-Carmel, où étoit le Camp de l'Emir.

Mon premier soin fut , après avoir laissé croître ma barbe, de m'habiller
à

à l'Arabesque pour n'être point reconnu sur les chemins ; & pour cela je pris un Turban , qui consistoit en une calote de drap rouge , entourée d'un voile , ou écharpe de soie noire , raïée d'or de deux aunes en quarré , dont la frange torse , & longue d'un demi pied , pendoit sur le front & à côté des jouës , faisant à peu près le même ornement que les cheveux font au visage. Un des bouts de cette écharpe , appelée *Bustmani* , pendoit sur le devant de mon épaule gauche , & l'autre qui étoit passé dans les replis de ses detours , sortoit du haut du bonnet , & formoit une maniere de panache , qui descendoit par derriere , jusques sur le dos.

J'étois vêtu d'une longue Robe de toile couleur de verd de mer , avec les manches ouvertes , d'où celles de ma chemise sortoient , & pendoient jusqu'à terre. Ma ceinture étoit de cuir ornée de plaques d'orfèvrerie , avec des boucles & des agrafes qui s'accrochoient à une chaîne d'argent ; au côté gauche il y avoit une autre chaîne pour y attacher un couteau ; j'avois un caleçon de toile par dessous , & des bottines de maroquin jaune , & par dessus le tout

une maniere de manteau , appelé *Aba*, fait d'une espece de bourracan barriolé de blanc & de noir , avec de petites fleurs tiffuës d'or. J'avois pour armes un sabre, une hache penduë à la selle de mon cheval, & une lance à la main, ornée d'une plume d'Autruche dans le creux du fer.

En cet équipage , tout-à-fait semblable à celui d'un Cavalier Arabe, je montai à cheval accompagné d'un homme du païs, & de quelques Domes-tiques, armés de mousquets & de pistolets , & nous partîmes de Seyde le 16. Août 1664.

Mes gens portoient le present destiné pour l'Emir, & pour les principaux Arabes du Mont-Carmel; car ce n'est pas la coûtume d'aller chez eux les mains vuides : ce present consistoit en plusieurs boëtes de confitures, en quelques aunes d'écarlate de Venise , en Tabac de Bresil, en bouteilles de Roffoli , & en quelques * Chapelets de corail.

Nous allâmes coucher à Sour, qui est
l'an-

* Les Chapelets sont d'un très-ancien usage dans l'Orient ; les Musulmans s'en servent pour certaines prieres , & pour donner à Dieu un nombre fixe de benedictions & de louanges par jour.



Cavalier Arabe.



Cassius Atride

l'ancienne Tyr , le lendemain à Acre, & le jour suivant au Camp de l'Emir, après avoir rencontré beaucoup de Mores & d'Arabes pendant ces trois jours, qui me saluoient comme si j'étois de leur païs; je leur répondois par des signes de tête avec le plus de gravité qu'il m'étoit possible , pour ne pas me faire connoître.

A mon arrivée au Camp de l'Emir, je trouvai un Officier du Pacha de Seyde, appelé Omar Aga , que je connoissois fort, qui me fit descendre sous sa tente, où il m'entretint pendant quelque temps de ce qui se passoit chez l'Emir, en attendant qu'il fût sorti de l'appartement de sa femme.

Ce Prince passa dans sa Tente d'audience, qui étoit d'une toile verte à la différence des autres, qui ne sont que de poil de chevre noir. Sa Cour grossit peu à peu , on y voyoit venir de tous côtés ceux qui avoient affaire à lui, & il fallut attendre que la foule fût un peu passée , pour faire ma première visite avec plus de liberté.

Ceux qui me virent arriver au Camp, suivi de gens habillés, & armés à la Turque, eurent la curiosité de savoir qui

j'étois : on leur dit que j'étois un François qui venoit voir l'Emir ; cette nouvelle passa de l'un à l'autre jusqu'à ses domestiques , qui allèrent lui en parler au même instant , comme d'une chose extraordinaire.

Dès que je fus averti que l'Emir demandoit à me voir , je me mis en état de paroître devant lui ; mes valets , & trois autres domestiques de l'Officier Turc , qui voulut bien m'accompagner , marcherent devant , portant chacun quelque chose du present que je devois lui offrir : en entrant dans sa Tente , nous fîmes une premiere reverence , avant que de l'approcher ; il étoit assis , les jambes croisées , à la maniere des Orientaux , sur un tapis de Turquie , appuyé sur un carreau de velours cramoisi ; il avoit une longue pipe à la bouche , & tandis qu'il révoit en fumant , il s'amusoit à découper un petit bâton blanc avec son couteau. L'Emir étoit habillé de toile blanche , il avoit une chemise dont les manches étoient extraordinairement larges , & si longues qu'elles traînoient jusqu'à terre : cette chemise & son caleçon de la même toile , étoient ornés d'une broderie de soie blanche sur toutes les

côu-



Le Grand Emir des Arabes die d'Alger



Le Grand Emir des Arabes du desert

coûtures ; ses pieds étoient nuds , mais extrêmement propres. En ce pais-là on quitte les souliers pour ne pas salir les tapis : il portoit un Turban de mouffeline fort negligé , dont les deux bouts brochés d'un tissu d'or, pendoient sur ses épaules, il avoit aussi une espece de manteau à la Turquie, de drap de Hollande couleur de feu, doublé d'un taffetas verd. Je connus par les gens qui étoient debout devant lui, & par les valets qui chassoient les mouches avec des éventails, plutôt que par sa figure, que c'étoit l'Emir, sans cela on auroit eu de la peine à le distinguer entre plusieurs autres personnes de sa Cour qui avoient un plus grand air, & qui étoient habillées plus proprement que lui.

Mes domestiques étant arrivés devant l'Emir, ils firent une autre reverence, & une profonde inclination; ils mirent ensuite mon present à ses pieds, & lui aiant baissé le bord de la robe, ils se rangerent à côté, & demeurèrent debout, tenant leurs mains croisées sur le ventre, ce qui en Orient est une marque de grand respect.

Je m'avançai un moment après, suivi d'Omar Aga, & après avoir salué

l'Emir, nous nous approchâmes pour lui baiser la main; mais il la retira, & se contenta du semblant, voulant nous distinguer des gens du commun, à qui il la presente lui-même; soit qu'il ait dessein de les flatter par cet honneur-là, ou qu'il veuille les obliger à faire leur devoir, en lui rendant cet hommage.

Après que ce Prince eût jetté quelques regards favorables sur mon present, il porta ses yeux de côté & d'autre sans dire mot, en attendant ce Franc dont on lui avoit parlé, & comme il n'en voioit aucune figure, il demanda enfin à le voir. Omar Aga, prenant la parole, lui dit, Seigneur, le voici ce Franc, en me montrant à lui: il fut bien surpris alors, car ils s'étoit attendu de voir un Franc habillé à la Françoisé, & s'étant tourné vers ses principaux Officiers, il leur dit: ce n'est pas là un Franc, & en s'adressant à moi: Est-il possible, me dit-il, que vous soyiez Franc? Je lui répondis que j'étois François, & je lui fis ensuite mon compliment, qu'il reçut fort gracieusement.

Après que j'eus achevé de parler, il me dit: Il n'y a personne qui ne vous prenne pour un véritable Bedouin, vous êtes

êtes habillé comme eux, & vous parlez notre Langue, les François ne la savent pas : Je lui répondis que je voïageois depuis un assez long-tems dans les Etats du Grand Seigneur, & que l'étude, & les conversations que j'avois eües avec ses Sujets, m'avoient appris quelque chose de cette Langue : alors il me remercia du present que je lui avois fait, & me dit fort honnêtement que c'étoit bien assez de la peine que je m'étois donnée de le venir visiter, sans m'être mis en depense pour un present aussi beau & aussi rare en ce pais-là, que celui que je lui faisois. Je lui repliquai que le commerce que j'avois eu avec ceux de sa Nation, m'avoit appris les bienséances & les usages du pais, quand on se presentoit devant les Seigneurs de son rang ; que je savois qu'il n'avoit pas besoin de ce que je lui donnois, aiant chez lui des choses plus rares & plus singulieres ; mais que je voulois satisfaire à la coûtume, & lui marquer mon respect.

L'Emir se tournant alors vers ses Officiers, leur dit, je ne vois pas que les Francs soient si barbares qu'on nous les dépeint, nous nous servons de leurs

noms pour épouvanter les petits enfans, & nous leur disons qu'ils mangent les hommes, nous voïons cependant qu'ils sont fort honnêtes, & qu'ils ont comme nous du bon sens & de la raison. Je répondis à cela, qu'un des plus grands profits que les voïageurs retirent du commerce qu'ils ont avec les Etrangers, c'est d'être détrompés des préjugés ordinaires à ceux qui ne sortent point de leur païs: que par cette même raison on croit en France qu'il ne faut qu'être Arabe pour n'avoir rien d'humain que la figure, mais qu'on reviendrait agréablement de cette fausse opinion, si tous les Francs pouvoient avoir le même honneur que je recevois en cette Audience.

Ce Prince demanda ensuite ce qu'il pouvoit faire pour moi, & quel étoit le sujet de mon voïage. Comme ce n'est pas la coûtume en ce païs de parler d'affaires le jour qu'on arrive, qui est destiné à la ceremonie, je lui répondis que c'étoit sa grande reputation seule, qui m'avoit fait entreprendre ce voïage, & que je le priois bien fort de souffrir que je demeurasse quelques jours auprès de sa personne: il me dit que j'en étois le maître, que je lui ferois un très-grand plaisir

plaisir de rester tant que je voudrois, en cas que je pusse m'accommoder de leur maniere de vivre, & qu'il feroit tout son possible pour me bien traiter; ensuite il me fit asseoir auprès de lui, & il me questionna quelque temps sur le gouvernement & sur les coûtes de notre pais. L'Emir & toute sa Cour écouterent avec quelque plaisir le petit detail que je leur fis; mais quand je leur parlai de l'honnête liberté que les hommes ont avec les femmes, je remarquai que le Prince en rougit, & que toute sa Cour en fut deconcertée: notre usage sur tout de saluer les Dames leur parut insupportable: rien ne les choquoit tant que cela, ne pouvant pas comprendre comment un honnête homme souffroit que par un devoir de civilité on baisât sa femme ou sa fille en sa presence; c'est, selon eux, offenser l'honneur de toute la famille; enfin ils resterent tous si interdits, qu'après avoir fait paroître leur honte & leur étonnement par des gestes & par des grimaces extraordinaires, on quitta bien vite cette matiere, pour en mettre une autre sur le tapis.

Cependant on avoit servi dans un grand Bassin de bois peint, toutes sortes

Unable to display this page

les Arabes appellent a *Berge*. C'est un diminutif de l'Opium: il a à peu près la même qualité, & fait le même effet, quoiqu'avec moins de violence: il en prit de la grosseur d'une noix, bû une Tasse de Café par dessus, & fuma ensuite une pipe de Tabac.

Il me pressa d'en prendre une petite dose, qu'il m'offrit honnêtement à la pointe de son Couteau, & je ne pus pas le refuser, à cause que c'étoit une faveur singulière qu'il me faisoit: cette drogue ne me parut pas désagréable au goût, mais elle m'affoupit, & me fit rêver tout le reste de la journée, c'étoit aussi pour rêver quel'Emir en prenoit; car m'étant excusé d'en prendre la seconde fois qu'il voulut m'en donner, je lui demandai quel bien cela lui faisoit: il me conta que quand ce *Berge* commençoit à le travailler, il voïoit les Indes, & qu'une douce reverie lui representoit tout ce qu'il

A 7 y

a Ou plutôt *Benge* & *Bengh*: c'est proprement la Jusquiame, qui a la qualité d'enyvrer & d'endormir. Les Arabes donnent aussi ce nom de *Benge* aux feuilles de Chanvre préparées en conserve en guise de Theriaque, parce qu'elles produisent les mêmes effets que la Jusquiame: ils se servent aussi frequemment de l'un que de l'autre.

y a au monde de plus agreable , que les vapeurs que cette composition lui portoit au cerveau , égayoient ses esprits , lui fortifioient la memoire , & fournissoient du raisonnement pour soutenir une longue conversation : je remarquai pourtant que cette herbe lui avoit tellement affoibli les nerfs , qu'il trembloit continuellement de tous ses membres , & que ses mains ne pouvoient rien tenir avec fermeté.

On dit que les gens qui ont fait un long usage de ce Berge , aussi-bien que de l'Opium , en sont d'ordinaire si profondément assoupis , que s'ils entendoient tirer auprès un coup de Fusil , ou si quelqu'un leur crioit un peu fort aux oreilles , ils tomberoient de peur , du moins ils s'éveilleroient en sursaut , & aussi troublés que s'ils revenoient de l'autre monde : le malheur de cette habitude c'est , qu'ils ne sauroient plus se passer du Berge , qu'on se meurt de chagrin quand on n'en a pas , qu'on n'aime plus à manger que des fruits , au lieu de viande , très-peu de toute autre chose , & qu'on ne sauroit souffrir le vin , ni rien de tout ce qui peut exciter la joie : ces gens donc , qu'on appel-

appelle ^a *Afiouni*, passent la journée avec la fumée du Tabac, ils rêvent & se mettent de mauvaise humeur contre ceux qui les interrompent; c'est un assez plaisant spectacle de voir ces mangeurs d'Opium, & de Berge, appelés encore ^b *Teriakis* en leur Langue, chanter, rire tout seuls, & faire des contes dans le com-

^a Du mot *Opium*, Suc de Pavot noir, on a fait par corruption *Afioun*, & *Afiouni*, preneurs d'*Afioun*; les Turcs les appellent *Benghi*.

^b Ceux qui prennent du Benge, ou de l'*Afioun* sont condamnés par les Musulmans rigides à cause qu'ils produisent le même effet que le vin, & parce que la *Theriaque* prête quelquefois son nom à ces deux drogues, on donne aussi le nom de *Theriaki* ou preneurs de *Theriaque* à ceux qui usent de l'*Afioun* &c. Ce nom signifie aussi un débauché. On raconte qu'un Predicateur declamant un jour contre cet abus s'emporta si fort, qu'un papier où il tenoit du Benge, dont il uſoit lui-même souvent, tomba de son sein au milieu de son Auditoire; mais que sans perdre contenance & sans s'étonner il s'écria, le voila cet ennemi, & ce demon duquel je vous parle &c. Prenez garde qu'il ne se jette sur quelqu'un de vous, & ne le possède &c. Il s'en tira par ce tour d'adresse; mais un Poëte qui étoit dans l'Auditoire lui envoya le lendemain une Epigramme en vers Turcs, par laquelle, après l'avoir averti qu'il falloit prêcher d'exemple, il lui disoit; avant que d'examiner le compte des autres, travaillez à acquitter vos propres dettes.

commencement de l'operation de ces drogues : au contraire ils sont pâles, jaunes, affoupis, sombres & chagrins ; lors que les vapeurs sont dissipées, alors tout leur plaisir ne consiste plus qu'à rêver, à marmoter, & à dire des injures à ceux qui les inquiètent.

Je soutins, quelque temps, une conversation, qui me donna bien de l'exercice ; & après que l'Emir eût cessé de me faire des questions, quelques Princes Arabes de sa famille, qui étoient accourus au Camp sur le bruit répandu de l'arrivée d'un Franc, commencerent à leur tour à s'informer de ce qui se passoit en Europe, comme s'ils eussent demandé des nouvelles d'un autre Monde.

Je commençois à m'ennuier, & le Berge que l'Emir m'avoit donné m'incommodoit déjà beaucoup, lorsqu'heureusement, il lui survint quelque affaire de consequence. Toute la compagnie prit congé, & je me retirai aussi avec Omar Aga vers la même Tente où nous étions descendus, attendant selon la coutume que l'Emir eût donné ses ordres pour mon logement, & pour notre subsistance. Il me prit en même temps une si forte envie de dormir causée par le Ber-

Berge, que je me couchai sur mes hardes, & me reposai jusqu'à cinq heures du soir, que le même Negre, qui m'avoit servi du Tabac dans la Tente de l'Emir, vint me rendre une visite, & me raconta tout ce que l'Emir avoit dit de moi à la Princesse, & aux femmes qui la servoient : il ajouta qu'elles vouloient me voir, & que je leur ferois plaisir de me promener devant la grande Tente, après le coucher du Soleil, sans pourtant la regarder, car cela ne se pratique pas; je lui promis de le faire, & que je leur donnerois tout le temps qu'elles voudroient pour me bien considerer par toutes les ouvertures de la Tente.

Dès que cet Esclave s'en fût retourné, un Officier de l'Emir vint me dire que je n'avois qu'à m'en aller à la maison qu'on m'avoit préparée, que tout étoit prêt pour me recevoir; je suivis cet Officier, & il me mena à la Tente du nommé Hassan le Franc, dont je dirai l'Histoire en son lieu; cette maison n'étoit qu'une Tente assez mediocre, faite d'un tissu de poil de chevre, mais fort propre & fort commode, on y avoit fait apporter de chez l'Emir de grosses nattes de jonc, un petit matelas, un grand carreau
de

de velours cramoisi, une couverture de satin incarnat, brodée d'or & d'argent, piquée avec du coton, & un drap de toile de lin assez fine qui étoit cousu à la couverture; un autre grand drap de toile de lin raïée de bleu & de blanc qu'ils appellent *Fotta*, devoit servir de drap de dessous: on étend tout cela sur les nattes lorsqu'on veut se coucher, & le lendemain on le replie, on le roule dans le matelas, & on le range dans un coin de la Tente.

La raison pour laquelle on ne se couche point sur des draps blancs, c'est que les Mahometans ne veulent pas fouler aux pieds la couleur qu'ils portent sur la * tête, comme une marque de leur Religion, & c'est pour cela qu'ils se servent de ces toiles raïées, qui viennent d'Egypte, dont on fait un grand trafic par toute la Turquie.

Mes gens cependant apportèrent mon bagage, & ils s'établirent derrière cette Tente, que mes hardes avoient divisée en deux: les armes, & les harnois de nos
che-

* Les seuls Musulmans portent un turban de couleur blanche; ce qui les distingue des Chrétiens & des autres Peuples de l'Orient.

chevaux furent pendus à des chevilles, ou quenouilles qui étoient posées pour cela dans le mast de la Tente ; nos chevaux furent attachés par les pieds à des piquets, avec des entraves de corde, & sans licol.

Je fus d'abord visité par Omar Aga, & par les principaux du Camp de l'Emir, je leur donnai du Café & du Tabac, & après la conversation & les complimens ordinaires, chacun se retira, il étoit déjà tard, & je laissai mes gens sous la Tente pour aller me promener devant celle de la Princesse, comme je l'avois promis à son Esclave ; mais je n'y fus pas long-temps, je ne vis personne, & j'ouïs seulement un grand caquet de femmes, sans pouvoir entendre un mot de ce qu'elles disoient, & je m'en retournai ensuite dans ma Tente, qui n'en étoit éloignée que de trente pas.

L'Emir n'avoit encore donné ses ordres que pour la nourriture de mes chevaux. L'Officier qui avoit la charge de distribuer l'orge, ne manquoit pas de venir querir les sacs vuides, & d'en faire apporter ce qu'il en falloit tous les soirs, avec beaucoup de ponctualité. Mes gens mangerent ce soir-là avec les Domestiques de l'Emir ; ce Prince me donna sa table, qui

qui étoit servie avec assez de propreté, selon la maniere des Arabes, & fort abondante, mais je ne m'accommodois pas des heures de leurs repas, ni de celle de leur retraite : l'Emir ne se couchoit qu'à deux heures après minuit, se levoit à dix heures du matin, déjeunoit à midi, dînoit trois heures après, & soupoit à dix du soir ; il connut bien-tôt, par l'envie que j'avois de dormir, qu'il falloit me laisser plus de liberté, & me regler un ordinaire particulier : ce qui l'obligea un soir de me dire en riant ces mêmes paroles.

„ Notre façon de vivre est si différente de celle des autres Nations que
„ vous aurez de la peine à vous en accommoder : nous sommes des Bedouïns, gens sans façon, accoutumés à une vie champêtre ; c'est pour-
„ quoi ne vous contraignez point, vivez comme il vous plaira, demandez
„ tout ce que vous desirerez ; car si vous manquez de quelque chose, ce ne sera que par votre faute. Il me dit tout cela d'une maniere si obligeante, que je le pris au mot ; & après lui avoir donné le bonsoir, je me retirai dans ma Tente, pour commencer dès le lendemain à vivre en particulier.

Après

Unable to display this page

ment à la maniere ordinaire du Pais , c'est-à-dire, que l'un & l'autre nous répétâmes plus de dix fois la même chose : après cela elle me demanda si j'avois envie de déjeûner , & ce que je voulois qu'elle m'apportât. Je fus d'abord surpris de ce compliment , & ne sachant pas pourquoi elle m'appelloit son cousin, je reçus cela comme une caresse particulière qu'elle me vouloit faire ; je crus être obligé de la traiter de même, & je la priai bien fort de me montrer la cousine à qui je parlois , lui faisant connoître qu'elle ne se feroit point de tort , & qu'il n'étoit pas malhonnête de se dévoiler devant ses parens ; elle ne s'en fit pas prier deux fois , & jettâ d'abord son voile par dessus ses épaules ; mais je fus bien surpris de voir que cette nouvelle cousine étoit une Negresse , la plus laide de toutes les créatures, toute jeune qu'elle étoit. Son visage étoit rond & plat, avec des yeux fort petits, dont le blanc, ou plutôt le jaune, ne paroissoit presque point : son nez étoit plus large que long, tout applati , & comme perdu entre ses jouës , un anneau d'argent d'environ trois pouces de diametre étoit passé dans une de ses narines , qu'on voïoit larges , & fort

fort ouvertes : sa bouche étoit fendue presque jusqu'aux oreilles , ses lèvres épaisses , & relevées , teintes d'un bleu livide , causé par des piqueures d'éguille , faites de la manière dont on marque les Pèlerins de Jerusalem ; sa levre inférieure pendoit jusque sur le menton , & le couvroit presque tout , ses dents étoient blanches , nettes , égales , & bien rangées ; & c'est tout ce qu'elle avoit de beau parmi tant de choses hideuses , & qui ne le sont pourtant point parmi ces gens-là : ses cheveux étoient coupés & crépés , ses oreilles percées comme un crible avec une grande quantité d'anneaux d'argent , passés dans les trous ; son front plat & étroit , étoit orné d'un tour de crêpe verd , sur lequel pendoit jusqu'aux sourcils , & tout autour du visage , un nombre prodigieux de petites pieces de monnoie d'or & d'argent , ce qui est parmi les femmes Arabes une parure de conséquence. Je ne dirai rien du sein , qui pendoit sous sa chemise de toile bleue , qu'elle avoit pour tout habillement , & qui couvroit tout le reste de son corps ; ce que j'ai dit du visage le fait assez comprendre.

Si je fus étonné à l'aspect de cette femme ,

me, je ne le fus pas moins de trouver dans un tel sujet autant d'esprit, de politesse & d'amitié, que j'en reconnus bien-tôt après, par son assiduité, par ses caresses, & par la maniere douce, & obligeante dont elle faisoit tout ce que je desirois d'elle pendant que je demeurai au Camp de l'Emir; néanmoins je fus si prévenu contre elle dès ce premier abord, que pour m'en défaire plutôt, je la priai d'aller faire venir mon déjeuner, lui laissant la liberté de me donner tout ce qu'elle voudroit: Mais comme son zele lui avoit fait préparer tout cela, avant que de venir faire son compliment, je la vis de retour au même instant avec un grand bassin de Cuivre étamé rempli de petits pains, de miel, de beurre frais, avec des pains de crème si délicats, que je n'en avois jamais vû de même: elle s'en retourna pour faire du Café sans perdre de temps, & revint sur ses pas pour m'entretenir pendant que je déjeûnois, & pour remporter la vaisselle, après que mes gens auroient déjeûné du reste: cette femme raisonnoit de si bon sens, que m'étant enfin accoûtumé à la difformité de son visage, j'avois plus de satisfaction avec elle que je n'en trouvois dans les conversations

tions les plus agreables, dont l'Emir pouvoit m'honorer. Je la demandois aux heures que je ne pouvois voir personne, & cela lui faisoit un extrême plaisir, dans la croïance qu'elle avoit que j'étois parent de son mari: le zele de sa Religion, qui lui faisoit esperer que je serois bien-tôt Musulman, lui avoit déjà fait jetter les yeux sur une suivante de la Princesse pour me marier avec elle; mais elle ne m'en parla jamais; elle le déclara à son mari, croyant qu'il y travailleroit; celui-ci reçut cela aussi bien que moi, comme une marque d'amitié, & nous en demeurâmes-là pour cette fois.

Cette Negre avoit nom *a Hyché*, c'est-à-dire Eve, ou vivante; comme elle avoit beaucoup plus d'esprit, & de conduite que toutes les autres femmes de la Princesse, elle avoit aussi plus de crédit & d'autorité dans sa maison: elle dépêcha un homme exprès à Hassan son mari,

B

qui

a Les Arabes appellent Eve, femme d'Adam, Havah de l'Hebreu Khavah, dont la racine signifie la vie. Hyché vient de Aischah, nom respectable dans le Mahometisme, à cause de Aischah fille d'Aboubecre, & troisième femme de Mahomet, laquelle a recueilli les traditions de son Mari. Les Musulmans l'appellent la Mere des Fideles.

Unable to display this page

joie par ses gestes , & par ses contorsions , & marmotoit incessamment des BenediCTIONS à l'Arabesque , tandis que nous parlions une langue qu'elle n'entendoit pas : elle voulut parler à son tour , & s'adressant à son mari , elle lui dit d'un ton qui pouvoit passer pour un cri. „ J'envie votre joie , & votre bonheur, Hassan, que Dieu vous envoie „ un parent comme celui-là pour votre „ consolation , & qu'il vienne de l'autre „ monde pour vous chercher : il faut le „ garder chez nous , l'Emir lui donnera „ quelque emploi pour l'arrêter à son „ service ; nous prendrons soin de lui , „ vous lui donnerez votre maison ; s'il ne „ veut pas demeurer au Camp, il choisira „ tel village qu'il voudra pour sa résidence: Bon-Dieu, que les Papes du „ Mont-Carmel en feront aises ! & autres semblables discours.

Hassan jugea qu'elle crioit un peu trop fort , & lui dit, bon , mes yeux , je le veux bien , il ne fait que d'arriver, nous aviserons à cela tout à loisir , & lorsqu'il sera un peu en repos ; allez nous querir cependant de quoi diner , pour nous réjouir de son arrivée , tandis que nous parlerons de nos affaires. Elle s'y en

alla en courant, & nous nous amufâmes à causer fur fes aventures, & fur le fujet de mon voïage ; il me pria enfuite d'aller coucher à Muzeinat, qui eft le nom du village où il demeuroid ordinairement ; me faifant connoître qu'il avoit quelque chofe d'importance à me communiquer en très-grand fecret ; fa femme m'en avoit déjà prié, & je lui promis d'y aller pour lui faire plaifir : nous n'eumes pas le temps de rien dire alors, parce qu'elle revint tout aufsitôt : elle apporta un grand baffin avec du potage au ris, de la volaille en plufieurs ragouts & un autre avec des fruits, que l'Emir envoioit pour nous regaler fur le renouvellement de notre connoiffance : Hyché avoit publié par tout l'arrivée du coufin de Haffan, plufieurs Arabes des plus confiderables du Camp vinrent fe mettre de la partie, pour marquer la part qu'ils prenoient à notre joye ; le repas & les complimens de ces Arabes nous tinrent jufqu'au foir, que Haffan prit congé de la compagnie pour retourner à fon village.

Le Samedi fuivant il vint encore dîner avec moi, & quelques heures après nous montâmes à cheval pour aller à

Mu

Muzeinat. Dès qu'on nous eût apperçus au bas du valon, une troupe de Chrétiens Grecs qui habitent ce village, vint au devant de nous, & ils nous suivirent jusqu'à la Maison de Hassan, qui étoit assez commode, & propre à la façon du Pais. Nous trouvâmes que ces pauvres Païsans nous y avoient préparé à souper, aussi bien qu'il leur fut possible: une table ronde faite avec de la paille cousuë, fut d'abord couverte de poissons frits, d'œufs, de ris, & de laitage, avec de la salade, & des fruits. On ouvrit trois cruches de très-bon vin, mais un peu trouble, parce que ces gens-là n'ont pas l'usage des tonneaux; les principaux Chrétiens du village vinrent souper avec nous: le repas dura long-tems, & la conversation remplit le reste de la soirée.

Le lendemain matin après avoir entendu la Messe des Grecs, nous allâmes nous promener aux environs du village, dans les lieux les plus agreables, en attendant l'heure du dîner. Nous nous assîmes à l'ombre près d'une source d'eau vive, dans le milieu d'un petit valon, presque tout couvert d'Arbres, où nous ne pouvions être vûs ni entendus de personne; c'est-là qu'après un moment de

repos Hassan, avant que de me dire son dessein, commença à me conter son Histoire, qui est telle à peu près que je vais la rapporter ici.

HISTOIRE

De Hassan Esclave Majorquin.

UN Corsaire de Malte aiant abordé à Cefarée de Palestine, pour faire de l'eau, vers le mois de Novembre 1659. il envoia sa chaloupe à terre avec des barils, pour en prendre dans un petit ruisseau, qui se formoit d'une source tout contre le rivage de la Mer: les Arabes, qui avoient vû la Chaloupe du haut des Montagnes, descendirent par un chemin dérobé, & ils la joignirent bien-tôt sans être apperçus; l'épouvante fut grande, comme l'on peut penser; les uns se jetterent à la Mer, & les autres, qui étoient dans ce petit bâtiment, furent si occupés à le tirer au large, qu'ils n'eurent pas le temps de tirer un coup de mousquet; les deux plus hardis Matelots, & les moins avancés en terre, s'échapperent d'abord du milieu des Arabes, mais dans
l'im-

l'impossibilité de regagner la chaloupe, en se jettant à la Mer, comme les autres avoient fait ; ils furent enfin pris, dépouillés, & menés à l'Emir, sans recevoir d'autre mal.

L'un de ces deux hommes étoit du Havre-de-Grace, & l'autre de l'Isle de Mayorque : l'Emir les questionna d'abord sur beaucoup de choses ; & ensuite il leur dit : mes enfans, vous êtes mes Esclaves, je puis faire de vous tout ce qu'il me plaira ; si vous voulez être Mahometans, je vous donnerai du bien & de l'emploi, & vous serez mis dans le nombre de mes Officiers : le François accepta le parti, & fut circoncis dès le lendemain : l'Emir lui donna quelques villages à gouverner, & il mourut six mois après d'une fièvre continuë.

Le Mayorquin, qui avoit beaucoup de résolution, & dont l'Emir faisoit plus de cas que de l'autre, tint ferme, & demeura plus de deux ans au service de l'Emir, avec un zèle & une fidélité admirable, sans vouloir imiter son camarade ; au contraire il le blâmoit incessamment, & déclaroit à l'Emir, qu'il vivroit & mourroit bon Chrétien. Il ne craignoit point ce Renegat, il lui di-

soit même souvent des injures, parce qu'il étoit comme lui esclave de l'Emir, & beaucoup mieux dans l'esprit de son Maître: enfin comme ce Prince l'aimoit extrêmement, & qu'il n'avoit encore rien pû gagner sur lui depuis qu'il le pressoit de changer de Religion, il l'en pria pour la dernière fois, ajoutant toutes les caresses, & toutes les offres qui auroient pû ébranler un homme moins ferme: l'Emir voyant que tout cela étoit inutile, feignit de se mettre en colere, & le menaça de la mort la plus cruelle qu'on puisse inventer; mais ces menaces ne servirent qu'à fortifier davantage l'esclave dans sa résolution: alors l'Emir le fit attacher par les mains & par les pieds; & dans cette colere feinte, il le fit circoncire, l'esclave protestant toujours de ne point changer de Religion pour tout ce qu'on lui pourroit faire, ajoutant qu'on pouvoit lui couper le col si l'on vouloit, & qu'il souffriroit la mort avec plaisir.

Après qu'il fût pansé à la maniere ordinaire, on le laissa quelque temps sans lui rien dire jusqu'à ce qu'il fût guéri de sa circoncision. L'Emir recommença à le bien traiter croïant qu'il en viendrait mieux à bout, il lui donna du bien, des chevaux,

vaux, & tout un équipage. Hassan (c'est ainsi que l'Emir l'avoit nommé) continua les services avec plus d'affiduité qu'auparavant, sans parler davantage de la Religion, quelque chose qu'on voulût lui dire là-dessus, ne songeant plus qu'à s'en retourner en son Pais, & à vivre, & mourir chrétiennement.

Ce Prince s'imagina que l'amour d'une femme & l'attachement qu'il auroit pour des enfans, le reduiroient enfin à ce qu'il desiroit de lui; il le maria donc à Hyché, cette femme dont j'ai parlé, quoique noire & laide, parce qu'elle avoit de l'esprit & la faveur de la Princesse: elle en étoit aimée & estimée autant que Hassan pouvoit l'être de l'Emir; ils lui firent l'un & l'autre des presens & leur donnerent une Tente garnie de tout ce qui étoit nécessaire pour ce nouveau ménage: Hassan ne refusa point cette laide favorite, il reçut les complimens des Emirs, des principaux Chefs du Camp, & de tous les autres Arabes de la contrée, qui assisterent au festin de la nôce & apporterent leurs presens, comme si c'étoit le plus grand bonheur qui eût pu lui arriver. Le soir étant venu on les conduisit à une Tente parée de verdure.

& de fleurs, qu'on avoit disposée pour la consommation de leur Mariage ; on les mit coucher sur un des plus beaux & des meilleurs lits de la Princeſſe , tandis qu'une troupe de femmes faisoient retentir par des cris , & par des chansons, les témoignages de leur joie , & les louanges des nouveaux Mariés : les hommes mangeoient d'un autre côté , sans rien dire , & gardoient leur sérieux , tandis que les femmes paroissoient des folles déchainées : tout ce qu'il y avoit de Flutes , de Musettes , de Haut-bois , & de Tambours dans la contrée , s'étoient rendus aux environs de la Tente , & par leurs sons languissans & lugubres , ils inspiroient plutôt la tristesse & la mélancolie , qu'ils n'excitoient à la réjouissance de la fête ; cette mauvaise Musique & la danse durèrent , comme le festin , jusqu'à deux heures après minuit , alors les feux de joie qu'on avoit allumés par tout le Camp , pour le même sujet , furent éteints , & tout le monde se retira laissant les Mariés en repos.

Hassan joua si bien son rôle avec sa femme , que parmi une infinité de caresses qu'ils se firent , il ne la toucha point ; il coucha plus d'un an avec elle
de

de la même façon, sans qu'il se fût rien passé entr'eux. La Princesse eût la curiosité d'en demander des nouvelles à Hyché, qui lui en dit la vérité : elle le rapporta à l'Emir, & ce Prince voulut à son tour en découvrir la cause. Il crut que Hassan n'aimoit point sa femme, à cause qu'elle étoit Nègre & laide, ou qu'il en avoit reçu quelque mécontentement ; mais Hassan lui fit entendre par toutes ses réponses qu'il en étoit fort satisfait, qu'il avoit pour elle autant d'amitié & de tendresse qu'elle pouvoit en espérer d'un mari, mais qu'il étoit impuissant, & qu'il n'avoit osé le déclarer, craignant qu'on n'eût pris pour un refus l'aveu qu'il auroit pû en faire. L'Emir offrit de lui donner une belle fille, blanche, plus jeune, & plus belle que celle-là, à choisir parmi celles qui servoient la Princesse, & de le séparer de Hyché, qui seroit peut-être bien aise aussi d'être mariée à un autre.

L'Emir & la Princesse en firent la proposition à l'un & à l'autre ; mais nonobstant la laideur réelle & l'impuissance supposée, ils se trouverent si bien ensemble, qu'ils en firent leur remerciement : ainsi ils passoient doucement leur vie,

Hassan à la campagne, & sa femme dans la Maison de la Princesse, à sa fonction ordinaire, sans oublier le soin qu'elle avoit accoutumé de prendre de tout ce qui regardoit son mari.

Il faut admirer ici la force de Hassan, qui craignant d'avoir des enfans, & que l'amour paternel ne l'engageât à embrasser enfin le mauvais parti, qu'il avoit jusqu'alors rejeté si constamment, feignit plus de trois ans durant cette impuissance, pour conserver sa Religion, & sa liberté tout ensemble: cependant il ne faisoit aucune priere Mahometane, & il ne voulut rien apprendre de tout ce qu'on tâchoit de lui enseigner, il ne jeûnoit point le Ramadan, & sans se soucier de toutes les remontrances qu'on lui faisoit là-dessus, il s'en alloit tous les Dimanches à Muzeinat, entendre la Messe avec les Chrétiens; il y demouroit même tout le jour, & des semaines entieres, sous pretexte d'y faire executer les ordres de l'Emir, & de remplir les devoirs de sa Commission.

Ce Prince ne fut pas long-temps sans s'appercevoir de la vie que Hassan menoit dans ce village: il le fit venir un jour dans une Tente particuliere, & lui tint

tint ce discours, après beaucoup de remontrances, auxquelles Hassan avoit répondu.

„ Je voi bien, Hassan, qu'un porc est
„ toujours un porc, & qu'il ne change
„ point de nature après qu'on lui a coupé
„ la queue: tu n'es pas prédestiné au salut
„ des Fidelles, mais pour ne pas souffrir
„ que tu abuses plus long-tems de
„ notre sainte Religion, je te permets
„ de vivre comme tu voudras: va-t'en
„ à Muzeinat manger du cochon avec
„ les Chrétiens, je te donne le village
„ à gouverner, & t'en fais le Maître
„ absolu, tu pourras y demeurer pour
„ faire tes exercices avec liberté, &
„ personne ne me blâmera du mépris
„ que tu as fait de ton salut, & de toutes
„ les choses que je t'ai offertes, aussi-
„ bien tu n'es d'aucun secours à ta femme.
„ me. “ Hassan ne repliqua rien à tout
cela, il accepta le parti, baisa la main
de l'Emir, & l'ayant remercié, il s'en
alla au village, & y fit son séjour ordinaire,
ne revenant au Camp qu'une ou deux fois la semaine,
pour faire sa cour à ce Prince.

Après que Hassan m'eut achevé son Histoire, il me déclara le dessein qu'il

Unable to display this page

il trouva cet expedient merveilleux , & il me promit de s'en servir dans le temps à peu près que je lui avois marqué.

La conversation auroit duré davantage, quoique nous n'eussions plus rien à dire, sans quelques Villageois qui vinrent nous avertir qu'on nous attendoit pour dîner il y avoit déjà quelque temps; nous nous en retournâmes au Village, où les Chrétiens nous traitèrent encore ce jour-là: ils nous firent mille caresses. Nous nous en allâmes ensuite au Camp de l'Emir, qui me demanda si mon cousin Hassan m'avoit bien regalé, & s'il ne m'avoit pas mené à la chasse du Sanglier? Je lui répondis qu'il m'avoit fait très-bonne chère; mais que nous avions préféré l'honneur de le revoir au plaisir de la chasse, que nous prendrions une autre fois. Hassan coucha auprès de moi dans sa Tente, & il s'en retourna à Muzeinat le lendemain matin.

Cinq ou six jours après un Corsaire de Malte vint mouiller à la rade de ^a Caïfa, à cause du mauvais temps: un jeune Venitien de son bord s'étant imaginé qu'il ne falloit que se rendre Mahome-

tan

^a Caïfa, Ville maritime, entre Ptolemaïde, & le Mont Carmel.

tan pour faire une fortune considerable, se jetta à la mer pendant la nuit, & vint à la nage se presenter au Gouverneur de Caïfa auquel il déclara son dessein; celui-ci le garda quelques jours chez lui, dans la pensée d'avoir un esclave qui ne lui coûtât rien. Les Religieux du Mont-Carmel, & les Chrétiens de cette Ville, firent tout leur possible pour le retirer des mains de cet Aga, moyennant quelque argent qu'ils avoient ramassé: l'Aga y avoit déjà consenti; mais quand il fut question de le livrer aux Religieux, le Venitien dit nettement aux Turcs, qu'il n'avoit quitté le vaisseau des Chrétiens que pour embrasser la Loi de Mahomet, & qu'il vouloit absolument qu'on le menât à l'Emir: C'étoit pour l'Aga une affaire assez délicate, & une matiere de Religion où tout étoit à craindre pour lui: n'osant donc faire autrement, il chargea de ce malheureux quelques Arabes, qui le conduisirent au Camp de l'Emir, & avertirent ce Prince de la bonne volonté du Venitien.

Il n'y fut pas plûtôt arrivé que j'en fus averti; mais ne croiant pas que le jeune homme eût pris une resolution si désespérée, j'allai d'abord prier l'Emir de

de me le rendre pour me servir; ce qu'il m'accorda sur le champ. Il vint donc avec moi, ne sachant qui j'étois: je le menai dans ma Tente, où je le fis dîner avec Hassan, & une quantité d'autres gens qui étoient venus me voir. Je voulus savoir son histoire, il me la conta, & comme il s'empressoit fort pour exécuter son dessein, j'employai inutilement les meilleures raisons pour l'en dissuader, lui prédisant tout ce qui alloit lui arriver.

Les Arabes, qui l'avoient amené de Caïfa, avoient informé l'Emir de la disposition du Venitien; & ils le touchèrent si fort du côté de la conscience, qu'il l'envoia querir avec Hassan, pour lui servir d'Interprete. Il lui fit dire que s'il vouloit vivre Chrétien, il ne le forceroit pas à changer de Religion, & lui ordonna de se déclarer; Hassan l'exhortoit tant qu'il pouvoit, lui disant, fais le signe de la Croix, & déclare hautement que tu veux vivre & mourir Chrétien, autrement tu t'en repentiras: mais au lieu de suivre son conseil, ce malheureux leva le doigt, & se mit à crier, *La la Mehemed...* C'est tout ce qu'il avoit appris d'Arabe à Caïfa, n'ayant pu

pu prononcer juste toute la Profession de Foi Mahometane, qui est telle: *La Illah, illa allah Mehemed Rassoul-Allah*. Il n'y a point d'autre Dieu que Dieu & Mahomet est l'Envoïé de Dieu.

Alors l'Emir se tournant vers la Compagnie, dit: Peut-on avoir de l'amour pour une Religion que l'on ne connoît point? Les Marchands de Damas qui suivent ordinairement le Camp de ce Prince, gens zelés, & superstitieux au dernier point, lui répondirent; Seigneur, Dieu l'a assurément prédestiné, voïez par quel miracle il l'a fait naître parmi les Infidelles, pour le tirer de l'erreur, & en faire un Saint parmi les Musulmans, c'est une ame Turque de Religion, dans le corps d'un Chrétien, & une marque de cela, c'est que naturellement, & sans l'avoir appris, il a prononcé les saintes paroles que Dieu lui a infuses avec sa Loi, & le nom de son saint Prophe-te; ce seroit détruire son ouvrage que de ne pas le recevoir, & de le remettre entre les mains des Infidelles: ordonnez, s'il vous plaît, qu'il soit circoncis, & faites cette bonne œuvre pour le salut de votre ame, afin que Dieu fasse prospérer vos desseins, & augmente & benisse vos jours.

L'E-

L'Emir ne pouvant résister aux prières de ces Marchands, fit un signe de la main au Venitien, lui demandant s'il vouloit être circoncis, dans la pensée que l'incision lui en feroit perdre l'envie, & le Venitien lui répondit par un autre signe de la tête qu'il le vouloit bien: alors ce Prince le remit aux Marchands pour en faire tout ce qu'ils voudroient; ceux-ci le menerent chez eux, & après l'avoir dépouillé de ses habits de matelot, ils lui en donnerent d'autres à la mode du païs, le parerent de tout ce qu'ils purent lui donner de plus beau, & le firent porter sur un cheval jusqu'au premier Village, où un Barbier fit cette opération. Il demeura là jusqu'à ce que la plaie fût guérie, & il s'en revint au Camp à pied: on le laissa vivre comme il voulut; mais il n'eut pas passé quinze jours dans cet état, qu'il ne s'accommoda plus de la façon de vivre des Arabes.

C'étoit un Païsan fort stupide & si matériel, qu'il ne pouvoit rien entendre de l'Arabe, ni rien apprendre pour demander ses nécessités: il connut pourtant que l'Emir ne faisoit pas grand cas de lui, qu'il ne le chargeoit pas d'or & d'argent, com-

comme il se l'étoit figuré , & qu'on le laissoit dans un coin fumer son tabac , manger avec les valets , & coucher dedans ou dehors les Tentes comme il pouvoit : il fut enfin contraint de venir à moi , après m'avoir toujours fui , pour me témoigner le repentir qu'il avoit de sa faute , & pour me prier de le retirer de l'état où il s'étoit malheureusement abandonné.

Hassan entra là-dessus , & le chassa à coups de pieds hors de la Tente , en lui disant ; est-ce le temps de revenir à nous , méchant que tu es ? Va-t'en demeurer parmi les chiens , si je dis un mot à l'Emir , je te ferai brûler avec de la fiente ^a de vache ; (c'est une maniere de menace parmi les Arabes ;) je priai Hassan de le laisser en repos , & de permettre qu'il vînt me voir quelquefois. Comme je connus enfin que ce misérable étoit véritablement touché de sa faute j'en eus pitié , je priai Hassan de le

^a La bouse ou fiente de vache seiche , & allumée , fait un feu extrêmement lent , avec lequel les Orientaux ont fait quelquefois brûler des Criminels pour les faire souffrir davantage , & allonger leur supplice. Les Arabes se contentent d'en faire la menace.

Unable to display this page

Tous les Princes de la^a Maison de Turabeye y vinrent à leur tour , je les entretenois après le repas de nos guerres & de nos combats, tant sur mer que sur terre, & de notre maniere de vivre; ils étoient tous dans l'admiration, quand je leur parlois de la grandeur, de la justice, & de la puissance du Roi: ils ne se lassoient jamais de m'entendre là-dessus; ils étoient si attentifs, qu'ils n'avoient plus aucun mouvement que celui des doigts, avec lesquels ils peignoient leur barbe, par maniere de contenance, & je n'avois pas plûtôt cessé de parler, que chacun à son tour donnoit quelque marque de son étonnement. Ils trouvoient ces histoires si belles, que j'étois souvent fatigué à force de les répéter. Ils se les racontaient les uns aux autres, & cela faisoit qu'ils avoient tous la curiosité de me les entendre reciter. Il falloit avoir cette complaisance pour des Princes du païs, qui me faisoient, à l'envi l'un de l'autre, toutes les caresses possibles. Ils me prioient souvent à dîner chez eux, & ils me faisoient très-bonne chere à leur maniere, à laquelle j'étois déjà tout accou-

^a Voyez ci-après chap. 2. ce qui regarde la Maison de Turabeye.

accoutumé. Nous avions une si grande abondance de fruits, & de Pastèques sur tout, que je fus bien un mois entier sans boire une goutte d'eau.

C'étoit une chose si extraordinaire de voir un Franc parmi les Arabes, que tous ces Princes étoient bien aises de me regaler en particulier dans leurs Camps, qui sont ordinairement éloignés de ceux de l'Emir d'environ une lieuë, & dans lesquels ils ont la même autorité. Le plus jeune de ces Princes, appelé l'Emir Dervich, voulut me mener avec lui, pour satisfaire la curiosité de sa mère & de sa sœur, qui avoient toutes les envies du monde de savoir ce que c'étoit qu'un Franc: mais lorsque nous arrivâmes à leur Camp, elles ne purent jamais me distinguer parmi une centaine d'Arabes qui étoient comme moi à la suite du Prince.

Après que l'Emir Dervich m'eut donné la collation, il me mena promener autour de la Tente des Princesses pour leur donner le temps de me considérer; & vers le soir un peu avant qu'on eût servi à souper, on vint avertir qu'elles alloient sortir. Alors tous les hommes rentrèrent dans leurs Tentés par respect;

pect ; & les Arabes , qui prenoient soin de moi , m'ayant fait cacher dans un coin de celle où j'étois logé , ils me les firent voir par un trou , tandis qu'elles se promenerent quelque temps tout auprès , pour prendre l'air.

La mere de l'Emir Dervich , veuve de l'Emir Khachan , étoit belle , grande , & fort blanche , âgée d'environ trente-cinq ans , sa fille étoit petite , fort menuë , & d'une taille agreable & degagée , son visage étoit blanc , un peu long , & vermeil , avec de beaux yeux bien fendus , & bordés d'une couleur noire , composée avec de la tutie : elle pouvoit avoir environ quinze ans.

L'Emir Dervich n'avoit que dix-huit ans tout au plus ; il étoit fort beau garçon , & tout-à-fait ressemblant à sa sœur , mais beaucoup plus grand ; il étoit civil , honnête , & d'une douceur qu'on n'espereroit pas de trouver dans la Nation du monde qui se pique le moins de politesse ; il vivoit avec moi , & avec ses gens comme avec ses camarades : sa liberalité le rendoit absolu sur ses Sujets , & le faisoit aimer de tout le monde. Il nous tint long-temps à table contre la coutume des Arabes , parce que nous avions du vin , qu'il faisoit boire à la
ronde

ronde & par petits coups , nous fumes
regalés ensuite par un concert de voix,
de violons , de tambours de basque , &
de flutes , qui n'étoit pas moins lugubre
que celui dont Hassan fut regalé la nuit
de ses Nôces ; ce chant étoit uni avec
des pauses fort longues , & je pourrois
le comparer à la Psalmodie des Grecs ;
mais la mesure y étoit si bien observée,
que cette Musique Arabe ne laissoit pas
d'avoir quelque chose d'agréable ; on ser-
voit incessamment du vin à la ronde ;
ceux qui n'avoient pas accoutumé d'en
boire , s'en trouvoient un peu assoupis,
& révoient long-temps , la tasse à la main ;
d'autres pleuroient de tendresse , excités
par les chansons amoureuses , d'autres
contoient la bravoure de leurs Ancê-
tres , personne ne rioit que moi , quoi-
que le jeune Emir fit cent petits contes
agréables , qui pourroient passer parmi
nous pour des galanteries fort spirituel-
les. Chacun voulut en faire à son tour,
tant bons que méchants , jusqu'à ce que
les Princesses aïant soupé , on ne s'oc-
cupa plus qu'à écouter une vingtaine de
femmes à la fois qui chantoient pour les
rejouir. Elles faisoient de grandes pau-
ses , & reprenoient ensuite l'air toutes

à la fois, après s'être arrêtées tout court. Leurs chansons, comme celles des Espagnols, sont des histoires amoureuses, tragiques, & heroïques, les tons de la voix exprimant les sentimens, & tout ce que les chansons doivent inspirer dans leur genre. Après qu'elles eurent fini, chacun donna le bon soir, & baïsa la main à l'Emir, qui alla se retirer; il envôia un de ses lits, qui consistoit en un petit matelas de coton, un carreau de velours cramoisi, & une couverture de satin, & il donna ses ordres pour tout ce dont moi & mes gens pouvions avoir besoin.

Le jour suivant les Princesses s'étant levées dès les huit heures du matin, m'envoierent un present de patisserie, de miel & de beurre frais, & un bassin de confitures de Damas, par un jeune Eunuque noir; nous en déjeunâmes avec l'Emir, qui continuoit à faire les honneurs de sa Maison: nous bûmes du Café, le vin aïant manqué dès le soir auparavant, & ensuite nous montâmes à cheval pour aller visiter un de ses oncles qui avoit fort envie de me voir, & à qui ce jeune Prince avoit promis de me mener. Cet Emir nous reçut, & nous traita

trai ta de la même maniere , & avec la même civilité que son neveu : il ne nous manquoit que du vin pour faire chere entiere ; car sa table fut servie de tout ce qu'on pouvoit trouver de meilleur chez les Arabes , après le dîner nous fumes en conversation jusqu'à trois heures , que nous montames à cheval avec lui : nous descendîmes dans un valon fort large , où il y avoit une petite plaine : les deux Emirs avec leur suite , se partagerent en deux escadrons d'environ deux cens hommes chacun , & firent une maniere de combat , dardant de longs ^a roseaux les uns contre les autres , en cou-

C 2

rant

^a C'est le jeu des Cannes ou des Roseaux , qui est en usage par tout le Levant ; ces Roseaux sont appellés *Gerids* , nom Arabe qu'on donne à une branche de Palmier , dépouillée de ses feuilles , & taillée en maniere de trait , pour servir à cet exercice. On le fait presque tous les jours dans l'Atmeydan , ou Hippodrome de Constantinople , & on a vû dans le Voyage de l'Arabie Heureuse , page 214. qu'on le renouvelle tous les Vendredis dans la Cour du Serail du Roi d'Yemen. Ce jeu devient quelquefois funeste à ceux qui ne parent pas assez adroitement la Geridde. Je me souviens d'avoir vû perir malheureusement dans cet exercice le fils unique d'Ismaël Pacha de Seyde ; je fus même prié par le Consul de France d'aller lui faire des Complimens sur cette perte.

rant à toute bride, pour apprendre l'exercice de l'alançe, & pour dresser leurs cavales.

Ce passe-temps dura deux heures entieres; ils se séparèrent ensuite: chacun se rangea du côté de son Emir; on mit pied à terre, & les Emirs s'étant reposés quelque-temps à l'ombre des arbres, sur le bord d'un petit ruisseau, ils prirent du Café, aussi bon & aussi proprement servi que dans la meilleure maison du païs; & après s'être baïsés reciproquement, ils s'en allerent l'un & l'autre à leur quartier, & moi je retournai au Camp de l'Emir avec mes gens: nous trouvâmes la cousine Hyché dans l'impatience de nous voir de retour, pour nous donner le souper qu'elle avoit préparé avec son zele ordinaire.

Dès que nous eûmes soupé, j'allai à la Tente de l'Emir, que je trouvai fort chagrin contre sa coutume: il me parut en colere contre quelqu'un de ses gens, qui l'écoutoient attentivement, & personne n'osoit lui répondre; je me contentai pour ce soir-là de lui faire une réverence, & de me montrer à lui; après cela je me retirai chez moi, attendant que quelqu'un pût me dire la cause de cette mauvaise humeur.

Hyché

Hyché, qui me vit revenir quasi sur mes pas, voulut m'entretenir le reste de la journée, & savoir le sujet de mon retour, que je lui contai en peu de paroles; la parenté prétendue, & son amitié ne lui permirent pas de me faire un mystère de ce qui s'étoit passé pendant mon absence: elle me dit donc avec une sincérité fort naïve, que le Secrétaire de l'Emir étoit tombé malade d'une fièvre continuë, dans un village à quatre lieues de là, où il l'avoit envoié en Commission, & qu'il n'avoit plus personne auprès de lui pour écrire: il pouvoit bien en envoyer querir un chez les autres Emirs; mais que comme il y avoit quelque jalousie secrète entre eux, il ne vouloit pas se confier à leurs Domestiques; qu'il y avoit dans le Camp plusieurs Agas, envoiés par des Pachas, & par d'autres Seigneurs voisins, avec sept ou huit personnes chacun, & autant de chevaux, sans les mulets de bagage, qui ne le chagrinoient pas tant pour la dépense qu'il faisoit à les nourrir, comme par l'empressement qu'ils avoient à recevoir leurs dépêches pour s'en retourner, & que ces gens-là le faisoient enrager depuis trois jours à force de demander leurs ré-

ponfes. Il y avoit bien chez l'Emir un vieux Secrétaire, natif de Damas, qui favoit fort bien les Langues Orientales, & qui autrefois avoit peint merveilleusement bien toute sorte d'écritures; mais il t rembloit si fort de la tête & des mains, qu'à peine pouvoit-il tenir la plume, & il ne servoit plus que de Truchement aux Turcs qui ne savoient point l'Arabe; ainsi il ne pouvoit être à l'Emir d'aucun secours: d'ailleurs toutes les affaires de ses Sujets étoient arrêtées à un point que rien ne s'avançoit ni au Camp, ni dans les villages, ne sachant par qui faire écrire leurs Placets, & leurs Requêtes; comme l'Emir ne pouvoit pas aussi faire expedier ses Ordonnances; tout cela joint aux effets contraires de la Conserve de Berge, contribua si fort à le mettre de méchante humeur, que c'étoit une pitié de le voir dans l'état où il fut réduit pendant quelques jours.

Ce Secrétaire malade ne m'avoit pas paru des plus habiles en matiere d'écriture, aiant vû de ses ouvrages quelques jours auparavant; il n'avoit qu'un peu de routine, point d'Orthographe, & si ignorant pour tout le reste, que le même stile dont il se servoit pour écrire à un

un païſan , étoit employé dans les Lettres que l'Emir écrivoit aux plus grands Seigneurs de l'Empire Ottoman ; c'étoit un ſtyle general qu'il mettoit à tout uſage ; il faisoit pourtant ſi bien valoir le talent , qu'il prenoit de toutes mains : les pauvres Arabes achetoient cherement deux ou trois lignes d'écriture , qu'il leur grifonnoit ſur un petit morceau de papier , qu'il faisoit encore païer. Il n'y en avoit pas un dans le Gouvernement de l'Emir , qui ne deſirât de le voir pendu , & qui ne lui donnât mille maledictions ; mais avec tout cela ils ne pouvoient ſe paſſer de lui. On vint dire à l'Emir que ſon mal empiroit tous les jours , & qu'on ne pouvoit pas le transporter : il en étoit ſi fâché qu'il étoit continuellement chez ſes femmes , pour ſe délivrer des importunités dont on l'accabloit à tous momens ; perſonne auſſi n'auroit oſé l'approcher. Je fis comme les autres , & je tâchai de m'en conſoler avec les caresses & la bonne chere de la couſine Hyché. Cependant il me vint en penſée , que le peu de Turc & d'Arabe que je ſavois alors , ne me ſeroit peut-être pas inutile , pour faire ma Cour à l'Emir. Le Livre Turc intitulé *Incha* , qui eſt une

espece de Formulaire pour écrire à toute sorte de gens , selon leur rang , & leur dignité , & d'ailleurs ce que j'avois appris à Seyde du nommé Mehemet Cheleby Cherkes Oglı , un des Secretaires du Pacha , & le meilleur Ecrivain de toute la Syrie : tout cela , dis-je , m'avoit déjà persuadé , que je ferois aussi bien une Lettre que le Secrétaire de l'Emir : son ignorance , & la nécessité qui pressoit ce pauvre Prince , me donnerent enfin assez de courage pour entreprendre de faire sa fonction.

Je priai Hyché de lui demander pour moi un moment d'audience en particulier , il me l'accorda d'abord , & il m'envoia querir au même instant. Je lui dis sans rien affecter , que j'avois su que son Secrétaire étoit malade ; & que beaucoup de gens attendoient après lui , que s'il me croïoit assez fidelle pour me confier ses Lettres , je me sentois assez fort pour y faire une réponse , dont il seroit peut-être content. Il m'avoüa alors que c'étoit la seule cause de son chagrin ; mais que comme il lui étoit difficile de comprendre qu'un Franc put écrire ni en Turc ni en Arabe , il ne pouvoit qu'accepter ma bonne volonté d'aussi

d'aussi bon cœur qu'il me confieroit ses pensées les plus secretes, si par quelque bonheur extraordinaire je venois à exécuter l'offre que je lui faisois.

Comme je vis que l'Emir ne rebutoit pas l'intention que j'avois de le soulager, je pris une plume dans son écritoire, & j'écrivis devant lui quelques lignes en Turc & en Arabe, que ce Prince lut, & trouva fort à son gré : je le priai de me donner une Lettre que le Pacha de Damas lui avoit écrite, & je lui en demandai la réponse, que j'écrivis d'abord en François sur un morceau de papier ; je la mis ensuite en Turc dans le style ordinaire, j'allai la montrer au vieux Secrétaire, que l'Emir considéroit beaucoup ; il la trouva bien, & vint avec moi pour la faire voir à l'Emir ; ce Prince ne savoit point trop la Langue Turque, mais il admira le style, & les termes dont la Lettre étoit composée, lorsque le vieux Secrétaire lui en eut expliqué le contenu : j'avois fait un chiffre de son nom, & de ses titres, où toutes les lettres étoient entrelacées avec art ; je le mettois en chef, ou au bas des Lettres selon la qualité de celui à qui il écrivoit, avec des queües, ou des traits de

plume tirés d'un côté & d'autre pour lui donner, à la maniere des Orientaux, quelque marque de grandeur.

Le Secretaire ordinaire, qui ne savoit point écrire en Turc, écrivoit en Arabe indifferemment à toute sorte de personnes, il lui falloit tout un jour pour faire le brouillon d'une Lettre, l'Emir en mettoit autant pour la corriger, & ce qu'il lui falloit de temps encore pour la mettre au net, traînoit toutes les affaires dans une longueur prodigieuse; de sorte que ce Prince se voïant servi si promptement, & considerant la maniere dont je faisois ses Lettres, en grand papier, d'un caractere qu'il n'étoit pas accoûtumé de voir, & avec des magnificences qui lui étoient jusqu'alors inconnuës, il nageoit dans la joïe, son chagrin fut dissipé, & il revint dès le même jour à son humeur ordinaire.

Je priai l'Emir de me donner les autres Lettres, avec un memoire de ce qu'il falloit répondre à chacune, & je lui promis d'achever ses dépêches pour le lendemain au soir, à quoi je ne manquai point; car ayant commencé à y travailler dès la pointe du jour, tout fut prêt à midi, que j'allai lui porter mes expéditions

Unable to display this page

ma Tente, crians tous à la fois, *Seigneur, Seigneur, jetez vos regards sur nous pauvres gens, par votre vie, par votre barbe benite, que Dieu veuille conserver, assistez-nous dans nos besoins*: ils entroient en foule, chacun vouloit être le premier à conter son affaire; l'un vouloit me baiser la main, l'autre la robe, ignorant la plûpart que j'étois Chrétien. Ils faisoient un bruit étrange, & s'interrompoient l'un l'autre, d'une maniere à ne pouvoir comprendre ce qu'ils demandoient. Je leur fis un signe de la main pour leur imposer silence, & je leur dis de parler l'un après l'autre.

Un vieillard qui étoit plus avancé vers moi, me dit, Seigneur, il y a tantôt quinze jours que nous sommes après l'Emir pour avoir des ordonnances, nous perdons tout notre tems à aller & venir, nos affaires ne se font point, parce que le Secrétaire, à qui Dieu ne fasse jamais misericorde, étoit malade, & il est mort presentement: nous vous demandons la grace de nous écrire deux lignes à chacun, afin que nous ne soions pas plus long-temps dans cette misere.

Je consentis à ce qu'ils vouloient, à condition qu'ils n'entreroient que l'un après

après l'autre : ils sortirent d'abord, & s'affirent tous en rond, autour de ma Tente, & à mesure que l'un étoit sorti, il en entroit un autre, avec un petit morceau de papier, car chacun d'eux en avoit apporté grand comme une carte à jouer: j'écrivois dessus l'ordonnance de l'Emir, comme si la demande étoit accordée, parce qu'en ce cas le Prince y imprime son cachet, ou il la rend déchirée à celui qui la lui présente, lors qu'il a refusé la chose demandée; en voici à peu près la formule. „ Nous ordonnons à toi „ Abou Mehemed, qui es le Cheik d'un „ tel village, de donner à Mustafa, „ porteur de la présente, quatre charges „ de blé ou d'orge &c. que nous lui „ avons accordé: tu n'y feras donc fau- „ te, sinon tu fais. Ce billet est sans date, il y a seulement au dessous le Parafe de l'Emir, ou son chiffre, comme j'ai dit, qui ne signifie autre chose que ces mots: *Le pauvre, l'abject Mehemed, fils de Turabeye.*

J'employai toute la matinée à me débarrasser de ces gens-là, qui me fatiguoient plus par leurs remercimens, & par leurs cérémonies, que je ne l'avois été de plus de cinquante ordonnances

que je leur écrivis ; il n'y avoit rien de si aisé pour moi , que de leur donner ce contentement ; ils furent tous si heureux qu'aucun d'eux ne fût refusé ce jour-là, & ils s'en retournerent en me donnant des benedictions & des loüanges sans nombre.

Je passai environ un mois dans cet exercice : je voyois venir tous les matins une quantité de ces pauvres gens avec un morceau de papier dans une main, & un present dans l'autre , pour avoir deux ou trois lignes d'écriture , que je leur donnois sur le champ. L'un m'apportoit du Tabac, l'autre un peu de Café, d'autres un mouchoir, un Agneau, du fromage, du miel, & du fruit, chacun selon son pouvoir, & selon le merite de la chose qu'ils vouloient obtenir du Prince : si j'avois reçu tout ce qu'ils m'apportoient, il y auroit eu de quoi tenir un marché abondant devant ma Tente : mes gens prenoient quelquefois un peu de Tabac ou de fruit ; pour moi je refusois generalement tout, leur faisant connoître que ce n'est pas la coûtume des François de servir leurs amis par intérêt, que je n'avois pas besoin de ces choses-là, ni chez l'Emir, ni ailleurs, que

que je leur faisois un present de mes droits par la consideration que j'avois pour leur Maître, & que je les servirois de bon cœur en tout ce que je pourrois faire pour leur satisfaction. C'est de cette maniere que je les renvoïois à tous momens ; ils me quittoient en faisant retentir par leurs cris dans tout le Camp leurs remercîmens, & leurs prieres pour ma prosperité. Ils s'attroupoient ensuite, & disoient tous ensemble : nous étions bien malheureux avec ce chien de Secrétaire, nous n'avions pas assez de bien pour assouvir son avarice ; s'il avoit pû nous dévorer, il l'auroit fait ; ce pourceau marchandoit avec nous un jour entier, pour avoir de lui ce que nous desirions, Dieu nous a fait une grace singuliere de nous délivrer de sa tyrannie, & de nous envoïer ce Franc à sa place ; on nous disoit que les gens de cette Nation étoient de mauvaise foi, des voleurs & des Corsaires ; nous voïons bien le contraire, & plût à Dieu que nous eussions l'ame aussi blanche, & la conscience aussi nette qu'ils l'ont.

On ne parloit plus que de cela dans l'étenduë du Gouvernement de l'Emir, & du refus que je faisois de leurs presents ;

sens ; j'eus enfin le loisir de me faire si bien connoître des sujets de ce Prince, & de tous ses voisins, que je m'en allois tout seul d'un village à l'autre sans rien craindre, & j'y trouvois par tout de bonnes gens qui me regaloient de tout ce qu'ils avoient de meilleur dans leurs Maisons : quand ils me trouvoient en chemin, je ne revenois jamais au Camp sans une escorte de vingt-cinq ou trente Cavaliers, qui m'accompagnoient plutôt par honneur, & par amitié, que par aucun autre sorte de raison, & si j'avois eu alors quelque affaire à démêler, je n'aurois pas manqué de gens pour fortifier mon parti.

Les Arabes me faisoient fort souvent l'arbitre de leurs differens par tout où ils me rencontroient, & quand j'avois une fois prononcé en faveur de quelqu'un, l'autre subissoit le jugement, & l'exécutoit sans appel, & sans aucun retardement : l'Emir aussi ne me refusoit pas les graces que je lui demandois pour les uns & pour les autres ; ainsi je ne manquois pas de moiëns pour les favoriser, & je me trouvai en état de faire parmi les Arabes, tout ce que je n'aurois pas pu espérer de faire parmi les Chrétiens.

Quel-

Unable to display this page

ensuite à s'embarquer sur quelque autre vaisseau : j'allai les consoler tandis qu'ils pleuroient leur perte , & comme je parlois leur Grec vulgaire , je leur proposai de venir travailler à retirer du naufrage tout ce qu'on en pourroit sauver , leur promettant que je leur ferois rendre quelque chose ; je le fis trouver bon à l'Emir , qui me promit de les contenter.

Alors ces pauvres Matelots se jetterent dans la mer , malgré les vagues , qui portoient les marchandises à terre , & les reportoient en même temps en pleine mer : la plûpart des tonneaux furent cassés , on n'en put sauver que deux qu'ils tirent à terre avec bien de la peine. Les Arabes avoient ramassé quelques fromages , je leur dis en riant , qu'ils étoient faits avec du lait de truie , ils les jetterent à l'instant sur le sable , & les Grecs en profiterent.

Il commençoit à se faire tard , & la mer étoit si agitée que les Matelots ne pouvoient plus travailler : je priai l'Emir de leur faire rendre leurs habits , les Arabes leur en rendirent la plus grande partie ; & ce fut toute la récompense qu'ils purent avoir pour cette fois-là ; mais comme l'Emir voulut coucher à Tarta

toura sous ses Tentes, je leur fis esperer d'en obtenir encore quelque chose; & pour cet effet je leur conseillai d'attendre qu'il eût soupé pour le trouver en meilleure humeur.

L'Emir ordonna qu'on lui preparât à souper, rien ne fut si aisé; car tout ce qu'il y avoit de gens à Tartoura, s'étoient empressés pour lui apporter des presens de viande, de volaille, de gibier, de fruit, & de Café; mais aucun n'avoit apporté du vin, j'en ménageai deux cruches chez un Grec de ce village, appelé Abou Moussa, & je les fis presenter à l'Emir par ces pauvres Matelots dévalisés, qui par-là firent très-bien leur cour: ce Prince les reçut avec un très-grand plaisir, & comme on commençoit alors à se mettre à table, je fis signe aux Grecs de se tenir hors de la Tente, jusqu'à ce que je les fissent rentrer. Le repas fut fort long, & il y avoit beaucoup d'Arabes, mais par bonheur il y en eut très-peu qui burent du vin: l'Emir & quatre ou cinq de ses Officiers s'en trouverent mieux, tout y étoit en joie, chacun chantoit à sa maniere, & tout contribuoit à la joie. Je crus alors qu'il étoit à propos de faire entrer les Grecs,
&

Unable to display this page

encore le bas de la veste, pour tout remerciement; ils sortirent de la Tente, & commencerent dès le même soir à ramasser tout ce que les flots avoient jetté sur le rivage, esperant de faire le reste le lendemain que la mer, selon toute apparence, devoit être plus calme, le vent étant depuis cessé; d'ailleurs l'Emir devoit décamper, avec tous ceux qui auroient pu les embarrasser.

Je me levai à la pointe du jour, pour donner les moyens de faire transporter le vin sur les montagnes: les tonneaux étoient gros, & les gens de ce Pais-là n'étoient pas accoutumés à voiturer de pareilles marchandises: nous attelâmes six paires de bœufs à deux traîneaux, que nous avions ajustés avec des pieces de bois du débris de la Barque. Je pris une vingtaine de Paisans pour les conduire, & j'allai avec eux pour éviter que ces gens là naturellement maladroits, ne fissent rouler nos tonneaux dans le fond de quelque valon: les bœufs alloient si lentement, que nous n'arrivâmes au Camp de l'Emir Dervich, que vers les six heures du soir: ce jeune Prince fut si aise de voir ces tonneaux arrivés sains & sauvés, qu'après avoir renvoié
les

les Païsans fort contents de leur voiture, & d'une gratification qu'il leur donna, il envoia des Messagers à tous les autres Emirs, qu'il connoissoit n'être pas fort scrupuleux sur la deffense du vin, pour leur faire savoir qu'il en avoit chez lui deux gros tonneaux, & pour les inviter d'en venir boire. Les Emirs lui manderent qu'ils le favoient bien, qu'ils s'y étoient déjà préparés, & qu'ils étoient tout prêts à partir pour s'en aller passer la nuit dans son Camp, qu'il n'avoit qu'à se preparer à les bien recevoir.

L'Emir Dervich, qui étoit le plus jeune de tous, reçut cette nouvelle avec un plaisir extrême, il n'eut pas plutôt donné les ordres pour le soupé, qu'on vit de tous côtés aux environs du Camp une boucherie, & une rotisserie complete, de bœufs, de moutons, de toute sorte de volaille, & de gibier. Plusieurs Tentes étoient remplies de femmes qui travailloient aux potages, aux ragouts, à la patisserie, aux fruits, & aux confitures. Je pris la direction du vin; & je plaçai les tonneaux sous la grande Tente du festin, dans un lieu où ils ne pouvoient incommoder personne. Je trouvais heureusement dans mon écritoire des plu-

plumes toutes neuves, qui nous servirent de petites canules pour tirer du vin: il couloit ainsi doucement de la piece dans la tasse. Deux de mes gens étoient postés, un à chaque piece, pour remplir les tasses à ceux qui les servoient à la ronde, ne voulant pas confier ce soin aux serviteurs du Prince, qui étoient moins adroits que les miens.

Tous les Emirs arriverent ensemble quelque temps après, accompagnés de leurs amis, & de leur suite, & après les civilités ordinaires, les caresses, les baisers de la barbe, & de la main, que chacun donna & reçut selon son rang, & sa dignité, on s'assit à terre sur des nattes: les Emirs étoient appuyés sur des carreaux, & j'en avois aussi un, les autres s'assirent les jambes en croix, comme font assis nos Tailleurs; après une legere conversation chacun mit un grand mouchoir sur ses genoux, en guise de serviette, & l'on servit une grande quantité de plats de toute sorte de viandes, tandis qu'on en accommodoit d'autres pour remplacer les plats, & les jattes qu'on avoit vidées, ou celles que les Emirs faisoient desservir pour les envoyer à leurs Domestiques, qui mangeoient
par

par pelotons, les uns d'un côté, les autres de l'autre.

Pendant qu'on mangeoit, & qu'on beuvoit à la ronde, on fit venir une troupe de gens, qui joüoient du haut-bois, de la flute, & de ces violons lugubres, dont j'ai déjà parlé, qui accompagnoient quelques voix enrrouées, on voioit la plupart de ces Arabes attentifs à ces chansons, qui les ravissoient jusqu'à l'extase, tenant toujours la tasse à la main. Le repas fut long, & l'on ne quitta la table que pour se reposer dans quelque recoin de la Tente, & pour recommencer à boire mieux qu'auparavant. C'est ainsi qu'on se regala pendant deux jours & demi que le vin dura. Les tonneaux ne furent pas plutôt vuides, qu'on songeoit aux moyens d'en avoir d'autres, ce qui étoit un peu mal aisé, à moins qu'il n'arrivât un pareil malheur à quelque autre vaisseau. Les Arabes, qui avoient suivi ces Emirs, en eurent quelques seaux en partage, ainsi chacun eut sa part du regale.

Je remarquai que parmi une si grande quantité de gens, qui burent du vin, il n'arriva pas le moindre désordre; ils gardoient tous leur sérieux, & ceux qui avoient

avoient l'humeur plus enjouée, ne faisoient rien paroître d'extraordinaire dans leurs actions, ni autrement: tout se passa en caresses & en amitiés, il n'y eut ni méchante humeur, ni querelle, ni insolence; & après mille civilités reciproques, qu'ils se firent à leur maniere, ils se séparèrent les meilleurs amis du monde.

Ces Princes avoient fait une partie de chasse pour le lendemain, où ils devoient courir le Lievre & la Gazelle; mais elle fut rompuë dans le temps que nous devions partir avec l'Emir Dervich, pour aller joindre les autres: ce fut par un ordre que le Grand Emir leur envoïa de se rendre incessamment auprès de lui, pour deliberer sur un ^a commandement qu'il avoit reçu du Grand Seigneur. Ils monterent tous à cheval au même inf-

D

tant,

^a Le Grand Emir n'étoit ni Sujet, ni Vassal du Grand Seigneur, & il ne recevoit les ordres de la Porte qu'à cause de son Gouvernement. Voiez ci-après chap. 2. Au reste, à l'occasion de cette Revolte des Païsans de la Samarie, notre Auteur remarque fort bien que Neapolis est l'ancienne Sichem de l'Ecriture, du nom de Sichem fils d'Hemor, &c. & il ne tombe point dans l'erreur de M. d'Herbelot, qui dit que Neapolis est le nom moderne de la ville de Samarie, qui a été aussi nommée Sebaste, &c. Nea-

po-

tant , & s'en allerent chez l'Emir fort curieux de savoir dequoi il s'agissoit : je m'en allai aussi sous ma Tente , où Hy-ché vint me visiter , & me faire compliment sur mon retour , & sur le regale que l'Emir Dervich nous avoit donné ; Elle m'apporta dequoi souper , & quelques Officiers des Emirs qui étoient restés au Camp , pour attendre les ordres du Prince , étant venus manger avec moi , ils me dirent la raison pour laquelle les Emirs s'étoient assemblés , qui n'étoit autre chose que pour faire païer les contributions ordinaires aux Païsans de Neapolis de Samarie , que les Arabes appellent vulgairement Napolous , & qui est l'ancienne Sichem dont il est parlé dans l'Ecriture.

Les habitans de la campagne , & des villages d'alentour , avoient été ruinés par des sauterelles , qui étoient venues fondre sur leurs terres ; après avoir mangé toutes les semailles de la Judée & de la Palestine , elles avoient dévoré les bleds,

polis & Samarie sont deux villes différentes , situées à quatre ou cinq lieues l'une de l'autre ; la dernière est la Capitale d'un Païs de ce même nom de Samarie , qui touche à la Galilée , ou qui en fait partie.

bleds , les cotons , & toutes leurs denrées , & affamé cette Province à un point que n'ayant rien pû recueillir pendant l'année precedente, ces pauvres Païsans n'étoient plus en état de paier au ^a Beig, ce qu'ils devoient tous les ans au Grand Seigneur.

Ce Beig d'ailleurs, qui, selon la coutume de l'Empire Ottoman, étoit non seulement le Gouverneur, mais encore le Fermier de ce Païs-là, se voyant pressé de paier les sommes pour lesquelles il s'étoit obligé au Tresor Imperial, à peine de perdre la tête, vouloit exiger ses droits à quelque prix que ce fut, & mettoit tout en usage pour en venir à bout. Les choses étant réduites à cette extrémité, tous les habitans du Païs se revolterent contre lui, ils prirent les armes, & se rendirent les maitres de la campagne; le Beig se fortifia dans la ville de Napolous avec ses troupes, & demanda du secours au Pacha de Damas, & aux autres Gouverneurs, ses voisins,

D 2

pour

^a Beig, ou Begh, & vulgairement Bey, est chez les Turcs un Seigneur de Banniere, qui commande dans un Canton de quelque Province, sous l'autorité du Pacha, Gouverneur en Chef,

pour reduire les Rebelles, & les obliger à paier leurs impositions.

Ahmed, Pacha de Damas, fils de Mehemet Cupruli, alors grand Vizir, jugeant que les Arabes seuls suffiroient pour en venir à bout, donna ordre à l'Emir Turabeye de marcher à eux, avec ses troupes ordinaires; ce qui fut bientôt executé, car dès le moment que le Courier fut arrivé au Camp de l'Emir, ce Prince en fit partir plusieurs Cavaliers pour avertir les autres Emirs, & ces Cavaliers aiant mis un mouchoir blanc, au bout de leurs lances, ils tirèrent l'un à droit, l'autre à gauche, & allerent se poster sur presque toutes les éminences du Mont-Carmel, d'où ils pouvoient être apperçus des Camps des autres Emirs: ils firent là l'exercice du Drapeau, qui est parmi eux un signal pour se rendre avec leurs gens auprès du grand Emir. Ces Cavaliers ne furent pas plutôt de retour qu'on vit venir de tous côtés des troupes d'Arabes, par pelotons, & en moins de six heures de temps, elles se trouverent au rendez-vous, toutes prêtes à marcher au nombre de quatre mil Cavaliers, armés de lances, de haches, & de masses d'arme.

La

La revue de ces troupes aiant été faite, chaque Emir alla se camper autour des Tentes du Prince, dans le poste qui avoit été marqué; le reste de la journée fut employé à régler l'équipage de l'Emir, qui commandoit, & à donner les ordres nécessaires pour partir le lendemain matin à la pointe du jour: on résolut dans le Conseil de surprendre les Rebelles, selon la coutume ordinaire des Arabes.

Les Tentes, & tout le bagage furent chargés, & on les fit partir durant la nuit: on déploya l'Etendart, les Trompettes sonnerent, & le signal du départ du Prince fut donné par les haut-bois, & par les tambours, qui commencerent à battre lorsqu'il monta à cheval. Toutes les troupes marcherent par des défilés jusqu'à cinq heures du matin, qu'ils arrivèrent dans une plaine, à l'issue des Montagnes du Carmel; là elles se formerent, & marcherent en bon ordre vers la ville de Napolous.

Les Païsans, qui étoient campés par bandes dans la plaine, & qui ne s'attendoient pas à être si-tôt investis, n'eurent pas été plutôt apperçus des Arabes, qu'ils les virent fondre sur eux tête

baissée ; ils n'eurent pas le temps de se former & de faire un corps pour résister à cette attaque, ils furent si fort surpris, qu'après la première décharge, qu'ils firent en désordre, ils abandonnerent leurs mousquets, ils passèrent ensuite les fossés, & les ruisseaux, qu'ils trouverent dans cette plaine, & ils prirent la fuite vers les montagnes, où les Arabes ne purent les poursuivre pour ce jour-là.

Les Arabes n'eurent que deux hommes de tués, & un Emir eut le bras gauche cassé d'un coup de mousquet. Les Païsans, qui étoient environ cinq mille bien armés, en laisserent environ une centaine sur la place, tout percés à coups de lances, & presque le même nombre de blessés, qu'on envoya dans la ville, comme prisonniers : les Arabes prirent les mousquets & les autres armes abandonnées par les Païsans, & les apportèrent au Camp de l'Emir, où elles furent distribuées aux plus braves : ils les vendirent ensuite à des Marchands de Damas, qui suivent le Camp de ce Prince ; n'ayant point encore parmi eux l'usage des armes à feu.

Les Arabes donnerent ainsi brusquement sur les Rebelles, sans attendre que
le

Unable to display this page

tout , & par des chansons , qui publioient ses louanges , & la victoire qu'il venoit de remporter.

Après que ce Prince eût été complimenté des principaux du Camp , & de son armée , chaque Emir s'en retourna chez lui avec ses gens ; toutes les troupes se dispersèrent dans leurs quartiers , & dans le même ordre qu'elles en étoient venues ; mais avec tant de tranquillité & de retenue , qu'on n'entendit pas la moindre plainte , ni le moindre bruit durant cette expedition.

On envoya querir un Chirurgien à ^a Acre , pour panser l'Emir qui avoit été blessé , mais il arriva trop tard , car la gangrene s'étoit mise à son bras , & il fallut le lui couper : il mourut quelques jours après sans se plaindre , remerciant Dieu de quoi il avoit permis cet accident : on admira dès le commencement la patience merveilleuse de cet Arabe , & la constance avec laquelle il supporta son mal.

Je passai encore quelques jours au Camp de l'Emir , à prendre les mêmes divertissemens que cette guerre avoit in-

^a Acre , anciennement Ptolemaïde , ville maritime , située entre Tyr & Césarée de Palestine.

interrompus, après quoi aiant su que mes affaires demandoient ma presence à Seyde, j'allai prendre congé de tous les Emirs, qui m'avoient regalé tour à tour, leur promettant de revenir les voir dans un mois: ces adieux durèrent long-temps, parce que chacun voulut encore me donner un repas pour me souhaiter un heureux voiage, & ensuite nous nous séparâmes avec mille témoignages d'amitié.

Le premier Emir eut bien de la peine à m'accorder le congé que je lui demandois, quoique je lui promisse que ce n'étoit que pour peu de temps: il s'imaginoit ou que je n'étois pas satisfait de ses manieres, ou que j'avois reçu quelque mécontentement de ses Domestiques: il me fallut lui dire bien des raisons pour l'en dissuader: La Princesse sollicitée par Hyché, cette prétendue cousine, n'y vouloit pas consentir aussi, & prioit l'Emir de me faire des presens, & quelque caresse particuliere, pour m'obliger à rester plus long-temps avec eux; mais comme je reçus heureusement un paquet que je lui montrai, il se rendit à mes instances, croiant de bonne foi que je reviendrois après mes affaires finies. Il

m'accabla d'honnêtetés & de caresses, ensuite des remerciemens que je lui fis; & il ordonna enfin à son nouveau Secretaire de m'expedier un Passeport, dont voici la traduction.

A nos Freres les Emirs, & à tous les Soubachis, Cheiks, & autres nos Officiers, à tous les Arabes nos enfans, & les ^a Maures nos Sujets, que Dieu veuille garder. Nous vous apprenons que Dervich Nasser le Franc, (c'étoit le nom qu'on m'avoit donné) porteur de la presente, est un homme qui nous appartient; Nous vous ordonnons que toutes les fois qu'il passera par les chemins, Plaines, Montagnes, Villages, Ports, & Peages de votre dépendance, vous lui fournissiez des voitures, des escortes, & la subsistance pour lui, pour sa suite & pour son équipage, & toutes les choses dont il aura besoin pendant sa route, de le protéger, défendre, & assister contre les gens de méchante vie, qui pourroient attenter à sa personne & à son équipage, tout de même que vous seriez obligé de le faire pour un de nos enfans; laissant tout le reste à vos soins, à votre affection, & à l'obéissance
que

^a Par les Maures, il faut entendre les habitans du País, qui ne sont pas Arabes d'origine.

que vous nous devez. N'y faites donc faute; sinon vous savez.

Le sceau & le nom en chiffre de l'Emir étoit au bas qui contenoit ces mots,

Le pauvre, l'abjeſt, Mehemet, fils de Turabeye.

J'étois déjà ſi connu dans tout ce Païs-là, que je n'avois pas beſoin de cette Patente, je la reçus par honneur; mais toutes les fois que j'y paſſai depuis, je fus défraïé avec tous ceux qui étoient avec moi par le droit d'Hospitalité qu'ils obſervent religieusement. Le bruit fut bien-tôt répandu par tout le Camp que je m'en allois à Seyde: Hyché qui n'avoit pas réuſſi auprès de l'Emir, par l'entremiſe de la Princeſſe, dans le deſſein qu'elle avoit de m'arrêter, mettoit tout en uſage pour empêcher mon départ: elle envoïa querir Haſſan ſon mari qui étoit à ſon village, qui lui fut caution de mon retour. Nous allâmes enſemble dire adieu à l'Emir, & Hyché nous fit apporter de chez la Princeſſe tout ce qu'il y avoit de meilleur & de plus délicat pour notre déjeuné.

En prenant congé de cette pauvre cou-

fine, qui fondoit en larmes, je lui donnai une bague d'or que j'avois au doigt en reconnoissance de ses soins & de ses peines; je la priai de remercier de ma part la Princeſſe, des meubles qu'elle avoit bien voulu m'envoier, & de toutes ſes bontés; elle me promit de ſ'en acquitter.

Je montai à cheval avec mes gens & mon petit équipage, lui diſant des adieux à la maniere des Arabes, qui ne ſont autre choſe que des remercimens, des ſouhais d'une longue vie, & des bénédictions de Dieu. Cette pauvre femme ſuivit juſques ſur une éminence, & long-temps après que nous fûmes deſcendus dans la plaine, nous l'aperçûmes encore de fort loin, qui battoit des mains, puis avec ſon mouchoir qu'elle ſecouoit en l'air, pour marquer ſon affection, & les ſouhais qu'elle faiſoit pour un heureux voiage.

Haſſan vint m'accompagner juſqu'à la riviere de Caiffa, où parmi les marques d'une veritable tendreſſe, il me confirma le deſſein qu'il avoit de ſe ſauver dès qu'il en trouveroit l'occaſion. Il ne fut pas long-temps à l'attendre; car environ ſix mois après que j'eus quitté les Arabes,

bes, & que je fus de retour à Seyde, l'Emir l'envoia porter quelques dépêches au Pacha de Damas; ce Venitien qu'il avoit gardé auprès de lui à ma prière, le suivit comme son valet; mais au lieu de rapporter la réponse à l'Emir, il la lui envoia par un Messager exprès qu'il paia, & s'étant déguisés tous deux, en prenant l'habit des Chrétiens du païs, ils s'en allerent à * Baruth, où après avoir vendu leurs chevaux, ils s'embarquerent deux jours après sur un vaisseau de Venise, qui les porta à l'Isle de Zante, comme des Marchands Grecs qui y avoient affaire; & là s'étant séparés, chacun s'en retourna en son païs.

Ils ne vinrent point à Seyde comme je leur avois dit, en quoi ils furent heureux; car outre qu'il n'y avoit aucun navire prêt à repasser en Europe, ils auroient perdu l'occasion de ce Venitien, dont le prompt départ ne leur laissa du temps que ce qu'il leur en falloit pour s'embarquer.

Un Marchand de Damas qui suivoit le Camp des Arabes, & qui vint à Seyde pour quelques achats, m'entretint de

D 7

tout

* Baruth, anciennement Beryte, ville maritime, située entre Seyde & Tripoli de Syrie.

tout ce qui s'étoit passé depuis mon départ ; il me dit que l'Émir ne douta point que Hassan ne se fût sauvé avec son valet, dès qu'il vit arriver le Messager, avec la réponse du Pacha de Damas ; mais il ne fut pas autrement fâché de la perte d'un si bon & si fidelle domestique , puisqu'il ne vouloit point mourir dans la Religion qu'il l'avoit forcé d'embrasser. Il n'y eut que la malheureuse Hyché qui ne s'en consola point, quelque soin que le Prince & la Princesse prissent de divertir la profonde mélancolie, où la fuite de son mari l'avoit plongée : C'est assez dire pour faire connoître la violence & la fidélité de son amour, qu'elle ne voulut plus ni manger, ni boire, ni dormir, & qu'elle mourut de chagrin trois mois après, qu'elle passa à pleurer nuit & jour la perte de son époux : elle l'aimoit enfin avec tant de tendresse , nonobstant l'impuissance supposée dont j'ai parlé, & qu'elle croïoit de bonne foi, qu'on l'entendit gemir & soupirer depuis la nouvelle de sa fuite jusqu'au dernier moment de sa vie.

Voila ce que j'ai vû, & tout ce qui s'est passé durant mon séjour chez les
Ara-

Arabes, je n'ai pas voulu interrompre cette Relation par les Observations que j'y ai faites; j'ai réservé les particularités de leur gouvernement, de leurs coutumes & de leurs manieres pour les Chapitres suivans, où le Lecteur pourra remarquer plus utilement & avec plus de commodité, beaucoup de choses, dont les Voyageurs ordinaires ne sauroient instruire le public, étant très-mal aisé de penetrer les mœurs d'un Peuple dont on évite toujours la rencontre, bien loin de la rechercher; je ne doute pas qu'on n'ait bien de la peine à croire qu'on puisse trouver autant de justice & de bonne foi qu'il y en a parmi des gens, dont la profession ordinaire est d'enlever le bien d'autrui, & d'être ce que nous appelons voleurs sur les grands chemins.

Fin du voiage au Camp du Grand Emir.

LES

CHAPITRE I.

Des Arabes en general.

NOUS appellons ordinairement Arabes, ceux qui habitent les Regions que nos Geographes ont comprises sous le nom des trois Arabies; ces Regions ont changé de nom, aussi-bien que de Souverains; & comme elles sont aujourd'hui sous la domination des Mahometans, les Orientaux en font plusieurs Provinces, auxquelles ils ont donné le nom des principales villes qui s'y trouvent.

On pourroit encore appeller Arabes tous les Peuples qui parlent la Langue Arabique, mais ce seroit leur donner trop d'étendue; ces Peuples ne prennent point d'autre nom que celui de leur origine dans les pais qu'ils habitent, lorsqu'il y en a de plusieurs sortes, comme des Syriens, Maronites, Caldéens, & autres Nations Chrétiennes; il y a aussi des ^a Druses & des Maures, qui sont Ma-

^a Les Druses ne sont pas Mahometans; leur Religion a été jusqu'à present un mystere presque impénétrable. On en apprendra quelque chose, & on sera instruit de leur Origine & de leur Histoire par le

Mahometans, parmi lesquels il y a encore plusieurs Sectes différentes, dont quelques-unes sont tenuës pour heretiques parmi eux.

Il suffira pour notre sujet de distinguer les Arabes dont nous devons parler, d'avec les Maures, qui habitent les Arabies, & qui professent la même Religion. Ces derniers demeurent dans les villes, ils cultivent la terre, exercent le commerce, & font toutes sortes de métiers; ils sont Sujets^b du Grand Seigneur, à qui ils paient de grandes contributions, & ne peuvent parvenir à aucune dignité dans le gouvernement de l'État. Les Arabes au contraire demeurent toujourns à la campagne sous leurs tentes, ils n'obéissent point au Grand Seigneur, ne reconnoissent, ni ne craignent aucun Prince des lieux où ils demeurent,

le beau Manuscrit Arabe apporté depuis peu par Abdalhah Medecin de Damas, que le Roi a bien voulu acheter pour sa Bibliothèque, & que M. de la Croix a traduit en François. Les Druses habitent les Montagnes de l'Antiliban; ils sont plus ferores & plus sauvages que les Arabes du Defert.

^b Les Arabes, ou Maures, qui habitent les Arabies, ne sont point Sujets du Grand Seigneur. Cela est expliqué dans mon *Voyage de l'Arabie heureuse*.

rent, vivent dans les deserts, & ne se soumettent qu'aux Emirs leurs Princes naturels, ou à leurs Cheikhs, qui sont d'autres Seigneurs subalternes.

La suite de ce Chapitre, & ce que l'on verra dans les autres, fera connoître tout ce qui pourra contribuer à la satisfaction du Lecteur, & à effacer les fausses idées qu'on nous donne de ces Arabes, parce que les Voyageurs ne s'apperçoivent que des voleries qu'ils font sur les grands chemins, & ne nous les montrent dans leurs Relations que par le méchant endroit, n'osant pas s'aventurer à la recherche de ce qu'ils ont de bon & de louable, ni à demeurer assez long-tems parmi des gens, dont on se défie toujours, & dont ils ne savent ni la Langue, ni les Coûtumes.

Les Arabes sont comme les autres hommes, ils ont leurs bonnes & leurs mauvaises qualités ; on le comprendra aisément, pour peu qu'on veuille se détacher de l'amour propre, & de l'estime dont chaque Nation particuliere est naturellement prévenue en sa faveur, pour rendre quelque justice à leurs sentimens, & à des manieres qui semblent être directement opposées à celles des Européens.

péens. Ces Arabes s'appellent Bedouïns, du mot *Bedouy*, ^a qui signifie champêtre en leur Langue, ou habitans du Desert; ce nom convient parfaitement à leur état, à leur profession, & à leur ^b origine,

^a Badiat en Arabe signifie un desert, une solitude champêtre, d'où est formé le nom de Badavi, Bedouy, & Bedevi, habitant du desert, &c.

^b Les Arabes en general ont deux origines, ils tirent la premiere de Jectan, ariere-petit-fils de Sem, dont les enfans ont peuplé la Peninsule, appelée depuis Arabie, du nom d'Iarab, l'un de ses fils, ou d'Arabat, nom d'une contrée qui est dans la même Peninsule. La seconde origine des Arabes est celle qu'ils tirent d'Ismaël, fils d'Abraham & d'Agar, qui vint s'établir dans le même pais parmi ces premiers & anciens Arabes, & fut le pere des Arabes Ismaélites, dont quelques Tribus s'appliquerent au commerce & à l'agriculture, & les autres en plus grande quantité, occuperent les Deserts, & menerent le genre de vie qu'ils crurent convenir le mieux à leur condition & à leur origine; tels sont les Arabes Bedouïns dont il est ici question, lesquels ont succédé aux anciens Ismaélites, habitans des deserts d'Arabie, que l'Ecriture appelle aussi Cedareniens, Agareniens, & quelquefois les Fils de l'Orient; les mêmes enfin que les Auteurs Profanes ont appellés Nomades, & Scenites, à cause de leur genre de vie, & de leur continuel campement sous des tentes; M. d'Herbelot prétend que les Arabes du Desert surpassent les autres Arabes en subtilité d'esprit, ce que ceux qui ont voïagé dans le Levant auront de la peine à lui accorder. Quoiqu'il en soit, les uns & les autres sont fort entêtés de la noblesse de leur extraction, singu-

ne, qu'ils prétendent tirer d'Ismaël fils d'Abraham & d'Agar ; Cette illustre naissance dont ils se piquent extrêmement, ne leur permet pas d'exercer les Arts Mechaniques, ni de cultiver la terre ; ils ne travaillent point du tout, leur emploi est de monter à cheval, de nourrir leurs troupeaux, & de faire des courses sur les grands chemins : ils s'allient rarement aux Turcs, & aux Maures, (qu'ils considerent d'ailleurs comme leurs bâtards, & comme les usurpateurs de leur

gulierement ceux qui croient descendre d'Ismaël en ligne directe, comme le prétendent nos Arabes Bedouïns, qui soutiennent que c'est en leur personne que s'accomplit la prédiction faite à Agar par un Ange dans le desert, touchant Ismaël son fils & sa posterité, prédiction conforme à la promesse que Dieu fit à Abraham, qu'Ismaël seroit le pere d'un grand Peuple, &c. Pour juger si les Arabes du desert sont bien fondés dans leur prétention, nous rapporterons ici ce que l'Ecriture nous apprend là dessus dans le XVI. Chapitre de la Genese. *Dixitque Angelus Domini, &c. multiplicaus, inquit, multiplicabo semen tuum, & non numerabitur præ multitudine. Ac deinceps: Ecce, ait, concepisti, & paries filium: vocabisque nomen ejus Ismael, & hic erit ferox homo: manus ejus contra omnes, & manus omnium contra eum, & è regione universorum fratrum suorum figet tabernacula.* Tout cela semble convenir parfaitement à nos Arabes.

leur heritage,) pour ne pas déroger à la noblesse de leur extraction.

Les Arabes dont nous parlons campent ordinairement dans les deserts auprès des eaux, & des pâturages pour la commodité de leur bétail, & n'habitent point dans les villes ni dans les lieux où ils puissent être surpris, parce que leurs voleries les rendent ennemis de toutes fortes de Nations. Cela n'empêche pas qu'ils ne soient hospitaliers, bons & civils à leur maniere, & qu'ils ne gardent beaucoup de fidelité aux Etrangers, qui vont à eux de bonne foi: ils vivent sans façon & sans contrainte, peu de chose leur suffit pour vivre (comme ils disent) à la Bedouine. Ce mot excuse tout, & leur tient lieu de tous les complimens, & de toutes les cérémonies, auxquelles on est assujetti parmi les Nations polies & civilisées.

Les Arabes dont nous parlons, n'ont point de Roïaumes dont ils soient absolument les maîtres; mais ils sont gouvernés, comme j'ai dit, par des Emirs particuliers qui n'obéissent point d'ordinaire les uns aux autres, à moins qu'ils ne soient d'une même famille. On a cependant donné la qualité de Roi des Arabes;

bes, au Prince de ceux qui sont dans les deserts, d'entre le Mont Sinai & la Mecque, auquel les Turcs paient un tribut annuel, crainte qu'ils ne pillent la Caravanne des Pelerins de la Mecque, parce que cet Emir commande à une plus grande quantité d'Arabes, dans un país plus étendu, & qu'il a beaucoup plus d'autorité que ceux qui sont dans la Syrie, dans la Palestine, & dans les autres país de l'Asie & d'Afrique. Les Cheikhs obéissent aux Emirs. Ce sont comme des Seigneurs particuliers, qui commandent à une moindre quantité d'Arabes devoüés à leurs familles, qui leur tiennent lieu de Soldats, de sujets & de domestiques. Ce mot Cheikh signifie Ancien, ou Vieillard; ils donnent aussi cette qualité aux gens de Lettres, & à ceux qui ont quelque autorité sur le Peuple, quelque jeunes qu'ils soient: ce qui ne s'accorderoit pas trop avec la signification propre du mot; mais comme c'est leur coûtume de donner le gouvernement aux plus âgés, ils supposent que s'ils ne sont pas vieux par l'âge & par l'expérience, ils le sont par leur noblesse, & par le droit que la naissance leur a donné de commander aux autres.

Les

Les Arabes n'ont point d'autres armes qu'une lance, une épée, une masse de fer, & quelquefois une hache; ils ne se servent point de pistolets, de mousquets, ni de fusils, & moins encore de canons pour faire la guerre: ils ne se mettent point en peine non plus de se fortifier dans les villes, d'attaquer ou de se défendre dans les formes militaires; le bruit de la poudre les épouvante; ils abhorrent les armes à feu, & ne peuvent presque comprendre qu'elles puissent tuer les hommes sans les toucher. Ils sont bien montés ordinairement, & ils n'attaquent gueres, s'ils ne sont assurés de vaincre: ils se rendent toujours les maîtres de la campagne, & la vitesse dont ils décampent, quand le poste ne leur est pas avantageux, fait qu'il est mal aisé d'en venir à bout. On les a battus quelquefois, mais on n'a jamais pû les détruire. Le Grand Seigneur les laisse vivre dans son Empire, comme il leur plaît; & quand il en a besoin pour châtier quelques rebelles de leur voisinage, il les prie honnêtement de marcher; il leur fait même des presens pour cela, sans quoi ils mépriseroient ses ordres. Ces Emirs envoient aussi quelques presens au Grand Sei-

Seigneur des plus beaux chevaux qui se rencontrent chez eux, & des autres raretés de leur païs; leurs voisins n'aiment pas à les avoir pour ennemis, & ils les ménagent par toutes les marques d'honnêteté & d'amitié qu'ils peuvent leur donner, afin d'entretenir la liberté du commerce, & la sûreté des chemins.

Il y a une infinité de Princes, & de familles Arabes, qui sont dispersées dans la Syrie, la Mesopotamie, la Palestine, les Arabies, l'Egypte, & la côte d'Afrique. On jugera par ce que je dirai de celles que j'ai connues, que celles dont je ne parlerai pas, vivent à peu près de la même manière.

Outre les Arabes Bedouins, qui demeurent dans les deserts d'Egypte, & qui sont de la même race & de la même qualité de ceux dont je viens de parler, il y a une autre race de Bedouins, qui se sont habitués dans la ville d'Alexandrie d'Egypte, qui vivent à peu près comme ces Bohémiens, qu'on appelle en France Egyptiens. Ils campent entre le rivage de la mer & les murailles de la ville sous des tentes, où les hommes, les femmes, les enfans, & leurs bétails logent ensemble, comme s'ils étoient

Unable to display this page

& les peuples de la Numidie, du Biledulgerid, & des autres païs Meridionaux, dont ils prennent les habitudes & la maniere de vivre. Ceux qui sont dans le voisinage d'Alger, de Tunis, & de Tripoli, sont traités par les Turcs de la même façon qu'ils ont accoutumé de traiter les Maures, c'est-à-dire avec beaucoup d'inhumanité, l'éloignement de leur centre affoiblit extrêmement l'autorité qu'ils auroient par tout ailleurs. Il n'y a que leur langage qu'ils conservent dans toute sa pureté, & qui est le même que celui des Arabes Orientaux.

Il y a encore une autre Nation dans la Syrie & dans la Palestine, qui vit à peu près comme celle des Arabes Bedouins (excepté que leurs tentes sont faites de toile blanche). On les appelle ^a Turk-mans: ils demeurent à la campagne, obéissent au Grand Seigneur, & font un

E 2

trafic

^a Turk-mans ou Turcomans, c'est-à-dire semblables aux Turcs, ce qui se doit entendre par rapport à leur origine, qui est à peu près la même que celle des Turcs, selon les Auteurs Orientaux. En Syrie on les appelle Amediens, parce que dès l'onzième siècle un Calife arrêta les conquêtes des Turcomans, les chassa de la Mesopotamie, & les obligea de se retirer dans la Medie. Je parlerai plus particulièrement des Amediens dans mon *Voyage du Mont Liban*.

trafic de toute sorte de bétail, dont ils s'enrichissent. Ils sont propres dans leur Camp, couchent sur de bons lits, mais ils sont plus sobres & plus ménagers pour la bouche que les Arabes, & mieux habillés aussi. Ils ne volent point sur les grands chemins, au contraire ils reçoivent agréablement tous ceux qui s'arrêtent chez eux, les logent & les nourrissent sans qu'il leur en coûte rien, & ils sont d'un grand secours aux Etrangers qui voient dans leur pays, où il n'y a ni cabaret, ni hôtellerie. Les Orientaux disent qu'il faut manger chez les Arabes, & coucher chez les Turkmans, pour marquer la bonne chère des uns & la commodité qu'on trouve chez les autres.

Au reste tous ces Arabes vivent dans une si grande indifférence*, qu'ils se soucient moins de connoître leur race que celle de leurs chevaux, à laquelle ils donnent

* M. d'Herbelot ne convient pas de cette indifférence, il veut que tous les Arabes Ismaélites recherchent curieusement, & conservent avec soin leurs genealogies, ce qui est difficile à croire, du moins à l'égard des Arabes du Desert, qui ne se mettent gueres en peine que de la filiation generale de la Nation, qu'ils font remonter jusqu'à Ismaël dont ils savent assez bien l'histoire, &c.

ment beaucoup d'application: Il n'y a parmi eux que les Cheiks & les Emirs qui prennent quelque soin de connoître leur Généalogie. Je reserve tout ce qu'il y auroit de particulier à dire là-dessus pour les Chapitres suivans, ne m'étant proposé dans celui-ci que de toucher en général ce qui peut servir d'introduction à notre sujet.

Les Princes qui gouvernent ces Arabes, sont de plusieurs noms distingués, & sortent de différentes Maisons illustres dans la Nation. Je laisse celles que je n'ai pas connues, pour m'attacher à celle de l'Emir Turabaye, avec qui j'ai demeuré assez long-tems pour la connoître, pour m'instruire de son gouvernement, & de toutes les autres choses dont je parlerai dans la suite.

Il n'y a proprement d'Esclaves parmi les Serviteurs des Emirs que des Negres, qui naissent dans le pais d'autres esclaves, ou ceux qu'ils achètent d'ailleurs, ou dont on leur fait présent. Les Negres, que nous appellons Maures, sont appelés des Arabes *Aabd*, nom qui signifie également serviteur, & esclave dans le vulgaire: mais comme dans ce pais-là, aussi bien qu'en Espagne & en Por-

tugal, on se sert d'Esclaves ; plusieurs croient qu'on ne doit expliquer ce mot que par celui d'Esclave : ce qui ne se doit seulement entendre que pour la fonction, parce qu'on n'a des Serviteurs & des Esclaves que pour servir : il seroit pourtant fort bien appliqué aux Negres, parce qu'ils naissent Esclaves en quelque part qu'ils soient hors de chez eux. Ils ne parviennent à aucune autre charge qu'à celle d'Eunuque de quelque Dame de qualité : On choisit les plus laids & les plus difformes pour les mettre à cet usage, tant pour relever la beauté des femmes dont ils doivent être les compagnons inséparables, que pour ôter aux moins vertueuses les sentimens fragiles qu'elles pourroient avoir pour d'autres, qui seroient mieux faits.

Il est vrai que ces Eunuques n'ont autre chose de l'Esclave que le nom, car d'ailleurs ils jouissent d'une entière liberté pour tout le reste, & ils ont ordinairement toute sorte de credit dans la maison de ceux qu'ils servent ; ils sont traités fort doucement, pour peu qu'ils soient raisonnables, & qu'ils aient les inclinations honnêtes. Quand ils ne le sont pas, on se contente de les abandonner pour toute punition.

CHA-

CHAPITRE II.

*De l'Emir Turabeye, Prince Et principal
Chef des Arabes du Mont Carmel; De
sa Famille, Et de son Gouvernement.*

TURABEYE est un mot Arabe, qui signifie Poudre, ou Poussiere. C'est le nom de la famille des Princes de cette Nation, qui sont établis dans le Mont Carmel depuis un fort long-tems; elle a succédé à d'autres Seigneurs qui le possédoient avant ces Arabes. On n'a jamais su me dire dans quel tems ils ont commencé à regner; ni combien d'années leurs prédécesseurs ont été les maîtres de cette partie de la Galilée: c'est pourquoi je ne saurois parler ici que de l'état present de cette famille, & de ce que j'ai remarqué dans son Gouvernement, & dans ses manieres de vivre.

Ces Emirs ou Princes étoient au nombre de dix-huit, tant freres, cousins germains, que neveux, qui gouvernoient successivement le pais, par l'élection du plus ancien de la branche aînée, à la place de celui qui étoit mort.

Unable to display this page

reuse, & les inclinations portées au bien : son humeur étoit douce & liberale. Il vivoit moralement bien, & il regnoit dans le cœur de ses Sujets par la douceur, abhorrant le sang & toute sorte de violence ; & quoique le plus rude châ-timent n'aboutît chez lui qu'à faire mettre les entraves d'un cheval à celui qui auroit mérité une punition plus rigoureuse, il étoit fort craint, promptement obéi, & servi avec tout le respect & toute la soumission possible. Il vivoit bien avec les Pachas de son voisinage, & ils ne lui envoïoient jamais des gens par civilité, ou pour affaires, qu'il ne les ren-voïât avec des presens d'habits, & des chevaux, outre la bonne chere & les caresses qu'il leur faisoit dans le Camp. Il étoit d'un accès facile, homme de parole, & brave dans les occasions. Il étoit marié à une très-belle femme, fille d'un autre Emir de grande considéra-tion, de laquelle il n'avoit point d'en-fans ; il auroit pû la repudier, & en prendre une autre ; mais il l'aimoit trop pour cela : elle étoit fort vertueuse, & avoit tant de complaisance pour le Prince son époux, que sans lui rien demander, elle s'attiroit tous les jours de nouveaux

presens, en or, en argent, & en pierres, dont elle faisoit part aux femmes qui la servoient, & à ses autres domestiques, ainsi qu'à ceux de son mari.

Ce Prince demeure ordinairement campé dans le Mont Carmel sous ses tentes, environnées de celles de ses Sujets, & toujours au milieu des autres Emirs, qui en sont éloignés d'une ou de deux lieuës à l'entour.

Il tire le revenu des villages, & de tout ce qui aborde dans les ports de sa dépendance, dont le Grand Seigneur ne lui demande rien; à condition qu'il tiendra les chemins libres, & fera escorter les Courriers & les Caravanes des Marchands qui passent dans son pays. Autrefois les Arabes dépouilloient les Courriers du Grand Seigneur, qui alloient dans les Provinces de son Empire, & ils déchiroient leurs dépêches; mais cela n'arrive plus, depuis que le Sultan a donné ou confirmé ce gouvernement à l'Emir Turabeye, & qu'il l'a honoré de la qualité de Sanjak ^a Beghi; c'est-à-dire qu'il a le droit de faire combattre ses Troupes sous les étendarts du Grand Sei-

^a Sangiak en Turc signifie bannière & étendart; Sangiak beghi, Seigneur de bannière; &c.

Unable to display this page

entr'eux ; & ce sont proprement les Troupes que chacun de ces Emirs commande quand ils combattent.

Celui des Emirs, qui est pourvû de la dignité de Sanjak Beghi, s'appelle parmi eux l'Emir tout court, les autres à qui on donne la même qualité d'Emir, sont distingués par leurs noms ; ils obéissent au premier, & se rendent auprès de sa personne avec leurs Maisons, au premier ordre, lorsqu'il s'agit de quelque expedition : de sorte que quand ils sont tous ramassés, & joints ensemble, ils font un corps de quatre à cinq mille combattans ; ce qui n'est pas peu de chose pour un païs d'environ quarante lieuës de circuit.

Outre les Arabes, qui composent la milice de l'Emir, il y a des Chrétiens & des Maures, qui habitent les villages du Carmel, qui cultivent la terre, & en recueillent les fruits ; c'est ce qu'ils appellent *Rahaya* ou les Sujets de ce Prince : ils vivent doucement sous sa domination, en payant quelque chose au Cheïkh, que l'Emir commet à chaque village pour recevoir ses droits & ses revenus ; ils sont grands ou petits selon que la recolte des grains est bonne ou mauvaise.

Les revenus de ce Prince ne sont pas
con-

considérables: tout ce qu'il retire des villages & de ses Doüannes, ne sauroit monter à plus de cent mille écus tous les ans; il est vrai aussi qu'il ne fait presque point de dépense; il ne donne aucune solde à ses troupes. Le bled & la viande ne lui coûtent rien; il nourrit presque toutes les familles de son Camp de ce qui sort de sa cuisine: les Officiers qu'il emploie ont leurs droits réglés. Il y a très-peu d'Arabes qui n'ait des troupeaux, & qui ne fasse quelque trafic de son bétail: ainsi ils ne manquent de rien dans une condition qui nous paroîtroit misérable, autant qu'ils la trouvent douce, & pleine de tranquillité. La principale richesse de ces Emirs ne consiste qu'en chevaux, en chameaux, en bœufs, en moutons, en chevres, & en grains. Ils en troquent sur les ports de mer contre du café, du ris, des légumes, des toiles, du drap, & d'autres choses qu'ils n'ont pas chez eux; & outre ce qui leur en faut pour leur subsistance; ils en vendent encore, dont ils gardent l'argent dans leurs coffres, jusqu'à ce qu'ils aient occasion de l'employer utilement. Ils changent en or tout l'argent monnoié qu'ils ont de reste, & le tiennent caché dans leurs

tentes ; ils en accumulent tant peu à peu , qu'insensiblement ils trouvent chez eux des sommes confiderables , lorsqu'ils ne veulent pas les emploier en bétail , qui est leur grand fonds , & le plus solide.

L'Emir Turabeye professe la Religion Mahometane de bonne foi , & sans l'approfondir beaucoup ; il n'y a chez lui ni Mosquée , ni aucun Ministre de cette Loi , & l'on fait la priere dans les tentes ou dehors ; chacun des Emirs a un Secrétaire qui écrit ses dépêches & ses commandemens , & quelquefois ils en ont deux qui leur servent aussi de Ministre , ou d'Imam , quand ils veulent prier Dieu en commun ; ce qui n'arrive gueres que les Vendredis , & les jours du Ramadan , qui est le mois destiné à leur Jeûne.

L'Emir juge souverainement de tous les differens qui naissent parmi ses Sujets , & entre les autres Emirs de sa Famille. Il arrive rarement qu'ils punissent de peine capitale. La plus ordinaire est la pécuniaire , quand le cas le mérite , comme nous le dirons ailleurs.

L'Emir Turabeye n'a aucune maison dans le Mont-Carmel , si ce n'est un
beau

beau Palais, bâti autrefois par l'Emir ^a Fekhreddin, Prince des Druses, qui y avoit régné quelque temps, où il pourroit être logé fort commodément, s'il vouloit faire quelque dépense pour le réparer; les appartemens sont grands, commodes, magnifiques, & disposés à leur usage d'une manière fort agréable: mais outre que les Arabes ne sauroient s'accoutumer à être enfermés, ils sont toujours dans la défiance des Turcs, ils craignent d'être surpris par leurs voisins, & ils aiment mieux se tenir à la campagne. Ainsi ce beau Palais se détruit peu à peu faute de réparations.

Ces Emirs ne sont servis que par les mêmes Arabes qui campent autour de leurs Tentes: leurs femmes & les filles servent aussi les Princesses; les jeunes garçons servent à présenter du café & du tabac

^a L'Emir Fekhreddin, Prince des Druses, autrefois Souverain sur le Liban, & Maître de la Syrie maritime, grand Protecteur des Chrétiens, &c. C'est le même que le Sultan Amurath IV. fit mourir. Les Emirs ses Successeurs possèdent encore un fort beau Domaine dans l'Antiliban du côté de Baruth & de Seyde. Ainsi ce que dit M. d'Herbelot, dans l'article des *Druses*, que leurs Emirs furent tous soumis & dépouillés par le Pacha du Caire en 1584. n'est pas exact.

bac à ceux qui visitent l'Emir ; on y voit rarement des Esclaves achetés, comme il y en a en Turquie & en Barbarie, à moins que quelques Corsaires ne viennent échoüer sur leurs côtes, ou qu'ils ne se laissent prendre par les Arabes. Alors ils se les vendent les uns aux autres à fort bon marché.

CHAPITRE III.

De la Religion des Arabes.

JE n'aurai pas beaucoup de choses à dire sur la Religion des Arabes, qui est la même que celle des Turcs ; les uns & les autres suivent la Loi de Mahomet, avec plus ou moins d'exactitude & de superstition ; elle est déjà si connue par tout ce que tant d'Auteurs en ont écrit, qu'il me paroît presque inutile de toucher ce sujet ; je m'attacherai seulement à ce que les Arabes pratiquent de particulier ; je parlerai de leurs superstitions & de leurs usages dans un autre Chapitre ; il suffira pour celui-ci de remarquer la manière dont ils en usent sur la regulari-

larité de leurs exercices, & sur l'obfervance de cette Religion.

Les Arabes ne s'appliquent gueres à approfondir les Myfteres de l'Alcoran : il n'y a ordinairement que les Emirs, les Cheikhs, & leurs Secretaires, qui fachen-
tent lire & écrire : le peuple fe contente d'écouter ce qu'on leur en dit par occasion, & ne fait confister les preceptes de

a Quoique les Arabes du Defert, dont il eft ici question, foient plus groffiers que les autres Arabes, il s'en trouve cependant d'aflez fpirituels, & qui fe piquent de bien favoir leur Religion : celui, par exemple, dont les Auteurs Mufulmans parlent, qui étant interrogé comment il pouvoit tant favoir de Hhads, ou de traditions de Mahomet, répondit ; c'eft que je fuis fe mblable au fable du defert qui boit toutes les gouttes de pluye qui tombent, fans en perdre une feule : & cet autre, lequel interrogé comment il favoit qu'il y a un Dieu, de la même façon, répondit-il, que je connois par les traces marquées fur le fable, qu'il y a paffé un homme, ou une bête ; ajoutant que le Ciel avec fes Aftres lumineux, la Terre avec fes productions, & la Mer avec fes flots, &c. font aflez connoître l'existence, la grandeur, & la puiffance de Dieu. Enfin un autre Arabe Bedouin étant interrogé fur le même fujet, répondit : l'Aurore a-t-elle befoin de flambeau pour être vûe ? Ce même Bedouin voulant confoler un de fes amis fur quelque grande affliction, lui dit ces paroles : Il n'y a point d'autre recours ni d'autre refuge contre Dieu, que Dieu même.

de cette Loi, qu'à la Circoncision, au jeûne & à la priere; ils suivent au surplus la Loi de Nature, dans laquelle ils vivent moralement bien, reconnoissant d'ailleurs l'unité & l'immenfité de Dieu, la recompense & la felicité dont les Bienheureux jouïront en l'autre vie, & les peines éternelles qui sont destinées aux méchans, de la maniere que Mahomet en a parlé.

Ils font circoncire leurs enfans mâles, lorsqu'ils sont dans un âge à pouvoir s'en ressouvenir: on en assemble une quantité pour le jour destiné à cette ceremonie, qui n'est pas grande parmi les Bedouïns: leurs parens les tiennent assis sur leurs genoux, tandis qu'un Barbier aiant arrêté le prepuce dans une espee de pincette, appropriée à cette operation, coupe avec son rasoir tout ce qui passe par dessus, & y met ensuite des poudres astringentes pour arrêter le sang, & pour cicatriser la plaie, les assistans leur mettent du miel ou des confitures dans la bouche, pour les appaiser. On fait jouer les haut-bois, & battre les tambours, quand ils en ont, tant pour les divertir, que pour empêcher que les pleurs & les cris n'épouvantent, ou ne dégoûtent les
au-

autres; car souvent cette crainte a été la cause que des hommes de quarante ans n'avoient pas encore été circoncis, & qu'ils ont été contraints par les Magistrats de se trouver parmi cette jeunesse, pour s'acquitter de leur obligation: ces jeunes enfans vont gaiement à la Circoncision, parce qu'ils n'en connoissent pas la douleur; & par le plaisir qu'ils ont de se voir revêtus pendant quelques jours de leurs plus beaux habits; les parens les adoucissent par quelque petit present, & par toutes les caresses qu'ils peuvent leur faire. Ils ne leur donnent point le nom dans le tems de la Circoncision; les peres les nomment comme il leur plaît dès le moment de leur naissance.

Les enfans des Emirs, des Cheikhs, & des autres personnes considerables, sont circoncis à peu près de la même façon, si ce n'est que les preparatifs sont plus grands, & les habits plus magnifiques: ils donnent à manger splendidement à ceux qui assistent à la ceremonie, à ceux qui viennent leur faire des complimens, & au peuple qui vient leur faire honneur & grossir l'assemblée: ils recoivent aussi beaucoup de presens, que leurs Vassaux apportent pour témoigner leur
joie.

joie. La Circoncision & le Mariage sont les deux principales occasions de la vie, qui donnent lieu aux réjouissances, & aux divertissemens particuliers d'une famille.

Les Arabes jeûnent exactement les trente jours du mois, appelé *Ramadan*, & ne mangent ni ne boivent depuis le point du jour, jusques au coucher du soleil: alors ils commencent par boire de l'eau, & par prendre quelque rafraîchissement, & après avoir fait la priere, ils mangent le potage & les viandes qu'on leur a préparées, tant & aussi long-tems qu'ils veulent. Ils passent la plus grande partie de la nuit à tout ce qui leur peut faire plaisir, & ils dorment pendant le reste du jour, s'ils n'ont autre chose à faire; les jeunes gens & les vieillards peuvent se dispenser du jeûne, quand leur dévotion est au dessous de leur force: ils ne punissent pas corporellement comme les Turcs ceux qui rompent ce jeûne, & ils sont assez raisonnables pour croire qu'on n'est pas obligé à l'impossible.

A l'égard de la priere, chacun la fait en son particulier, sous sa tente, ou à la campagne, sans aucune affectation. Ils remarquent à peu près l'heure dans laquelle-

quelle ils doivent la faire, & ils s'en acquittent les uns plutôt, les autres plus tard, parce qu'ils n'ont point de tente dans leur Camp qui leur serve de Mosquée, ni des gens pour les y convoquer aux heures réglées, comme l'on fait plus commodément dans les villes, & dans les villages.

Mais les Vendredis, & les jours du Ramadan, les Emirs, les Cheikhs, & les autres principaux Arabes, font étendre des tapis, & des nattes au milieu du Camp, ou dans quelque lieu propre & agréable, & ils prient Dieu en commun: les Secretaires & les autres gens de Lettres qui s'y rencontrent, y font la fonction d'Imam, & s'il y en a quelqu'un qui soit capable de leur faire quelque exhortation, il est écouté avec beaucoup d'attention & de respect; après quoi chacun se retire. Les Turcs & les Maures prennent leur ablution régulièrement avant que de faire leur priere: les Arabes, qui n'ont pas la commodité de trouver de l'eau à point nommé, ne se lavent que quand ils se rencontrent auprès des fontaines, & des rivières. Ils se plongent quelquefois dans la mer, lorsqu'ils ont besoin d'une purification plus for-

forte, afin de se présenter à Dieu avec cette propreté extérieure que leur Religion demande.

Les Arabes, aussi bien que les autres Mahometans, font quelquefois des sacrifices à la naissance & à la circoncision d'un enfant, à l'entreprise de quelque affaire de conséquence, pour en rendre le succès favorable, & ensuite de quelque péril dont ils seront échappés. Ils les font indifferemment sur les lieux où ils se trouvent, dans leurs maisons, aux champs, & sur le sujet auquel ils veulent attirer quelque bénédiction. Tout ce sacrifice ne consiste qu'en quelques bœufs ou quelques moutons, qu'on égorge en invoquant le nom de Dieu, après quoi ils les écorchent & ils distribuent la chair aux pauvres, afin qu'ils joignent leurs prières, & leurs intentions à celles du bienfaiteur.

Les Chrétiens sont fort bien traités sous la domination de ces Arabes, ils les laissent dans une entière liberté, & ne se mêlent aucunement de nôtre Religion, ni de nos exercices. Il n'y a point de danger chez eux à cet égard, comme il y en a parmi les autres Mahometans, qui font quelquefois des avanies à ceux qu'ils

qu'ils accusent d'avoir dit du mal de leur Loi. Ils parlent souvent de Dieu, fort peu de la Religion, parce qu'ils n'en font gueres bien instruits, & ils vivent dans une grande retenue sur les vices qui causent tous les déreglemens de nos mœurs, comme l'on verra dans le Chapitre de celles des Arabes; ils ont de la fidélité dans leur Camp & dans leur commerce, quoique ce ne soit pas un crime parmi eux de voler & de dépouiller les passans, non plus qu'aux Européens d'aller à la chasse, & aux Armateurs de prendre sur mer les vaisseaux de leurs ennemis.

Une des raisons pour lesquelles les Arabes n'affectent pas une trop grande regularité dans leur Religion, (outre que leur état & leur vie champêtre ne leur permettent pas de s'appliquer à l'étude, pour en approfondir les mysteres, & les préceptes) c'est qu'ils comptent beaucoup sur les mérites de Mahomet, leur Prophete & leur compatriote, qui doivent suppléer, selon eux, à tous les défauts, & à toutes les nullités qu'il peut y avoir dans l'accomplissement de leurs obligations. Quoique les Turcs disent, pour montrer qu'ils sont plus religieux observa-
teurs

Unable to display this page

qu'il y ait de la bonne foi & de l'hospitalité parmi eux : mais ils ne trouveront point si étrange qu'ils fassent des courses sur les passans, s'ils considèrent que c'est le seul partage qui est échu à leur origine, & qu'ils se contentent de prendre les biens & les hardes sans faire aucun outrage aux gens qu'ils dépouillent, à moins qu'ils ne soient blessés par ceux qu'ils attaquent; car alors ils ne pardonnent pas le sang, & ils tuent tout ce qu'ils peuvent attraper. Mais quand on va chez eux de bonne foi, on y remarque des choses qui peuvent faire honte aux Nations de l'Europe, où l'on ne sauroit, pour ainsi dire, vivre qu'à force d'argent. Il n'en est pas de même chez les Arabes: un Etranger n'est pas plutôt arrivé à leur Camp, qu'on le reçoit sous une tente; un Arabe ne peut lui donner qu'une natte pour s'asseoir, & pour se coucher, parce qu'ils n'ont point de meubles plus commodes & plus précieux, à moins que sa qualité, ou la considération qu'on aura pour sa personne, n'oblige l'Emir, ou quelque Cheikh, à lui envoyer des matelats, des coussins, & des couvertures; mais il ne lui manque rien pour l'accueil & pour la bonne chère. Il

F

est

est entierement défraîé; ses valets & son équipage sont traités avec le même soin, sans qu'il lui en coûte autre chose pour tout remerciement, qu'un Dieu vous le rende, lorsqu'il prend congé pour se remettre en chemin. Ils commencent à recevoir l'Etranger par une infinité de complimens réitérés, pour lui témoigner la joie qu'ils ont de son arrivée; ils lui demandent de tems en tems l'état de sa santé, l'Etranger y répond à sa maniere; & après qu'ils l'ont fait asscoir, on lui apporte à manger. On lui sert du café, & ensuite on lui presente du tabac. Ils l'entretiennent le plus agréablement qu'ils peuvent, tandis que les femmes préparent les viandes nécessaires pour le regaler, & que d'autres gens prennent le soin d'accommoder les chevaux, de ranger le bagage, & de pourvoir à toutes les choses dont lui, sa compagnie, & ses domestiques peuvent avoir besoin. On vient ensuite servir à manger; chacun prend sa place autour des jattes pleines de ris, de potage, & des viandes qu'ils ont accommodées à leur maniere; personne ne parle durant le repas, & après qu'on a mangé, on porte le reste aux domestiques; ensuite on sert
en-

encore du café & du tabac, & la conversation continue jusqu'à ce qu'il leur prenne envie de dormir; alors chacun se retire chez soi, & on laisse l'Etranger avec ses gens dans une pleine liberté.

Si cet Etranger ne s'en va pas le lendemain, & qu'il veuille demeurer quelques jours dans le Camp, on a soin de le faire déjeûner dès qu'il est levé; il reçoit des visites, on le mène à la chasse, aux exercices de la lance, à la promenade, aux villages, aux Camps des autres Emirs, & par tout où il peut trouver quelque divertissement; il trouve par tout des gens qui le caressent, & qui lui témoignent de l'amitié, & quand il veut poursuivre son voiage, il remercie ses hôtes, & il monte à cheval avec ses gens sans autre cérémonie. Alors on lui fait mille souhaits pour sa santé, & pour un heureux succès de ses affaires; ils le prient de venir souvent les voir, & d'être assuré qu'il ne sauroit leur faire un plus grand plaisir.

Je croi que cela suffit pour faire connoître la maniere dont les Arabes traitent les Etrangers. Passons maintenant à ce qu'on fait dans les villages quand il y en

arrive quelqu'un ; car ces Païsans sont plus souvent visités que les Arabes, parce qu'ils sont moins éloignés des grands chemins. Lorsque des Etrangers entrent dans un village où ils ne connoissent personne, ils demandent d'abord où est le Menzil, & qu'on les fasse parler au Cheikh, qui en est comme le Seigneur, ou s'il ne l'est pas, il représente la personne, & le corps de la Communauté : après qu'on l'a salué, on lui signifie le besoin qu'on a de dîner ou de souper, & de coucher dans le village. Le Cheikh témoigne alors qu'ils sont les bien venus, & qu'on ne sauroit lui faire un plus grand plaisir ; il se met à la tête des Etrangers, & les conduit au Menzil, où ils peuvent aussi s'en aller descendre tout droit, si le Cheikh n'est point dans le village, & demander tout ce dont ils ont besoin. Mais on n'est pas fort souvent dans cette peine, car dès que les villageois voient venir des gens, ils en avertissent le Cheikh, qui va alors au devant d'eux, accompagné de quelques païsans, ou de ses domestiques, & les aiant salués, il leur demande s'ils veulent dîner au village, ou s'ils desirent y passer la nuit : si on leur répond qu'on se con-

contentera de manger un morceau en passant, & qu'on veuille se tenir dehors sous quelque arbre, le Cheikh s'en va, ou il envoie ses gens au village pour leur faire apporter la collation, & peu de tems après on les voit revenir avec des œufs, du beurre, du lait caillé, du miel, des olives, & du fruit vert, ou sec, selon la saison, quand on n'a pas le tems de faire cuire de la viande: le Cheikh mange avec eux ordinairement, du moins il ne se dispense jamais de leur tenir compagnie, après quoi ils prennent congé, le remercient, & poursuivent leur route; & si c'est le soir, & qu'on veuille coucher au village, le Cheikh marche devant, & mène ses hôtes au Menzil, où ils doivent passer la nuit.

Le Menzil signifie lieu de descente: c'est un appartement bas de la maison du Cheikh, séparé de celui où il tient son ménage, s'il n'en a pas une toute entière qui soit destinée pour loger les passans; car en ce pais-là il n'y a ni cabaret, ni hôtellerie: cet appartement est tout nud, n'y aiant ni lit, ni aucune sorte de meubles; il est disposé de manière que la moitié de l'espace est occupée par un long & large banc de pierres,

res, ou de terre, en forme d'estrade, où l'on met plusieurs nattes de jonc, sur lesquelles les passans étendent leurs tapis & leurs hardes pour coucher dessus: & l'autre moitié de ce lieu qui reste plus bas, sert à mettre les chevaux. On les attache par les pieds à des piquets, qui sont préparés pour cela, & on met ainsi les passans avec leur équipage dans un même endroit; afin qu'ils n'aient aucune inquiétude sur leurs montures, qu'ils les voient manger & accommoder tandis qu'ils sont assis, & qu'ils se reposent, & que les valets soient toujours auprès de leurs maîtres pour faire plus promptement tout ce qui leur est ordonné. Etant donc arrivés à la porte du Menzil, le Cheikh recommence les mêmes complimens, qu'il avoit déjà faits aux Etrangers en les abordant, qui sont à peu près dans ces termes: *Vous soiez les bien venus, louange soit à Dieu de quoi vous êtes en bonne santé; votre arrivée nous attire la benediction du Ciel; la maison & tout ce qu'elle contient est à vous, vous en êtes les maîtres.* Enfin après avoir redit plusieurs fois les mêmes paroles, les Etrangers descendent de cheval, & le Cheikh veut quelquefois lui-même tenir l'étrier de

de celui qu'il croit être le principal de la troupe, pour lui témoigner plus d'amitié & de distinction. On les fait entrer dans le Menzil, & on les entretient quelque tems debout, tandis que les villageois, aiant aidé les valets à décharger le bagage, viennent le ranger sur les nattes: le Cheikh y envoie un tapis, des coussins, & des couvertures, s'il est assez accommodé pour en avoir chez lui; sinon il faut que les passans trouvent parmi leurs hardes de quoi y suppléer. Alors les besaces servent de coussins, ou de chevet; le hiran, qui est une piece de serge d'environ six aulnes de long, sert de matelas, (on la met en marchant sur la selle du cheval, pour être assis plus mollement, parce qu'elles sont de bois en ce pais-là) & s'étant couchés dessus, on se couvre avec ses hardes: voilà de quelle maniere on est logé & couché.

Le Cheikh fait d'abord apporter du café & du tabac pour regaler & pour amuser la compagnie, pendant qu'en sa presence on accommode les chevaux dans le Menzil, on les frotte, on les couvre, s'ils ont chaud, & on apporte de l'orge qu'on distribue dans de petits sacs pour

le leur donner quand ils sont reposés, & après qu'on les a fait boire. Il n'y a point d'auges dans ces sortes d'écuries, on attache le fac à la tête du cheval, & on le laisse ainsi manger pendant la nuit.

Les femmes de la maison du Cheikh, qui ont déjà observé le nombre des gens qui sont arrivés, ne manquent pas de faire tuer de la volaille, des moutons, des agneaux, ou un veau, selon la quantité de viande qu'il faudra pour suffire aux hôtes, & à ceux qui leur feront compagnie; elles l'accrochent promptement en potage, en rôti, & en plusieurs sortes de ragoûts à leur manière, qu'elles envoient au Menzil par les serviteurs du Cheikh, dans des jattes de bois, qu'ils placent en même tems sur un grand rond de paille cousue en natte, qui est leur table ordinaire; on met une quantité de pains plats sur le bord de ce rond, qui servent aussi d'affiete.

Ces plats aiant été rangés avec plusieurs autres, où il y a des œufs, du fromage, du fruit, de la salade, du lait caillé aigre, des olives, & tout ce qu'ils ont à donner qu'ils servent en même tems, afin que chacun mange selon son goût;

goût, le Cheikh prie les Etrangers de s'asseoir autour de ce rond de paille, il s'y met aussi, avec les autres païsans les plus apparens du village, pour leur faire honneur. Ils mangent le ris dans le creux de la main; les Etrangers doivent porter des cuillieres de bois, parce qu'on n'en trouve point le plus souvent dans les endroits où ils s'arrêtent, sinon il faut qu'ils fassent comme les autres: on ne se sert point de couteaux de table, la viande est toute coupée par petits morceaux: chacun met son mouchoir sur ses genoux en guise de serviette pour essuier ses mains à la fin du repas, qu'on lave ensuite avec du savon.

Personne ne parle pendant le repas, on n'y sert que de l'eau à boire, jamais de vin, à moins qu'on ne soit logé chez les Chrétiens, sujets des Arabes, qui en font apporter dans des cruches, autant qu'il en faut pour mettre la compagnie en belle humeur; alors l'on chante & l'on rit, ce qu'on ne fait pas quand on n'a eu que de l'eau à boire: quand on a desservi, le Cheikh fait apporter du café & du tabac; on s'entretient sérieusement pendant la soirée, jusqu'à ce qu'on ait envie de dormir. Dès que le Cheikh

s'en apperçoit, il se leve avec ses gens, donne le bon soir à ses hôtes, leur souhaitant un bon repos, & les laisse en liberté.

Le lendemain les chevaux aiant été pansés, le Cheikh vient donner le bon jour à ses hôtes, & leur fait apporter le déjeuner, tandis qu'on charge les hardes, & qu'on prépare tout ce qu'il faut pour partir. On sert encore du café & du tabac, après quoi on monte à cheval en remerciant l'hôte de sa bonne chere, & de ses honnêtetés. Le Cheikh les remercie de l'honneur qu'ils lui ont fait, les prie de le venir voir souvent, leur demande pardon de ne leur avoir pas fait un meilleur traitement, & qu'il leur plaise de recevoir sa bonne volonté. Il les accompagne avec de semblables complimens, des prieres & des benedictions pour leur santé & pour leur voiage, & les Etrangers leur répondent, en élevant la voix à mesure qu'ils s'éloignent; Dieu vous donne une belle famille avec toute sorte de biens & de prosperité, & vous rende au centuple le bien que vous nous avez fait; c'est de cette façon qu'ils se separent, & qu'ils prennent congé de leurs hôtes, sans leur rien donner: ce n'est pas que

que si les Etrangers vouloient faire quelque present au Cheikh, ou donner quelque gratification aux domestiques, tout cela ne fut bien reçu. Les Européens, qui reçoivent de pareils traitemens dans leurs voïages, ne manquent gueres d'en user ainsi; mais ce n'est pas la coûtume des Arabes de se faire païer ce qu'ils donnent de bon cœur, & par un principe d'hospitalité.

La plûpart de ces Cheikhs sont exemts de tous impôts, à cause de la dépense qu'ils font pour loger & pour nourrir les passans: la communauté du village souffre cela agreablement pour cette consideration. Les Orientaux en general, & les Mahometans sur tout reçoivent avec plaisir tous ceux qui veulent manger à leur table. Il n'y a point de façon à faire pour cela; un Etranger qui aura faim, soit qu'il se trouve à la campagne, ou qu'il passe dans une ville, peut s'asseoir, sans ceremonie, par tout où il verra des gens qui mangent, & faire comme les autres, sans craindre d'être refusé, & se retirer en disant seulement; Dieu vous le rende: cela suffit pour toute sorte de remercîment.

CHAPITRE V.

Des Mœurs des Arabes.

Ceux qui croient faire en un mot le portrait d'un homme feroce, cruel & brutal, en disant que c'est un Arabe, feroient bien détrompés s'ils voioient par eux-mêmes les verités qu'ils trouveront dans ce Chapitre & dans les suivans. On donne aussi la qualité de Turc & de Barbare à ceux dont on veut exprimer la cruauté, & les mauvaises inclinations; cependant pour peu qu'on connoisse les peuples de ce nom, on revient aisément de ces fausses idées; on ne se trompe jamais quand on reflexit que le bien & le mal sont le partage de toutes sortes de Nations: nous ne sommes proprement distingués les uns des autres, que par la Religion, par les habits, par le langage, & par quelques manieres qui nous sont particulieres en apparence, & qui au fonds n'aboutissent qu'à la même fin. On reconnoît qu'elles sont communes à tous, lorsqu'on y fait un peu d'attention. Rien ne nous paroît vrai, & nous ne pouvons rien goû-

Unable to display this page

l'un après l'autre, sans s'interrompre par aucune sorte d'empressement, ce qui est bien opposé à la manière de certaines gens qui parlent tous à la fois, & chez qui on passe souvent pour avoir de l'esprit, quand on cause beaucoup. Si les Arabes voioient cette affluence de paroles que nous emploions dans nos complimens, & dans nos conversations, ce mouvement perpetuel de nôtre corps, ces pretendus agrémens extérieurs que nous appellons le bon air, & les gestes qui accompagnent ordinairement nos actions; ils ne manqueroient pas de dire, qu'il y a de la folie dans notre tête. Ils sont accoûtumés à ne faire non plus de mouvement que des statuës, & s'ils pouvoient parler, pour ainsi dire, sans remuer les lèvres, ils croiroient être parvenus au plus haut degré de la sagesse: ils écoutent patiemment le babil des femmes, des enfans, & des grands causeurs, sans les interrompre, ni leur répondre, quand même il dureroit depuis le matin jusqu'au soir, ils voient avec plaisir les gens qui parlent vite, d'un ton doux, égal, & qui n'est point précipité, qui s'énoncent aisément, qui disent beaucoup en peu de mots, qui ne choquent per-

personne par des paroles piquantes, qui n'emploient ni raillerie, ni dérision, ni médisance dans les sujets de leurs entretiens. Ils prêtent beaucoup d'attention à ce qu'on leur dit, & quand quelqu'un parle dans une compagnie, ils ne l'interrompent jamais, & ne répondent que long-temps après qu'il a achevé tout ce qu'il avoit à dire.

Les conversations des Arabes sont fort honnêtes, on n'y entend rien dire de ce qu'ils croient être contre la bienséance. Il est vrai que dans les occasions où ils doivent parler de quelque partie du corps, ils sont accoutumés à les nommer toutes par leurs noms, & cela ne blesse pas la modestie : La médisance ne regne jamais parmi eux. Ils disent naturellement du bien de tout le monde, à moins qu'ils ne soient obligés d'avouer les vices d'un scelerat, s'ils sont assez publics pour ne pouvoir plus les dissimuler. Ils ont même cette politesse de ne point démentir ceux qui déguiseroient la vérité en leur présence, ou qui se serviroient d'une exaggeration trop forte, dans le recit de quelque histoire, qui leur paroîtroit peu vrai-semblable, ou incroyable. Ils applaudissent à ce qui nous feroit rire, &

qui

qui nous obligeroit à dire d'abord qu'on se moque de nous, qu'on nous prend pour des niais, & que ce sont des contes à dormir debout. La raison pourquoi ils en usent ainsi, c'est, disent-ils, qu'il ne faut jamais desobliger personne, que le conteur fait bien si ce qu'il dit est vrai ou faux; & que s'il se fait un plaisir de le dire, pourquoi ne lui en fera-t-on pas un autre, qui ne coutera qu'un oui? que quand même la chose ne paroîtroit pas véritable, il faut du moins faire semblant de croire qu'elle l'est, pour témoigner à un ami, ou à un étranger qu'on a de l'estime pour tout ce qui vient de lui.

CHAPITRE VI.

*Observations particulières sur les
Mœurs des Arabes.*

LEs Arabes & leurs Sujets vivent sans façon, comme j'ai dit, & l'on est parmi eux en pleine liberté de faire honnêtement ce que l'on veut, ils sont toujours bons amis avec ceux qu'ils connoissent,

sont, & qui de leur bon gré, ou pour des affaires les vont visiter chez eux: ils ont une grande vénération pour le pain & pour le sel, en sorte que lorsqu'ils veulent faire une instante priere à quelqu'un, avec qui ils en ont mangé, ils lui disent, par le pain & par le sel qui est entre nous, faites cela: ils se servent encore de ces termes pour jurer en niant ou en affirmant une chose.

Ce qu'on appelle bien acquis ou licite, est autant considéré parmi eux, que le mal acquis ou l'illicite leur paroît détestable; ils ne mêlent point le bien gagné à la sueur du front (pour me servir de leur maniere de parler) avec celui qui est provenu du vol, ou de l'usure. Ils emploient celui-ci à quelque chose qui puisse lui faire changer de nature. Les Druses * qui ne sont gueres bons Mahometans, ne mêlent point aussi l'argent qui vient du Turc, avec celui qu'ils auront reçu d'un Franc. Ils remarquent même si le sac est de ceux dont les Turcs se servent; alors l'argent d'un François qui aura été dedans, en a gagné le mal, & est censé illicite; la raison de cela est qu'ils

* On fait aujourd'hui que les Druses ne sont point Mahometans.

qu'ils sont persuadés que nôtre Roi est juste, qu'il n'est point Tyran, que l'argent que nous avons est gagné licitement, par notre travail, que l'usure est défendue par notre Loi, & que celui des Turcs ne vient que des concussions, des tyrannies, des usures & du sang des pauvres; mais cela n'empêche pas qu'ils ne le prennent avec beaucoup d'avidité: ils ont des moïens pour rectifier toutes choses.

Les Arabes sont très-modestes dans leur contenance, ils sont assis à terre devant les Emirs, & devant les Etrangers, & afin que leurs mains ne se portent, sans y penser, à quelque endroit indécent, ils peignent continuellement leurs barbes avec les doigts de la main droite; & ils mettent la gauche par dessous le coude pour soutenir le bras. Si un Emir, ou un Cheikh, ou un Etranger entre, ils se levent tous, leur cedent le haut bout, & ne s'asseient jamais que les nouveaux venus ne soient assis.

La médifance, comme nous avons dit, ni les emportemens de paroles, ne sont point en usage chez eux; ils disent du bien de tout le monde; ils excusent tout, & ils supportent les défauts d'autrui avec
pa-

patience; lorsqu'il survient quelque différent entre eux, & qu'insensiblement ils se mettent en colere, ils reviennent d'abord, & se remontrent les uns aux autres leur devoir par de bons raisonnemens, par des comparaisons, & par des Sentences. Si quelqu'un par exemple s'est emporté jusqu'à traiter un homme de Cocu, d'excommunié, d'homme sans honneur, qui sont les injures les plus ordinaires, on les raccommode sur le champ: & on les voit rarement se fraper, quelque semblant qu'ils fassent quelquefois de tirer le poignard; enfin les Arabes ne s'enyvrent jamais, ils ne jouent que pour passer le tems, & ne jouent jamais d'argent; ils se traitent avec respect, & avec civilité; ainsi ils sont toujours bons amis, & ils vivent ensemble avec une grande union.

Il n'y a parmi eux que la haine du sang, qui est irreconciliable: par exemple, si un homme en a tué un autre, l'amitié est rompuë entre leurs familles, & toute leur posterité; elles n'ont plus de communication ensemble, plus de commerce, ni d'alliance; si elles se trouvent dans quelque intérêt commun, ou
s'il

s'il y a quelque mariage à proposer, on répond honnêtement, vous savez qu'il y a du sang entre nous, cela ne se peut pas, & nous avons notre honneur à conserver. Ils ne pardonnent pas là-dessus, jusqu'à ce qu'ils soient vengés; mais ils ne s'empresient point pour cela; ils attendent leur tems, & l'occasion de le faire bien à propos; c'est encore une raison qui les oblige de bien vivre ensemble, & à bannir de chez eux tout ce qui les peut porter à ces fortes d'excès.

Les Arabes croient quelquefois que quand on crache, c'est par mépris: ils ne le font jamais devant leurs supérieurs; ils ne se mouchent point, non plus que les Turcs, & leurs mouchoirs ne servent qu'à essuyer les mains, ou le visage; ou à mettre sur les genoux pour peigner leur barbe; ou quand ils mangent au lieu d'une serviette. En Barbarie, & dans certaines villes de l'Empire Othoman, on donne de petites tasses pleines d'eau pour cracher dedans.

Malgré la prévention les Arabes ne sont pas naturellement cruels, & il est rare que les Princes de cette Nation fassent

ent mourir quelqu'un ; ils haïssent les Turcs comme des usurpateurs du païs qu'ils possèdent , & parce qu'ils sont toujours leurs ennemis , ils ne se pardonnent point , & se traitent , comme l'on dit , de Turc à Maure.

Ce qu'il y a de plus malhonnête parmi eux , c'est de lâcher des vents , c'est une espece de crime que d'en faire volontairement. Lors qu'il leur en échappe par malheur dans quelque compagnie , ils sont regardés comme des gens infames , avec qui l'on ne veut plus avoir de commerce , & il est souvent arrivé que ceux qui avoient eu ce malheur , ont été obligés de s'absenter , & de passer chez d'autres Peuples , pour n'être pas exposés aux huées , & à toutes les suites d'une méchante réputation.

CHAPITRE VII.

Du respect que les Arabes ont pour la barbe.

LES Arabes ont tant de respect pour la barbe, qu'ils la considerent comme un ornement sacré, que Dieu leur a donné pour les distinguer des femmes. Ils ne la rasent jamais, & la laissent croître dès leur première jeunesse. Il n'y a point aussi de marque d'infamie plus grande que celle de la raser: c'est même un point essentiel de leur Religion, parce que Mahomet ne l'avoit jamais rasée, & c'est aussi une marque d'autorité & de liberté parmi eux, aussi bien que parmi les Turcs. Les Persans qui la rognent & qui la rasent par dessus la mâchoire sont réputés heretiques; le rasoir ne passe jamais sur le visage du Grand Seigneur: tous ceux qui servent dans son Serrail l'ont rasée, pour marque de leur servitude. Ils ne la laissent croître que quand le Sultan les a mis dans cette liberté qui leur tient lieu de récompense, & qui est toujours accompagnée de quelque emploi pour servir hors du Serrail. De tous ceux

eux qui approchent ce Prince, il n'y a que le Bostangi Bachi qui ait le privilege de porter la barbe longue, parce qu'il est le chef des Jardiniers, qu'il leur commande absolument, & qu'il se tient auprès de la personne del'Empereur, comme les Capitaines de nos gardes du Corps auprès de celle du Roi. Les jeunes gens, dont le sang est encore fol, (pour parler leur langage) rasent leur barbe, quoique libres, à cause que le feu de la jeunesse les fait appliquer aux folies du monde, plutôt qu'à l'observance de la Religion. Mais quand ils sont mariés, ou dès qu'ils ont un enfant, ils ne coupent plus, pour montrer qu'ils sont devenus sages, qu'ils ont renoncé aux vanités, & qu'ils ne songent plus qu'à leur honneur & à leur salut.

Pour peu qu'on ait vû de Mahométains, on n'aura pas manqué d'observer qu'ils étendent un mouchoir sur leurs genoux, lorsqu'ils peignent leurs barbes; qu'ils ramassent superstitieusement tous les poils qui en tombent, & les plient dans du papier, pour les porter au Cimetière, à mesure qu'ils en ont une certaine quantité.

C'est une plus grande marque d'infamie

Unable to display this page

maris, & les enfans à leurs peres, quand ils viennent les saluer; les hommes se la baissent reciproquement, & des deux côtés lorsqu'ils se saluent dans les ruës, ou qu'ils arrivent de quelque voiage. Ces baisers sont réitérés de tems en tems parmi les complimens qu'ils se font les uns aux autres à peu près en ces termes: Comment vous portez-vous? J'avois bien envie de vous voir, loüé soit Dieu, Dieu vous garde, Dieu soit content de vous, vous vous portez bien. Ils répètent tout cela une vingtaine de fois, tant l'un que l'autre, en se tenant par les mains. Dès que les Arabes voient quelqu'un un peu âgé, avec la barbe rasée, ils ne manquent jamais de lui dire cette imprécation: *Que la malediction de Dieu soit sur le pere, qui a engendré ce visage imparfait.* Ils disent que la barbe est la perfection de la face humaine, & qu'elle seroit moins défigurée si au lieu d'avoir coupé la barbe, on en avoit coupé le nez.

Quand les Turcs voient parmi nous des vieillards nouvellement venus d'Europe, avec la barbe & la moustache rasée, ils en sont scandalisés, & disent entre eux: N'est-ce pas là un forçat de

galere, n'est-ce pas qu'on l'a diffamé dans son pays, & qu'il est venu ici afin qu'on ne le reconnoisse pas : ou bien, voiez ce vieux pécheur, qui fait le jeune garçon pour se faire aimer, il faut avouer que le vice dure aussi long-tems que la vie : Y a-t-il rien au monde qui ressemble mieux à un vieux finge que ce visage-là ? & autres choses semblables. Ils admirent ceux qui ont une belle barbe, & leur portent envie ; voiez, je vous prie, disent-ils, il ne faut voir que cette barbe pour croire que c'est un homme de bien, & que Dieu l'a favorisé de ses graces. Que si avec tout cela un homme à belle barbe fait quelque chose de mal à propos, ils disent : Quel dommage de cette barbe ! cette barbe est à plaindre : s'ils veulent faire quelque correction, ils diront plusieurs fois ; soiez honteux de votre barbe, la confusion ne tombe-t-elle pas sur votre barbe ? S'ils prient quelqu'un, ou s'ils font des sermens pour nier ou pour affirmer quelque chose, ils disent : Par votre barbe, par la vie de votre barbe, accordez-moi cela : Cela est, ou cela n'est pas ; ils disent encore pour remerciement, Dieu veuille conserver votre benîte barbe, Dieu

Dieu veuille verser ses bénédictions sur votre barbe; & dans les comparaisons: Cela vaut mieux que sa barbe.

Ils disent encore en proverbe: à telle barbe, tels ciseaux: comme nous disons, à bon chat, bon rat; ils ont toujours les mains à la barbe, comme j'ai déjà dit, dans les assemblées & dans les conversations; ils la peignent avec les doigts par contenance, en écoutant ce qu'on dit. Si celui qui parle ne peut pas éviter de dire quelque parole indécente, comme de nommer quelque partie du corps par son nom, &c. il dit, *avec votre permission, Messieurs*, & alors chacun ôte à l'instant la main de sa barbe, pendant que l'autre suspend ce qu'il va dire, les auditeurs répondent alors *Ifaddal*, comme nous dirions, continuez quand il vous plaira, &c.

Une des principales cérémonies dans les visites sérieuses, est de jeter de l'eau de senteur sur la barbe, & de la parfumer ensuite avec la fumée du bois d'aloès, qui s'attache à cette humidité, & lui donne une odeur agréable. Les Mahometans ne manquent gueres de peigner leur barbe en finissant la priere, & d'y passer plusieurs fois les mains dessus, a-

Unable to display this page

Emirs, voient assez de miroirs, pour n'en être pas surpris.

CHAPITRE VIII.

*De la superstition des Arabes Et des Turcs,
à l'égard des chiens Et des chats.*

LES Arabes, comme les Turcs, n'aiment gueres les chiens, & ne les souffrent que pour garder le Camp pendant la nuit; ils ont cependant une espece de charité pour les chiens qui ont chienné; pour les autres chiens, ils les nourrissent bien, les flatent de paroles, mais ils ne les touchent pas, & ne les laissent point approcher, parce qu'ils sont au nombre des animaux immondes; ils les chassent quand ils sont mouillés; car si une goutte d'eau tomboit sur leurs habits, ils ne pourroient plus faire leur oraison. Ceux qui aiment la chasse accommodent ce point de Religion à leur plaisir, & disent que les levriers & les chiens couchans sont exceptés, parce qu'ils sont toujours à l'attache, qu'on ne leur laisse rien manger de sale; ils pen-

G 3

sent

font la même chose des petits chiens, parce qu'ils sont tenus avec beaucoup de propreté & de soin. Personne ne fait de mal aux chiens, & si on en tuoit quelqu'un de propos délibéré, on en feroit châtié en Justice.

Les Arabes ont fort peu de chats, & ils ne sont point chez eux d'une aussi grande considération que parmi les Turcs. Les dévots Musulmans disent que Mahomet aimoit extrêmement ces animaux, qu'ils appellent Saints; qu'il leur a obtenu de Dieu des grâces singulières, comme de n'aimer pas à être mouillés, ni à salir leurs pattes, d'enterrer leurs ordures, de ne rien toucher de sale, de manger & de boire proprement, de ne montrer jamais le dessous de leurs pattes, d'être fiers comme les tigres & les lions, de ne connoître personne, de ne point souffrir de familiarité, quelque bien qu'on leur ait fait, de voir clair dans la nuit, d'avoir les yeux brillans dans les tenebres, & d'être les ennemis jurés des rats, qui sont parmi eux des animaux des plus immondes. Ils disent encore que Dieu leur a donné des yeux doubles, avec deux sortes de paupières. Les premières qui sont les externes, se
fer-

ferment quand le chat veut dormir; les internes couvrent la prunelle des yeux, quand il veut méditer sur l'Alcoran, ou le réciter par cœur, &c.

CHAPITRE IX.

De la Justice des Arabes, Et de ses formalités.

IL n'y a point d'Avocats ni de Procureurs de profession dans tout l'Empire Othoman; les Parties plaident elles-mêmes leur cause devant un seul Cady, ou Juge, qui est établi dans les Villes & dans les Bourgs qui sont un peu considérables, parce que les Juges discernent mieux le vrai d'avec le faux, par la naïveté avec laquelle chacun leur représente son droit. Les Cadis sont si subtils & si pénétrants, qu'ils tirent des conjectures assurées de leur maintien, de leurs actions, de leurs réponses, & de leurs raisonnemens. Les procès ordinaires ne durent gueres plus d'une heure; ils jugent sur les pièces, sur les témoins, sur le serment du défendeur, quand le de-

mandeur ne peut produire ni l'un ni l'autre. Les Mahometans jurent sur l'Alcoran, les Chrétiens sur l'Evangile, & les Juifs sur le Pentateuque de Moïse, que ces Juges ont toujours dans leurs Bureaux; ils leur font laver les mains avant que de leur donner le livre; ils mettent la main gauche dessous, & la droite dessus; ils font leur serment sur la vérité de ce que ces Livres contiennent, & prennent Dieu à témoin qu'ils ne jurent point à faux. Il n'y a qu'un seul Greffier auprès du Cady, qui écrit en deux lignes l'extrait du procès dans un Registre; les questions que le Cady fait aux Parties, avec la déposition des témoins. Celui qui a gagné le procès doit paier les Epices sur le champ, avec les frais; c'est ordinairement la dixième partie de la chose plaidée, & celui qui est condamné paie ce qu'il doit, sans sortir de chez le Cady, s'il a de quoi, & s'il n'a rien, & que la Partie ne lui donne pas du tems pour le paier, on le met en prison; mais après y avoir demeuré cent & un jour, la Loi lui permet d'en sortir comme insolvable. Le creancier ne peut plus le poursuivre, mais il peut le dépouiller par tout où il le trouvera de ses

ses habits, qui excéderont la somme réglée par le Jugement. Il y a des Sergens qui vont appeller les Parties sans verges ni bâtons; quand ils ont dit à quelqu'un; *on vous demande à la Justice de Dieu*, il s'y en va de lui même sans aucune résistance, s'il ne veut commettre une rebellion, & se rendre criminel.

Les Arabes n'ont ni Juges ni Greffiers de cette qualité, à moins qu'ils ne fassent choix du plus lettré qui se trouvera dans le Camp pour être Cady. L'Emir juge souverainement de tous les differens, sur la déposition des Parties & des témoins, quand ils n'ont point de papiers, le tout verbalement, & sans rien écrire. Son Jugement est executé sur le champ, & quand il a une fois ordonné quelque chose, il est obéi sans appel. Un Cheikh juge dans les lieux où l'Emir n'est point, mais ce n'est pas en dernier ressort. Ils vont le moins qu'ils peuvent devant l'un & l'autre; ils s'adressent plutôt au premier venu, ou à plusieurs personnes desintéressées pour juger de leurs démêlés. Ils plaident doucement & civilement, représentant leur droit aux gens qu'ils ont choisis pour leurs Juges, sans crier & sans s'interrompre. Il n'y a pendant
G 5
leur

leur procès ni démenti, ni invective, ils en demeurent toujours à la décision des Arbitres; ils font ce qui leur est ordonné, & restent ensuite les meilleurs amis du monde.

Comme ils n'ont d'ordinaire aucune possession dans les terres où ils habitent, leurs procès ne peuvent gueres venir que du commerce qu'ils ont ensemble, en vendant, en achetant, ou en troquant leur bétail & leurs denrées. Ils observent cette formalité singuliere de mettre une poignée de terre sur ce qu'ils échan- gent, & ils disent devant des témoins: *Nous donnons terre pour terre*; ainsi ils ne peuvent plus revenir à rompre le marché, ni se faire des procès là-dessus. Ils en mettent sur les chevaux, sur les bœufs, sur les moutons, & sur les autres animaux, pour n'être plus sujets à aucune garantie.

Quand ils ont quelque chose à demander à l'Emir, ils vont premierement faire écrire par son Secretaire un petit morceau de papier, où l'ordonnance est toute dressée, ils la portent au Prince, qui après l'avoir luë, y applique son cachet avec de l'encre, lors qu'il a accordé à quelqu'un ce qu'il lui demande; s'il ne
l'ac-

l'accorde pas, il lui rend le papier déchiré, & le renvoie; ainsi ils abregent le tems qu'il faudroit pour presenter un placet, pour en avoir la réponse, & pour solliciter l'ordonnance dont j'ai dit la teneur dans la Relation de mon voiage. Ils donnent eux-mêmes ces billets au Prince avec la main droite, après les avoir baïsés, quand il donne audience; mais lorsqu'il est chez les femmes, & que l'affaire presse, celui qui porte le billet marche à reculons jusqu'à une porte de la tente, qui est bouchée avec des broussailles. Il se tient tout contre, aiant le dos tourné vers la porte; il passe la main droite par dessus son épaule, & tient ainsi son Placet, jusqu'à ce qu'un garçon aiant avancé la sienne, prend le Placet & le porte à l'Emir. Il demeure dans cette posture jusqu'à ce qu'on le lui rende; s'il est déchiré, c'est comme nous avons dit, une marque que l'Emir ne lui accorde rien. En ce cas il s'en va en disant seulement: Dieu vous donne longue vie; mais s'il a ce qu'il desire, il commence une infinité de remerciemens & de bénédictions, en haussant la voix à mesure qu'il s'éloigne de la tente, afin qu'on le puisse entendre du de-

Unable to display this page

Mont-Carmel ont outre cela le revenu des Villages, & des Terres qu'ils font cultiver par les Païsans, dont ils font les Seigneurs, & ne se mêlent que d'ordonner & de leur faire fournir toutes les choses qui leur font necessaires, comme des bœufs pour le labour, des grains, & des légumes pour les familles; ils transportent les fruits, les cotons, & les cendres à saint Jean d'Acre, à Caïfa, & à Tartoura, qui sont des ports de Mer où les Marchands les viennent acheter, & l'argent qu'ils en retirent est porté à l'Emir, ou à ses femmes, qui lui en rendent compte.

Les Princes & les Cheikhs ^a ont de l'argent, & le gardent sans le faire paroître, jusqu'à ce qu'ils aient une extrême necessité d'en donner pour des affaires pressantes: ils le changent tant qu'ils

G 7

peu-

^a Ce n'est pas d'aujourd'hui que les Arabes du Desert possèdent de l'or & de l'argent, soit par le commerce, soit par les dépouilles; il est aisé à leurs Princes d'amasser des tresors. Du tems de Plin les richesses des Parthes & des Romains fondoient, pour ainsi dire, chez ces Arabes, faisant de l'argent de tout ce qu'ils pouvoient enlever dans les Deserts, ou sur les côtes de la Mer, sans jamais rien rendre par voie de rachat, ou autrement. *Plin, liv. 6. Chap. 28.*

peuvent en or pour le transporter plus aisément. Ils en enterrent & en cachent beaucoup en de certains endroits, où il se perd ordinairement, quand ils meurent sans avoir le loisir de le déclarer à leurs successeurs.

Les Arabes du commun n'ont que leur bétail, & quand ils ont besoin d'habits, de linge, de ris, ou de quelque autre chose, ils vont vendre des bœufs, des moutons, ou des chevaux, & en emploient l'argent aux choses les plus pressées; ainsi ils n'en gardent point pour ne pas le perdre, ou faute d'avoir de quoi le ferrer.

Les Emirs & les Cheikhs prennent chez les Marchands qui suivent le Camp, les toileries, les étoffes, les bottes & les fouliers; & quand il y en a pour une somme considérable, ils les paient en bétail, en grains, & quelquefois en argent comptant.

Le bled est à fort bon marché parmi eux, ils recueillent dans les villages de l'orge pour nourrir les chevaux; ils ont de la viande chez eux tant qu'ils en veulent; la terre leur fournit des fruits; ils font paître leur bétail dans des prez qui viennent naturellement, & sans en prendre

dre aucun soin. Les chameaux vivent de peu, & le plus souvent avec de petites boules de farine, ou des noyaux de dattes. Les Arabes n'ont qu'une misérable tente de poil de chevre que leurs femmes filent à loisir; ils n'ont ni meubles, ni hardes que celles dont ils ne sauroient se passer; leurs familles se nourrissent de ris & de laitage. Ainsi ils ne font presque point de dépense, & vivent heureusement, & sans ambition.

Il n'y en a point de plus heureux que ceux qui ont beaucoup de filles, c'est la première richesse de la maison: ils reçoivent de l'argent & du bétail de ceux qui les veulent épouser, & se débarassent ainsi avec profit de leurs grandes familles.

CHAPITRE XI.

Des Chevaux des Arabes.

IL n'y a point d'Arabe, quelque misérable qu'il soit, qui n'ait des chevaux. Les Arabes se passeroient plutôt des choses les plus nécessaires, que de monter pour aller à leurs affaires, pour chercher

cher fortune sur les grands chemins, & pour s'échapper de leurs ennemis.

Ils montent ordinairement les cavalles comme plus propres au métier qu'ils font; l'expérience leur a appris qu'elles résistent mieux à la fatigue, à la faim & à la soif, que les chevaux; elles sont plus douces, moins vicieuses, & leur rapportent tous les ans un poulain, qu'ils vendent d'abord, ou ils le nourrissent, s'il est beau, & de bonne race, pour en faire de l'argent quand il est en état d'être monté: leurs cavalles ne hennissent point, ce qui leur est fort commode dans les embuscades qu'ils font, pour surprendre les passans, & ils les accoutument si bien à être ensemble, qu'elles demeurent quelquefois un jour entier, & en grand nombre, sans s'incommoder les unes les autres.

Les Turcs au contraire n'aiment point les cavalles, les Arabes leur vendent les chevaux qu'ils ne veulent pas garder pour étalons, à cause de l'incommodité qu'ils en reçoivent dans leurs troupes; ils ne sont point fixes dans un même lieu; ils sont tous gens, qui vont & qui viennent où le service les appelle, leurs chevaux sont entiers, & il leur seroit impossible

possible de les gouverner, s'ils sentoient des cavalles parmi eux. Un Arabe ne passeroit pas pour honnête homme, s'il n'avoit une cavalle pour sa monture, ils l'appellent *Serras*, qui est le nom generique des chevaux, & ils appellent un cheval *Hbuffan*, qui signifie seulement étrillé, ou un animal étrillable. Les Turcs au contraire, se font un deshonneur de monter des cavalles, disant qu'il n'y a rien de si noble qu'un cheval, qu'un Cavalier, qui doit faire son païs de tout le monde, ne doit point s'embarraffer d'aucune sorte de femelle, ni de tout ce qui peut être compté chez lui comme une espece de ménage.

J'ai dit que le commun des Arabes ne se soucie pas de sa généalogie : pourvû qu'ils connoissent leurs peres & leurs grands peres, c'est assez; ils ne savent pas ordinairement le nom de leurs predecesseurs ni de leurs familles; mais ils sont très-curieux de celle de leurs chevaux. Il y en a qu'ils appellent *Kehbilan*, qui sont les Nobles, d'autres *Aatiq*, qui sont d'ancienne race & mesalliés; après ceux-là vient la dernière espece nommée *Guidich* comme nous dirions un cheval de charge, ou par mépris

Unable to display this page

ce, qu'ils donnent à celui qui l'achete. Ces billets donnent le prix aux chevaux, & on les vend cherement; les moindres valent cinq cens écus à paier comptant, ou à échanger contre d'autre bétail selon le marché qu'ils en font. L'Ennir Turabeye avoit une cavalle qu'il ne voulut pas donner pour cinq mille écus, à cause qu'elle avoit marché trois jours & trois nuits sans manger ni boire, & qu'elle l'avoit tiré par ce moïen des mains de ceux qui le poursuivoient. Il n'y avoit effectivement rien de plus beau que cette cavalle, tant pour sa taille, sa figure, son poil, & ses marques, que pour sa douceur, sa force & sa vitesse. On ne l'attachoit point quand elle n'étoit point sellée & bridée, elle entroit par toutes les Tentes avec une petite bouline qu'elle avoit, & s'en alloit ainsi visiter tous ceux qui avoient accoutumé de la baiser, de la caresser, & de lui donner quelque chose; elle passoit souvent par dessus quantité d'enfans qui étoient couchés sous les Tentes, & regardoit long-tems où elle mettroit ses pieds en entrant ou en sortant, pour ne leur pas faire de mal.

Il y en a peu de ce prix-là, mais beaucoup

coup de mille écus, de douze cens, de seize cens, & de deux mille; & comme il y a bien du profit à faire sur les poulains qu'elles rapportent, leurs Maîtres se mettent en société avec d'autres Arabes, ils retirent leur part de la somme qu'elle a été prise dans leur marché, à raison de trois, quatre, ou cinq cens écus chaque jambe, (c'est ainsi qu'ils traitent.) Ceux qui n'en ont pas de ce prix s'associent deux, trois ou quatre, & en achètent une; celui qui la garde & qui s'en sert, est obligé de la nourrir, & quand elle a pouliné, & que le poulain est en état, ils le vendent, & en partagent le prix entre eux.

Un Marchand de Marseille, qui résidoit à Rama, étoit ainsi en société d'une cavalle avec un Arabe, appelé Abraham Abou Voüassés. Cette cavalle appelée *Touyffe*, outre sa beauté, sa jeunesse & son prix de douze cens écus, étoit de cette première race noble: ce Marchand avoit toute sa généalogie avec sa filiation de tous les quartiers, de père & de mère, à remonter jusqu'à cinq cens ans d'ancienneté, le tout par actes publics & dans la forme que j'ai dite. Abraham alloit souvent à Rama, pour savoir de

nos

ouvelles de cette cavalle qu'il aimoit
erement; j'ai eu plusieurs fois le plaisir
le voir pleurer de tendresse, en la
isant, & en la caressant; il l'embras-
it, il lui essuioit les yeux avec son
ouchoir, il la frottoit avec les man-
es de sa chemise, il lui donnoit mil-
benédictionns durant des heures en-
eres qu'il raisonnoit avec elle: mes
eux, lui disoit-il, mon ame, mon
eur, faut-il que je sois assez malheu-
ux pour t'avoir vendue à tant de maî-
es, & pour ne te pas garder avec moi;
suis pauvre, ma Gazelle, tu le fais
en, ma mignonne, je t'ai élevée dans
a maison tout comme ma fille, je ne
i jamais battuë ni grondée, je t'ai ca-
ssée tout de mon mieux, Dieu te con-
rve, ma bien aimée, tu es belle, tu es
ouce, tu es aimable, Dieu te préserve
i regard des envieux, & mille autres
mblables discours. Il l'embrassoit a-
rs, lui baisoit les yeux, & fortoit à
culons, en lui disant des adieux fort
ndres.

Cela me fait souvenir d'un Arabe de
unis, où je fus envoié pour l'execu-
on d'un Traité de Paix, qui ne vou-
t pas nous livrer une cavalle, que nous
avons

avons achetée pour les Haras du Roi. Quand il eut mis l'argent dans le sac, jetta les yeux sur sa cavalle, & se mit à pleurer; fera-t-il possible, dit-il, qu'après t'avoir élevée dans ma maison avec tant de soin, & après avoir exigé de toi tant de services, je te livre en esclavage chez les Francs, pour ta récompense? non, je n'en ferai rien, ma mignonne. Là-dessus il jetta l'argent sur la table, embrassa & baisa sa cavalle, & la ramena chez lui.

Comme les Arabes n'ont qu'une Tente pour leur maison, elle leur sert aussi d'écurie; la cavalle, le poulain, l'homme, la femme & les enfans s'y retirent & couchent tous les uns parmi les autres. On y voit les petits enfans endormis sur le ventre, sur le col de la cavalle, & sur celui du poulain, sans que ces animaux les incommode. On dirait qu'ils n'osent se remuer de peur de leur faire du mal. Ces cavalles sont si accoutumées à vivre dans cette familiarité qu'elles souffrent toute sorte de badinage. Les Arabes ne les battent point, ils les traitent doucement, ils les caressent, ils parlent & raisonnent avec elles, & en prennent un très-grand soin; ils les laissent

nt toujours aller au pas, & ne les pient jamais sans nécessité ; mais aussiès qu'elles se sentent chatouiller le ventre avec le coin de l'étrier, elles partent de la main, & vont d'une telle vitesse, r'il faut que le Cavalier ait la tête bonne pour n'en être pas étourdi, aussi-bien que du vent qu'elles font souffler aux oreilles, par la violente agitation de l'air. Les cavalles sautent les ruisseaux & les fossés, aussi légèrement que des Biches ; si le Cavalier vient à tomber dans le ms qu'elles sautent, ou dans le plus fort de leur course, elles s'arrêtent tout court, & leur donnent le tems de se relever, & de remonter dessus.

Tous les chevaux des Arabes sont d'une taille médiocre, fort dégagés, & plutôt maigres que gras. On les penseir & matin fort soigneusement ; ils ont de grandes étrilles dont ils se servent avec les deux mains, puis les frottent avec un bouchon de paille, & une épouffette de laine, jusqu'à ce qu'il ne reste pas la moindre crasse sur la peau, & leur lavent les jambes, le crin & la queue, qu'ils laissent toute longue & qu'ils peignent rarement, pour ne pas rompre le poil ; ils ne mangent rien de
tout

tout le jour, pendant lequel on leur donne à boire deux ou trois fois, & toutes les fois au coucher du Soleil, on leur donne un demi boisseau d'orge bien net dans un sac qu'ils leur passent à la tête comme un licol; ils mangent pendant la nuit, & on les laisse avec le sac jusqu'au lendemain matin qu'ils achevent de manger, s'il y reste encore quelque chose. Il leur font tous les soirs de la litière de leur propre fumier, après qu'il a été desséché au Soleil, & brisé entre les mains; ils tiennent que ce fumier attire la malignité des humeurs & les sauve du farcin; ils l'amoncellent dès le matin, & l'arrosent avec de l'eau fraîche dans les grandes chaleurs de l'Eté, afin qu'il ne s'échauffe pas & n'engendre de la corruption.

Ils mettent leurs chevaux au vert au mois de Mars, quand l'herbe est assez crüe: c'est alors qu'ils font couvrir leurs cavalles, & elles ne mangent plus d'herbe de toute l'année non plus que de foin: ils ne leur donnent jamais de la paille que pour les échauffer, quand elles ont été quelque tems sans avoir envie de boire, l'orge seul est toute leur nourriture.

Ils coupent les crins à leurs poulains, dès qu'ils ont un an ou dix-huit mois, afin qu'ils deviennent plus beaux, & ils les montent à deux ans, ou à deux ans & demi tout au plus: ils ne les attachent point jusqu'alors, après quoi ils demeurent sellés & bridés depuis le matin jusqu'au soir à la porte de la Tente: ils les accoutument si bien à voir la lance, que quand elle est une fois fichée à terre, & qu'on les a mis tout auprès, ils ne bougent de là sans avoir d'attache; ils tournent tout autour sans la perdre jamais de vuë.

Ces chevaux ne sont pas souvent malades: les Arabes sont tous bons Ecuïers & connoissent leurs maladies, & tout ce qui est nécessaire pour les guerir & pour les gouverner: de sorte qu'ils n'ont besoin ordinairement des Maréchaux que pour leur forger des fers: ces fers sont d'un fer doux & souple, battus à froid, & toujours deux doigts plus courts que la corne du pied; ils rognent sur le devant tout ce qui excède, afin que rien ne les embarrasse en courant.

Les Arabes & les Turcs ont une grande foi aux Ecritures superstitieuses, & à certaines Oraisons qui préservent, selon
H eux,

eux, de plusieurs accidens : ils plient ces Talismans dans un papier fait en triangle, les enferment dans une bourse de cuir de la même figure, & le passent au col de leurs chevaux : c'est encore pour empêcher l'effet des yeux de l'envie : je m'exprime ainsi pour ne pas trouver en François des termes qui rendent littéralement ceux des Arabes : le *Ceouclami* des Provençaux est justement ce qu'ils veulent dire. Ils leur pendent aussi au col deux défenses de Sanglier jointes par la racine, avec un cercle d'argent, qui leur fait former un croissant fort agréable, & c'est pour les préserver du farcin. Les Turcs entretiennent encore pour ce sujet des Marcaffins, ou des Boucs dans leurs écuries, pour attirer, disent-ils, tout le mauvais air.

J'ai vû des chevaux Arabes qui aimoient si fort à sentir la fumée du tabac, qu'ils couroient après ceux à qui ils voioient allumer la pipe. Ils prenoient un si grand plaisir quand on leur en souffloit au nez, qu'ils se levoient après en avoir tiré, & monstroient les dents comme ils font ordinairement lors qu'ils ont senti l'urine de quelque cavale. On voioit en même tems de l'eau distiller de leurs

leurs yeux & de leurs naseaux. Je ne
sai si en considerant l'instinct qui les por-
te à rechercher cette fumée, on peut
croire qu'elle leur fasse du bien. Il y a
des chevaux qui hochent continuelle-
ment la tête, quand ils sont attachés
pendant le jour; les Mahometans croient
qu'ils lisent, lorsqu'ils font ce mouve-
ment, & que ces animaux étant nobles,
genereux & propres aux progrès de leur
Religion, le Prophete Mahomet leur a
obtenu des bénédictions de Dieu, & une
capacité occulte pour lire ou pour reci-
ter tacitement tous les jours quelque
Chapitre de l'Alcoran; c'est la vision
des devots personnages de cette Reli-
gion, qui se font ainsi des mysteres à
plaisir de tout ce qu'ils voient, & dont
ils ne sauroient donner de raison. Dès
que le cheval a couvert une cavalle, ils
jettent vîtement de l'eau froide sur la
croupe de la femelle, & en même tems
un homme tire l'étalon par le licol, &
lui fait faire en sautant deux ou trois
tours autour de la cavalle, pour lui
remplir l'imagination du cheval au mo-
ment de la conception, aiant les mêmes
opinions que nous avons sur les causes
de la ressemblance.

Les selles des chevaux sont de bois, couvertes de maroquin, elles n'ont point de panneaux comme les nôtres. Ils se servent au lieu de cela d'un feutre piqué, qui va justement entre la selle & le dos du cheval, avançant environ d'un demi pied sur la croupe; les étriers sont fort courts, en sorte qu'un homme est assis à cheval comme sur une chaise, il se relève en courant par dessus la selle & s'y appuie sur les étriers, pour asséoir le coup avec plus de vigueur; le bas de ces étriers est plat, large & quarré; leurs coins sont pointus & tranchans, ils s'en servent pour piquer les chevaux en guise d'éperons; ils leur déchiquettent ainsi la peau, ce qui rend les chevaux si sensibles, que pour peu qu'on les chatouille par cet endroit, ils donnent tout ce qu'on leur demande.





Camp des Arabes Sur le Mont Carmel du Cote de la Ville de Caife

C H A P I T R E XII.

Des logemens des Arabes , de leurs meubles , Et de leur maniere de camper.

LES Arabes n'ont point d'autres logemens que leurs tentes, qu'ils appellent maisons ; elles sont toutes noires, d'un tissu de poil de chevre, que les femmes filent, & dont elles sont aussi les Tisserans. Ces tentes sont tendues d'une maniere que l'eau de la pluie coule aisément par dessus, sans les pénétrer. Toutes leurs familles, leurs ménages, & leurs écuries logent dessous, particulièrement en hyver.

Celles de l'Emir sont de la même étoffe, & ne different d'avec celles de ses Sujets, que par la grandeur. Ces Princes en ont toujours deux, une pour eux, & une pour leurs femmes ; il y en a encore d'autres petites tout auprès, où logent les domestiques qui y font la cuisine, & le ménage de la maison : la disposition du Camp est ronde, quand le terrain le permet ; les tentes du Prince sont au milieu, & celle des Arabes tout autour, laissant environ trente pas de

H 3

distan-

distance entre celles-ci & celles de l'Emir, tant par respect que pour n'être pas à portée de voir les femmes.

^a Ils campent d'ordinaire sur le haut des collines qu'ils appellent *Roubha*, c'est-à-dire grand air, où il n'y a point d'arbres qui les puissent empêcher de découvrir de loin tous ceux qui vont, & qui viennent, afin de n'être pas surpris, n'ayant rien que cela à craindre. Ils ont des sources d'eau vive, ou des ruisseaux dans les vallons, & des pâturages pour la subsistance de leur bétail; ils décampent de là quand il n'y en a plus, & vont se poster dans un autre lieu de quinze en quinze jours, tout au plus d'un mois à l'autre. Ils demeurent tout l'Été sur ces collines, en avançant toujours vers le Septentrion; & lorsque l'Hyver commence à revenir, ils s'en vont de même peu à peu vers le Midi jus-

^a Tout cet Article décrit parfaitement bien la maniere de camper des Arabes Bedouïns, & les lieux les plus propres à dresser leurs tentes, maniere si ancienne que lorsque le Prophete Isaïe, chap. 13. parle de la desolation de Babylone, il fait entendre que les environs de cette fameuse Ville seront tellement détruits, que les Arabes n'y pourront pas même dresser leurs tentes, & qu'ils n'y trouveront ni pâturage, ni abri. *Nec ponet ibi tentoria Arabs, &c.*

jusqu'à Cefarée de Palestine, & hors de l'enceinte des montagnes du Carmel; ils campent dans des vallons ou sur le rivage de la mer, où il y a quelques arbrisseaux, à l'abri du vent, & sur le sable, pour n'avoir point l'incommodité des bouës, les hommes, & le bétail logent alors tous pêle mêle, pour être plus chaudement.

Les Princes ont des tentes d'audience, & d'autres pour leur logement; elles sont de toile blanche, couvertes comme celles des Turcs, mais beaucoup plus legeres, & plus aisées à porter & à tendre.

Il y a toujours plusieurs Marchands de Damas qui suivent le Camp de l'Emir; ils ont des huttes blanches toutes pleines de caisses & de coffres remplis de toutes sortes de toiles, d'étoffes, de bottes, de fouliers, de selles, de brides, & de toutes les choses dont les Arabes peuvent avoir besoin: Ils vendent comptant, ou troquent leurs marchandises contre les denrées du pais, sur lesquelles ils profitent beaucoup. Ils fournissent tout ce qu'il faut pour les maisons des Emirs, qui paient avec beaucoup de ponctualité tout ce qu'ils leur

ont promis ; ils s'en rapportent de bonne foi au memoire que les Marchands leur donnent , lesquels prennent des grains & du bétail en paiement , quand cela les accommode reciproquement. C'est une espece de merveille de voir que ces Arabes , qui volent sur les chemins , soient si gens de bien dans le Camp , où tout est ouvert , & rien ne ferme. Les Marchands quittent souvent leurs tentes , & laissent leurs marchandises étallées , sans qu'il en arrive jamais le moindre accident.

Les Arabes du commun n'ont pour tout meuble dans leurs maisons que des nattes , sur lesquelles ils couchent , quelques couvertures , & rarement des coussins ; ils se servent d'une pierre pour chevet , qu'ils mettent par dessus la natte. J'en ai vû en Eté qui couchoient dehors sur la terre , couverts seulement de leurs chemises , qu'ils trouvoient le matin toute mouillée du serain ; d'autres se couchoient tout habillés parmi de petits cailloux , & se couvroient seulement le corps , & le visage avec leur Aba , ou manteau ; les ustensiles consistent en quelques chaudrons ou marmittes , en deux ou trois gamelles , en un
petit

petit moulin à bras, & en quelques cruches, avec des sacs de poil de chevre, pour ferrer leurs hardes.

Les Princes sont beaucoup mieux meublés, ils ont des matelas, des tapis, & des couvertures de toutes sortes. Il y en a de très-belles, piquées d'or & de soie, avec du coton, d'autres d'étoffe de soie à fleurs d'or & d'argent, ou en tissu, ou en broderie; ils ont des coussins de velours, de drap, & de satin comme ceux des Turcs, qui sont parfaitement beaux; ils cousent de beaux draps blancs aux couvertures, & en ont d'autres raiez de plusieurs couleurs pour mettre par-dessous: ils n'en mettent point de blancs, parce que, comme j'ai déjà dit, cette couleur étant la marque de leur Religion, ils ne la veulent pas profaner, quoi qu'en ce pais-là on ne couche gueres sans calleçon de toile, & cela par modestie; car c'est un affront signalé qu'on fait aux gens de leur montrer quelque nudité, & principalement le derriere: ils tiennent même que celui à qui on a fait cet affront, a perdu sa Religion, & doit faire d'abord une nouvelle profession de foi. C'est pour cette raison que les enfans ne nâ-

gent pas sans calleçon; on ne leur donne pas le fouët à l'Ecole, comme parmi nous, ils les châtient avec des coups de verges sur la plante des pieds; c'est aussi une indécence d'être devant les gens avec les mains croisées derrière le dos, ou même en se promenant tout seul. On n'oseroit être ainsi devant un Seigneur, & moins encore devant un Juge; il les faut avoir jointes & croisées sur le ventre, si l'on ne veut être châtié pour avoir manqué de respect. On ne pardonne point cela aux gens du pais; ils sont plus indulgens pour les Franks, parce que l'on suppose qu'ils n'en savent point la coutume, quoiqu'on ne laisse pas d'en avoir du dépit.

Ils ont des coffres & des paniers couverts de peau, pour ferrer & pour transporter leurs hardes; leur vaisselle est de cuivre étamé; mais ils n'en ont pas beaucoup; celles du commun sont de grandes jattes de bois, dans lesquelles ils servent le potage & les viandes, ils n'ont proprement que les choses dont ils ne peuvent se passer. Ainsi ils ne sont gueres plus de deux heures à détendre leurs tentes, & à décamper, quand il faut fuir ou changer de lieu. On charge

ge tout cela en très-peu de tems sur des chameaux, & sur des bœufs; les hommes montent à cheval, les Princesses sur des cavalles & sur des chameaux, que leurs servantes menent par le licol: les femmes de leurs Sujets vont doucement à pied, portant les enfans qui ne sauroient marcher, & conduisent le bétail, & la maison tout ensemble: les hommes ne s'embarassent point de tout cela, ils marchent avec les Princes, & se tiennent toujours en état de combattre.

Comme les Arabes sont toujours en campagne, & le plus éloignés qu'ils peuvent de toute sorte d'habitation, & qu'il n'y a dans les lieux qu'ils occupent ni rue, ni maison pour s'adresser aux gens à qui l'on a affaire; ils marquent les chemins par les mêmes termes dont nous nous servons sur la mer, hors qu'ils ne connoissent que les quatre vents principaux. Par exemple, si l'on va chercher quelqu'un dans le Camp, ils répondent, il a tiré au Midi, au Septentrion, à l'Orient, ou à l'Occident; on n'en peut apprendre autre chose, quand ceux à qui l'on s'adresse ne savent pas précisément le lieu où il est.

Dès que l'Emir est couché, il n'y a plus de lumière dans le Camp, afin de n'être pas vûs de loin par les ennemis ; il est vrai aussi qu'on n'oseroit y aborder la nuit, car il y a une si grande quantité de chiens qui veillent toujours, & qui rodent de côté & d'autre, qu'il n'en faudroit qu'un qui aboiât pour éveiller, & pour assembler tous les autres. Ces chiens ne sont pas accoutumés à voir aller des gens dans le Camp à heure induë, & je croi qu'ils dévoreroient tout ce qui en voudroit approcher.

Les Turcomans campent tout de même que les Arabes, avec cette différence que leurs tentes sont blanches, qu'ils sont mieux meublés, & qu'il ne leur manque rien de tout ce qui est nécessaire pour la commodité de la vie.

CHAPITRE XIII.

De l'emploi & du métier des Arabes.

J'AI déjà dit que les Arabes ne se mêlent que de leur bétail, de suivre leurs Princes, d'aller à la guerre, & d'ex-

d'expolier les passans ; ils ne leur font point d'autre mal, quand ils se dépouillent volontairement, & qu'ils donnent toutes leurs hardes sans résistance, & sans leur donner la peine de mettre pied à terre. Ceux qui voïagent dans ce pais-là, ne se mettent jamais en chemin sans être munis d'armes à feu, qui est le seul moïen pour aller en assurance. Les Arabes ne les attaquent point, quand ils les voient en état de pouvoir se défendre, mais seulement lorsqu'ils croient être les plus forts, & assurés de vaincre.

Dès qu'ils apperçoivent quelqu'un en chemin, ils se couvrent le bas du visage jusqu'aux yeux avec leur Turban ou Bustmani, qui pend sur leurs épaules, afin de n'être pas connus; ils levent la lance & viennent dessus à toutes jambes; ils disent d'abord en leur Langue: *Dépouille-toi, maudit, ta tante est toute nue,*

H 7 (ils

a Cette expression est employée pour ne point dire ma femme, ce qui est une grande indecence chez les Arabes. d'ailleurs ils supposent une espèce de parenté entre les Voïageurs qu'ils dépouillent, & eux, en mettant toute la prééminence de leur côté, à cause d'Ismaël, fils aîné d'Abraham, dont ils se disent descendre, & en se plaignant du mauvais partage qui leur

(ils veulent dire par ces paroles : ma femme n'a rien pour s'habiller.) Quelle justice y a-t-il que tu sois mieux habillé qu'elle ? Ils tiennent toujours la lance devant la poitrine du pauvre Voïageur, jusqu'à ce qu'ils aient eu ce qu'ils desirent ; ils lui laissent quelquefois un caleçon, ou la chemise, lorsqu'après s'être dépouillé de bon gré, il les prie de ne pas le renvoyer tout nud. Ils lui laissent encore la monture, parce qu'ils n'en ont que faire, & qu'on les pourroit reconnoître par le cheval, & ils ne veulent pas aussi laisser un homme en chemin tout dévalisé sans quelque voiture pour le ramener chez lui : si le cheval du dépouillé a une bonne selle, & d'autres bons harnois, ils les échangent contre ceux qu'ils ont, s'ils valent moins : enfin on le laisse aller sans le maltraiter ; mais si ce passant s'est défendu, où s'il les a blessés, il ne lui pardonnent point le sang, & ils en tuent d'autres tout autant qu'ils en peuvent attraper, c'est toujours un bonheur d'en être quitte pour des habits, quand on est assez malheureux pour tomber entre leurs mains.

Ils leur est échu dans la succession de leur pere commun.

Unable to display this page

de loin, se cachèrent toutes derriere des arbrisseaux, & le Frere Alfonse passa tout auprès sans les avoir vûës: mais dès que ces femmes le virent si proche d'elles, elles crièrent misericorde, croiant que c'étoit encore quelque Arabe qui les suivoit tout nud à mauvaise intention, parce qu'il étoit fort brun & fort hâlé, & qu'il avoit la barbe longue. Ce Religieux avoit beau parler, elles étoient si allarmées, qu'il n'auroit jamais été reconnu sans les autres passagers, qui revinrent sur leurs pas pour les secourir; ils poursuivirent leur route tous ensemble, & ils marcherent éloignés les uns des autres de quatre-vingts pas jusqu'à la pointe du Cap Carmel; les femmes, & les autres Pelerins allerent à Caïffa, pour prendre des habits, & le Frere Alfonse monta au Couvent des Carmes; il heurta à la porte, & le Frere Jean Carle du Mont-Carmel, qui étoit déjà fort vieux, aiant regardé par un trou, le prit aussi pour quelque Turc errant, qu'on appelle Derviche, & il en eut une si grande fraïeur, qu'il se retira dans sa chambre sans lui rien dire; le pauvre Frere Alfonse cria tant, & si long-tems, qu'enfin le Pere Supérieur
alla

alla lui parler, & le fit entrer, après lui avoir jetté un habit par dessus la muraille. Il s'en alla le lendemain à Acre chez les Religieux de son Ordre, & de là à Seyde, où il attendit d'autres caiffes de Chapelets pour continuer son voiage d'Espagne. Cependant les Arabes qui avoient jetté toutes les croix dans la mer, firent provision de Chapelets, & les donnerent à leurs femmes. Tout cela fut distribué au camp de l'Emir dès ce même soir; elles s'en étoient parées, & il n'y avoit ni femme ni fille qui n'en eût des douzaines entieres au col & aux bras.

Dans le tems que les Marchands François demeuroident à Acre, il y avoit toujours quelque Marchand de ceux qui aimoient la promenade, qui revenoit tout nud à la maison. Les Arabes se mettoient en embuscade derriere les monceaux de sable qui sont auprès du rivage de la mer, & ils venoient même se cacher jusques dans les ruines de la ville, prenant si bien leur tems, que les François se trouvoient dépouillés avec une diligence merveilleuse. Voilà le métier ordinaire des Arabes, ils ne croient pas offenser Dieu en volant sur les chemins,

&

& quand ils reviennent au Camp, ils racontent leurs aventures. Ils disent: J'ai gagné un manteau, une chemise, ou un habit, au lieu de dire, je l'ai dérobé: le changement de terme change aussi chez eux la circonstance de l'action. Ils prennent ^a Ismaël pour leur garant, & disent que leur ^b pere n'ayant eu aucune part au patrimoine de sa maison,
Dieu

^a Ismaël fils d'Abraham, eut douze fils, desquels sont descenduës les 12. Tribus qui composoient toute la nation des Arabes, appelés d'abord Ismaélites. Les Arabes du desert se disent être de ces mêmes Tribus. L'Ecriture sainte s'accorde fort bien avec Strabon & les autres Auteurs profanes, sur la division des Arabes en 12. Tribus, & elle nous apprend leur origine dans la Genese.

^b Quoique les Arabes du desert soient assez ignorans, ils savent parfaitement bien l'histoire de leur pere Ismaël, & les principales traditions des Orientaux sur ce sujet. Agar, qu'ils appellent Hagiar, & les Turcs, la Mere par excellence, ne fut point selon eux, la concubine d'Abraham; mais sa femme legitime, laquelle lui donna Ismaël son fils aîné, dont le partage fut toute l'Arabie, en quoi, malgré la dureté de son pere, il eut, disent ils, de l'avantage sur Isaac son cadet, à qui la Terre de Chanaan beaucoup moins riche & étenduë que l'Arabie, échut en partage. Avec tout cela les Arabes Bedouins se croient fort maltraités, & se dédommagent tant qu'ils peuvent sur toute la posterité d'Isaac, & sur tous les autres hommes en general.

Dieu lui avoit donné la campagne en partage, & la permission de prendre du bien par tout où il en pourroit trouver.

Les femmes s'occupent à filer de la laine, pour faire des Abas, & du poil de chevre, dont elles font la tiffure de leurs tentes; à faire la cuisine, le ménage de la maison, à tondre le bétail, &c. elles pansent quelquefois les chevaux, les sellent & les brident, & celles qui sont un peu considérées dans le Camp, vont servir la Princesse, chantent pour la divertir, & passent ainsi leur vie.

Leur maniere d'aller à la guerre est assez expliquée dans la Relation de mon voiage au Camp de l'Emir Turabeye, où j'ai parlé aussi des armes dont ils se servent, & de la peur qu'ils ont des armes à feu; ils ne laissent pas de fondre quelquefois sur leurs ennemis la lance à la main, en mettant devant leurs yeux les manches de leurs chemises, comme si elles devoient resister au plomb, mais c'est plutôt pour ne pas voir le feu, & afin que rien ne puisse ébranler leur résolution. Il y en a quelques-uns qui se servent de boucliers pour parer les coups de la main gauche, tandis qu'ils frappent de

de la droite. Ils se servent de leurs chevaux & de la lance avec tant de dextérité, qu'ils ne manquent presque jamais ceux contre qui ils la dardent. Ils la ramassent à terre sans quitter l'étrier, & la prennent aussi quelquefois en l'air, avant qu'elle soit tombée; ils évitent le coup qu'on leur porte avec un bâton crochu qui détourne la lance de leurs ennemis, & leur sert aussi pour la reprendre lorsqu'elle est à terre, & qu'ils ne veulent pas se donner la peine de descendre, ou de la prendre avec la main. Ils savent se cacher derrière le corps du cheval, quoiqu'il coure à toutes jambes, en s'appuyant du pied sur l'étrier du côté qu'ils se penchent, qui est toujours le gauche; ils tiennent le crin d'une main avec les rênes de l'autre, & du pied droit ils embrassent la selle d'une manière qu'on ne les sauroit voir: ils marchent tous de front, autant que le terrain leur peut permettre de s'étendre, & ils ne défilent jamais sans nécessité. Si un cheval veut faire de l'eau, tous les Cavaliers s'arrêtent jusqu'à ce qu'il ait achevé, c'est une espèce de civilité parmi eux d'en user ainsi: c'est aussi pour marcher dans leur ordre accou-

côu-

Unable to display this page

voisinage, & dès qu'ils ont découvert le dessein qu'on a de les attaquer, ils décampent en moins de deux heures, & marchent tout d'un tems menant avec eux leur bétail & leurs familles, avec leur bagage chargé sur des bœufs, sur des mulets, ou sur des chameaux. Ils se retirent incessamment dans les Deserts, & ils ne s'arrêtent que pour faire repaître les animaux, dans les lieux où ils trouvent des eaux & des pâturages. Ils sont si accoutumés à la fatigue & à cette sorte de vie, qu'il est impossible aux autres

que les Arabes, dont il est ici question, sont une Nation que les plus fameux Conquerans n'ont jamais pû subjuguier, au contraire les plus grands Princes ont eu besoin de leur secours dans certaines expéditions: ce fut par leur moyen que l'armée de Cambyse, destinée contre les Juifs, passa heureusement par les deserts qui separent l'Egypte de la Palestine: un Prince Arabe y fit trouver le secours le plus nécessaire; savoir une grande quantité d'eau portée dans des outres sur des Chameaux. Herodote, l. 3. ch. 9. & 88. Quand on trouve dans l'histoire des Victoires, ou des avantages remportés sur les Arabes; & des Empereurs qui en ont pris le nom d'*Arabique*, cela ne regarde point nos Arabes du Desert; Nation invincible & capable d'arrêter & de détruire de grandes Armées: de puissans Princes l'ont éprouvé plus d'une fois, & sur tout les Princes Croisés, &c.

tres Nations, quelque puissantes qu'elles soient de les vaincre. Il faut trop de tems à leurs ennemis pour se préparer à les suivre, leurs chevaux ne sauroient résister à la faim autant que ceux des Arabes y résistent. Ils leur font passer des deux ou trois jours à marcher continuellement sans manger & sans boire; les Turcs n'oseroient s'engager trop avant dans les Deserts, & dans des lieux inconnus, où il n'y a que les Arabes qui sachent les routes & les endroits où l'on peut trouver de l'eau, & du fourage. Toutes les provisions qu'ils porteroient avec eux ne suffiroient pas pour le tems qu'ils mettroient à les poursuivre & à s'en retourner: les Arabes ont leurs chevaux sellés & bridés à la porte de leurs tentes depuis le matin jusqu'au soir, leur lance est fichée tout auprès. Ils sont tous campés & ramassés dans un même lieu, & ils font voir par la diligence avec laquelle ils décampent, qu'ils ont toujours prêts à partir au moindre signal.

CHAPITRE XIV.

Du pain, de la boisson, & des viandes des Arabes.

LES principales nourritures des Arabes sont le laitage, le miel, l'huile, le ris & les autres legumes, & les viandes de bœuf, de mouton, de chevre, de poule: ils mangent de trois sortes de pain, qu'ils cuisent à mesure qu'ils en ont à faire, parce qu'ils le paîtrissent sans levain, & il n'est bon à manger que du jour qu'il est cuit. Celui qui reste du jour précédent n'est plus bon que pour les chiens: voici la premiere maniere. C'est d'abord de moudre le bled avec un petit moulin qu'ils ont dans leurs huttes, & dont ils se servent lorsqu'ils sont dans des endroits où il n'y a pas de moulin à eau, (car pour des moulins à vent il n'y en a point en ce païs-là.) Ils font du feu dans une grande cruche de grez, & lorsqu'elle est échauffée, ils détrempent la farine dans de l'eau comme nous le faisons pour faire de la cole à chassis, & ils l'appliquent avec le creux de la main sur le dehors
de

de la cruche , cette pâte presque coulante s'étend & se cuit en un instant, la chaleur de la cruche en aiant desséché toute l'humidité, le pain s'en separe mince & delié comme nos gaufres; cette cuisson se fait si vîte qu'en fort peu de tems on en a une quantité suffisante.

La seconde sorte de pain se cuit sous la cendre , ou entre deux braziers de fientes de vaches allumées , qui brûlent d'un feu lent, & cuisent le pain tout à loisir. Ce pain est épais comme nos gâteaux , la mie en est fort bonne quand elle est mangée le même jour, mais la croûte est noire & brûlée , elle conserve une odeur de fumée , & un goût de la matiere dont elle est cuite; il faut y être accoûtumé , ou avoir bien faim pour s'en accommoder. Ce n'est pas seulement chez les Arabes qu'on se sert de cette espece de pain, & de la fiente de vaches pour le cuire , les Païsans s'en servent aussi; & tous les Villageois qui sont dans des lieux où il n'y a gueres de bois, prennent grand soin d'en faire leur provision.

Les petits enfans les ramassent toutes fraîches, & ils les appliquent contre les murailles pour les faire sécher; ils en dé-

tachent la quantité dont ils ont besoin pour cuire du pain ou pour se chauffer; elles brûlent peu à peu, & conservent long-tems un feu semblable à celui des mottes des Tanneurs; on en fait de petites mottes qu'on laisse sécher au soleil. On fait la même chose de l'écorce des bois employés à la tannerie des cuirs. Les Villageois ne laissent pas d'avoir aussi du bois pour faire leur cuisine & pour les fours; mais les Arabes n'ont pas la même commodité, ils n'en font aucune provision, n'étant pas toujours dans un même lieu, & d'ailleurs ils n'ont pas le moyen de le transporter. Ils campent sur des sables en hyver, & sur des montagnes dégarnies de bois en été.

La troisième sorte de pain, qui est la meilleure & la plus propre, se fait en échauffant un four, ou une grande cruche à demi pleine de certains petits cailloux polis & luisans, sur lesquels ils jettent la pâte étendue en forme de galette. Ce pain est blanc & de bonne odeur; mais il n'est bon aussi que du jour qu'on le fait, à moins que la commodité des lieux ne leur donne le tems d'y mettre du levain pour le conserver plus long-tems. Cette manière de cuire le pain est

est la plus ordinaire dans toutes les villes de la Palestine, & dans les villages où il y a des fours.

Les Arabes boivent ordinairement de l'eau, que leurs femmes vont querir avec des cruches & des outres, aux sources contre lesquelles ils sont ordinairement campés ; ils ne laissent pas de boire du vin jusqu'à s'enivrer, quand ils en trouvent, quelque défense que Mahomet leur en ait faite : ils ne sont pas fort scrupuleux sur cela : ils disent même que c'est proprement un conseil de leur Prophete, à cause des accidens qui en peuvent arriver, plutôt qu'un veritable precepte de leur Religion. Ils boivent rarement à table, mais quand ils en sont fortis, ils prennent de l'eau, ou dans une cruche, ou dans une outre. Ils ont encore une boisson composée d'abricots, de raisins & d'autres fruits secs, qu'ils mettent infuser dans l'eau dès le jour précédent, ils la servent à table avec les viandes dans des jattes, & ceux qui ne veulent pas se lever pour boire de l'eau, puisent de celle-ci avec une cuillère, qui leur sert aussi pour manger le fruit infusé.

Ils se servent encore d'une autre boi-

fon , qui est une espece de tisane faite avec de l'orge & de la réglisse ; mais ils n'en usent pas souvent.

Le Cherbet, ou Sorbet ne se trouve parmi les Arabes que chez les Princes & chez les Cheikhs ; on en donne par regale dans les visites , & dans d'autres occasions particulieres, comme nous faisons en France de la Limonade & d'autres liqueurs.

Le Café est la seule chose dont les Arabes ne sauroient se passer, particulièrement ceux qui usent de l'Opium & du Berge : il leur en faut necessairement tous les matins à leur déjeûné & à l'issuë de leurs repas ; outre les visites qu'on fait & qu'on reçoit, où il faut donner ou prendre du café, avant que d'entrer en conversation. On le boit meilleur chez les Bedouïns que chez les Turcs, ceux-ci en font piler une grande quantité qu'ils conservent dans des sacs de cuir ; mais ils ne sauroient si bien le serrer qu'il n'y entre de l'air, & que sa force ne se perde quand ils le gardent trop long-tems. Les Arabes n'en accommodent jamais que quand ils en veulent prendre : ils font vite rôtir la graine sur une poëlle, la mettent toute chaude dans un mortier fait

fait d'une piece de bois creusée, l'écrasent autant qu'ils le peuvent avec le bout d'un bâton, & la font bouillir tout en même tems dans un cocquemar plein d'eau, qui bout tandis qu'on prépare la graine, & de cette maniere on prend le café avec tout son sel, & avec toute sa vertu.

Un des principaux regales qu'ils aient pour leur déjeuné, c'est de la crème, ou du beurre frais, mêlé dans un plat de miel. Cela ne paroît pas s'accommoder fort bien ensemble; mais l'experience apprend que ce mélange n'est pas mauvais, ni d'un goût désagréable, pour peu qu'on y soit accoutumé.

Les Arabes mangent rarement du rôti; quand on en fait chez les Emirs, on passe les poulets dans une broche de bois, qu'on tourne sur deux piquets fourchus fichés en terre, & en tournant on les arrose avec du beurre au lieu de lard. On rôtit tout de même des chevreaux & des agneaux tout entiers; & pour le mouton ou le bœuf, on le coupe tout par petits morceaux, gros comme des noix, on met dessus du sel & du poivre, puis les ayant passés dans des brochettes de fer longues d'un pied, on

Unable to display this page

du feu, & on le laisse tout auprès bien couvert pour le faire enfler, & on y ajoute du beurre, roussi dans une poêle, avec du poivre, & quelquefois du sucre, & on le sert dans un plat dressé en pyramide. Quelquefois quand ceux qui sont assis tout autour pour manger le Pilau n'ont point de chandelier, ils fichent la chandelle sur la pointe du Pilau, sans que le suif qui s'y mêle en fondant par la chaleur du ris leur donne le moindre dégoût: mais ce n'est que parmi les plus grossiers.

Ils coupent la viande dont ils veulent faire du potage par petites pieces: ils en font quatre d'un poulet, six ou huit d'une poule, & les font bouillir dans une chaudiere: ils mêlent un peu de ris, de farine & du persil dans le bouillon, & ils versent le tout dans une grande gamelle. C'est leur potage qu'ils appellent en leur Langue *Chorba*.

Les Bedouïns, aussi bien que les Turcs & les Maures, qui sont dans les villes & les villages, se régalent du mets appelé *Coubeki*. Ce sont des balottes de viande pilée avec du bled, du sel & du poivre, qu'ils font bouillir après les avoir arrondies comme de grosses favon-

nettes. Ils les servent dans un plat avec du lait aigre, & s'en font un ragoût fort délicieux.

Ils font leur provision de bled bouilli & desséché au soleil, qu'ils appellent *Bourgoul*, pour le manger pendant l'année cuit avec de la viande, comme nous faisons quelquefois du ris: ils font encore une autre provision de *Courcouffon*, qui n'est autre chose que de la farine arrosée avec de l'eau, laquelle à force d'être remuée devient toute en petits grains, comme des têtes d'épingles, & ils l'appêtent avec de la viande ou avec du beurre de même que le ris. On s'en sert beaucoup plus en Barbarie, que chez les Arabes.

Leur beurre n'est guere bon, & sent toujours un peu le suif. Ils le tirent à force de battre le lait dans une outre mal propre, qu'on acheve de remplir du lait qui reste dedans, & c'est leur fromage: il est blanc, d'un très-méchant goût, & ils n'en font point d'autre: ils boivent du lait doux, & en font quelquefois du potage, mais dès qu'il est caillé, ils le font aigrir avec le suc d'une herbe qu'ils y mettent, afin qu'il soit plus rafraichissant. Ils en versent aussi
sur

sur le pilau, & le mangent mêlé ensemble : il faut être fait à ces sortes de ragôts pour s'en accommoder.

Les fèves, les lentilles, & les autres legumes sont cuites ordinairement avec de l'huile : ils mangent les olives salées, cueillies dans leur maturité, lorsqu'elles sont bien noires, & après y avoir mis de l'huile.

Les fruits dont ils mangent le plus souvent, sont des figues, des raisins, des dattes, des pommes & des poires, qui leur viennent de Damas, des abricots secs & frais dans leur saison, des melons & des pasteques ou melons d'eau, dont ils se servent en été, au lieu de l'eau pour se rafraîchir.

L'usage du Tabac à fumer est si grand parmi eux, qu'il n'y a ni grand, ni petit de l'un & de l'autre sexe qui n'en prenne extraordinairement ; il leur sert de contenance dans les compagnies, & d'entretien quand ils sont seuls : c'est leur recreation après le repas, leur médecine lorsqu'ils le prennent à jeun, & ils reçoivent toujours leurs amis en leur en présentant d'abord qu'ils entrent chez eux.

CHAPITRE XV.

De la façon de manger des Arabes.

LA table des Emirs, des Cheikhs, & des autres personnes de considération, est un grand rond de cuir mis par terre sur une nate comme celle des Turcs. Leur vaisselle est de cuivre, leurs cuillères de bois, & les tasses dans lesquelles on sert à boire, sont d'argent, de porcelaine, de faïence, ou de cuivre jaune : les Maîtres & les gens égaux sont assis autour de la table les jambes croisées à la manière de nos Tailleurs, & ceux qui doivent du respect sont à genoux, & se reposent sur leurs talons. Ils ne mettent jamais de nappe, les plats sont servis sur le cuir, qui est bordé de galettes, & de cuillères. Il y a autour de ce rond de cuir une longue pièce de toile de lin raïé d'environ une demie aune de largeur, dont on se sert en guise de serviette. On prend toute sorte de viande avec la main au lieu de fourchette, & on ne touche rien que de la main droite, & jamais de la gauche ; parce que celle-ci est destinée à se laver après les

les necessités naturelles ; ils ne se servent point de couteaux, la viande étant toute coupée par pieces, & cuite à un point qu'on la peut rompre aisément avec les doigts, ils en prennent dans les plats & la mettent sur le pain, comme nous la mettons sur nos assiettes, ou bien ils la mettent sur le cuir. Le potage, le bouilli, le rôti, l'entremets, les salades, les fruits & tous leurs ragoûts sont servis en même tems ; on y mange sans boire, à moins qu'un extrême besoin ne les oblige à demander de l'eau, & ceux qui ont fini, se levent en disant : *Elbhemdi lillab*, Louange à Dieu (pour toute action de graces,) ils vont boire, & ensuite se laver les mains avec du savon ; les places des premiers sont d'abord occupées par ceux qui étoient debout autour de la table : ainsi ils s'y mettent tous à leur tour, & la table reste jusqu'à ce que chacun ait mangé. Les Princes se levent de la même maniere, se retirent dans certains endroits où on leur porte à laver, & ensuite on leur sert du café & du tabac, pour laisser manger leurs domestiques jusqu'aux derniers de tous ; ceux-ci plient la table, & l'emportent à la cuisine, ils essuient

leurs mains à deux mouchoirs, qu'ils portent passés dans leur ceinture, l'un pour la table, & l'autre pour l'usage que j'ai dit; ils ne s'en servent qu'à cela parce qu'ils ne se mouchent presque jamais ni ne crachent, plutôt par une habitude qu'ils s'en sont faite, par un principe de civilité & de propreté, que par aucune raison qu'on puisse imaginer.

Il n'en est pas de même pour le commun des Arabes, quoiqu'on leur apporte à manger de la cuisine des Emirs, ils n'ont ni table, ni nappe; on leur sert trois ou quatre gamelles ou grandes jattes de bois, mal propres & fort grossièrement travaillées, d'environ un pied & demi de profondeur & de deux de diamètre, pleines de potage avec la viande dedans, du pilau, & d'autres sortes de ragoûts. Les Arabes s'assient à l'entour en cette manière, que les épaules de l'un tournent directement vers la poitrine de l'autre, & toutes les mains droites vers les plats, les gauches sont tournées en dehors, & ne leur servent que pour s'appuyer lorsqu'une trop grande quantité de survenans les oblige à être dans cette situation incommode; ils
n'ont

n'ont auffi ni couteaux, ni cuilleres, ni fourchettes; ils mangent le potage dans le creux de la main, prennent le pilau ou le ris à poignée, le pressent dans la paume de la main, & en font une pelote, qui leur remplit entièrement la bouche, & s'il leur reste quelque chose dans la main, ou sur la barbe, ils la secoient dans le plat sans autre ceremonie. Tous ceux qui sont debout à l'entour, prennent les places de ceux qui se levent, & les valets qui mangent tous les derniers, mettent les jattes les unes sur les autres, & les emportent chez l'Emir. Ceux qui ont mangé vont boire à grands traits dans une cruche qu'ils se donnent les uns aux autres: & au défaut de cruche, ils boivent dans une outre, & s'étant ainsi abreuvés reciproquement, ils lavent leurs mains avec de la terre, quand ils n'ont pas du savon, & s'essuient à leurs mouchoirs. Ils se mettent ensuite par petits pelotons pour boire du Café, pour manger du fruit, ou pour fumer du tabac; ils pourroient bien avoir des cuilleres, & chacun porter la sienne pour s'en servir; mais ils n'y trouveroient pas leur compte avec ceux qui mangent avec la main, ou par necessité, ou par pares-

se , & beaucoup le font par devotion, disant que Mahomet a donné des Indulgences à ceux qui mangeroient avec les trois doigts de la main, qui est la fourchette naturelle que Dieu leur a donnée pour se servir à table.

CHAPITRE XVI.

Des Habits des Arabes.

IL y a peu de difference entre les habits des Turcs distingués & ceux des Emirs Arabes. Ils sont ordinairement de drap, de laine, & de soie, & il n'y a que l'ouverture des manches qui les distingue entre eux. Ces Princes, & les Cheikhs principaux ont pour leur habit d'hiver un caleçon de toile, & une chemise fine, dont les bouts des manches taillées en pointe pendent jusqu'à terre, un *Castan* de satin ou de moire, fait comme une soutanne, qui va jusques au milieu de la jambe, avec des manches larges, il est ceint d'une ceinture de cuir large d'environ un demi pied, brodée d'or & de soie, & garnie de plaques d'orfèvrerie, avec des agrafes, ou
des

des chaînes pour la ferrer, ou pour l'élargir ; ils y pendent un petit couteau garni d'argent & de pierreries. Ils ont de petits poignards longs d'un pied & demi, un peu courbés, qu'ils passent à cette ceinture, le fourreau est de ^a chagrain, garni d'or ou d'argent, & le manche fait comme la moitié d'une croix pattée, est d'argent massif, & s'il est de quelque bois estimé, ou de quelque matière précieuse, comme de *Rinoceros*, &c. on se contente de l'orner de plaques d'or ou d'argent avec des pierreries. Sous ce Caftan, & pardeffus le caleçon de toile, ils mettent un *Chakchier* ou pantalon de drap rouge, dont le pied est de maroquin jaune. Ces pantalons doivent toujours être de couleur rouge, de pourpre, ou de violet, & jamais de verd, à cause que Mahomet a aimé cette couleur, & que ses descendans portent le Turban verd, ils croiroient de la profaner en la mettant à cet usage. Ils traitent les Persans d'heretiques,

à
a *Sagri* est un mot Persan, qui signifie la croupe d'un cheval ou d'un mulet; les Persans & les Turcs en préparent la peau avec une certaine graine, & ils appellent aussi cette peau préparée *Sagri*, d'où les Européens ont fait le mot de *chagrain*.

à cause qu'ils mettent des pantalons & des caleçons verts. Leurs Babouches, faites en pantoufles du même maroquin, leur servent de souliers, ils les quittent quand ils veulent s'asseoir, & marcher sur les tapis. Au lieu de manteau, ils ont une longue veste de drap, à manches, fourrées de quelque belle peau de Martre zibeline, ou de ventre de Renard, & quelquefois sans fourrure, lorsqu'il ne fait pas beaucoup de froid: ils ont aussi des Abas de drap rouge, verd, ou d'autre couleur, garnis d'un galon d'or & d'argent sur les épaules, & de quelques roses en broderie, & de boutonnières sur le devant; ces Abas se font en cousant les deux côtés du drap de toute sa largeur, comme si on en vouloit faire un sac, puis ils fendent le devant pour le mettre sur les épaules, en évuidant l'endroit qui doit passer autour du col, ils laissent deux ouvertures dans les coins pour y passer les bras, & cet habit est proprement pour porter à cheval.

Leur Turban est d'une piece de mousseline, mise autour d'un bonnet de velours cramoisy, piqué avec du coton, dont les bouts tissus d'or ou d'argent pendent

dent derriere le dos , & forment une maniere de panache.

Ils ne portent jamais de sabre , que quand ils vont à quelque expedition , ils montent à cheval avec de petites bottines de maroquin jaune , sans bas , fort legeres , & cousuës en dedans , avec lesquelles ils peuvent aussi marcher à pied , & courir même , sans que l'eau les puisse pénétrer.

Ils mettent aussi quelquefois des vestes de dessous , de toile fine de diverses couleurs , piquées avec du coton. Les Grands parmi les Turcs s'en servent pour affecter la pauvreté & la modestie , & font porter le satin , le tabis & le velours à leurs valets , qui sont toujours pour le moins aussi bien habillés que leurs maîtres.

Leurs habillemens d'Eté sont aussi de drap , sans fourrure , quelquefois d'un simple camelot uni ou raïé ; la robe de dessous est de toile de coton blanche , ou de couleur : ils ne mettent de pantalon que pour monter à cheval , & ils restent avec le caleçon de toile seul , ou avec de petites chaufferettes de drap rouge , quand ils ne veulent point être nus pieds , comme ils le sont le plus souvent pour plus grande commodité. Les

Les Dames ont des caleçons & des chemises de mousseline brodées de soie aux extrémités & sur les coutures, de petites camisoles de drap d'or, de satin, ou d'autres étoffes de soie, qui ne joignent que par deux boutons au dessous d'une petite ceinture d'or & d'argent doré, ou d'un tissu d'or & de soie, avec des agrafes d'or & d'argent; le haut de la camisole est ouvert tout le long de la poitrine avec des boutons aux côtés, dont elles ne se servent jamais pour ne pas presser leur sein, & pour le faire un peu paroître par le milieu, les manches sont ferrées & courtes jusqu'au dessus du coude, d'où les manches de la chemise sortent & pendent jusqu'à terre. Elles ont aussi des *Castans* faits comme des camisoles, dont elles se couvrent en Hyver, hors qu'ils descendent jusqu'à terre; elles troussent les pointes de devant, & les passent dans les côtés de la ceinture, tant pour marcher plus librement dans la maison, que pour faire voir la broderie en fleurs, qui est sur le caleçon & sur la chemise. Leurs vestes de dessus sont des Abas de satin, ou de velours, comme celles des hommes, & quelquefois de brocard d'or, dont elles se font
des

les habits pour mettre aussi par dessus. Les hommes ne portent jamais de drap d'or & d'argent, pour ne pas imiter les femmes, à qui ces étoffes sont affectées; les femmes vont nuds pieds sur des tapis, lorsqu'elles sont dans la maison. Leurs babouches sont petits & façonnés; elles mettent de petites bottines plissées quand elles veulent sortir. Leur ornement de tête est un bonnet d'or ou d'argent, fait comme une manière d'écuelle ou de gobelet, entouré d'une mousseline brodée d'or & de soie, avec un bandeau de gaze de couleur qu'elles lient sur le front: lorsqu'elles sortent, elles mettent par dessus tout cela un grand voile de mousseline, qui leur couvre la tête, le visage, la gorge, & les épaules, & descend jusqu'au dessous de la ceinture.

Les Arabes du commun n'ont pour tout habillement qu'une grosse chemise à longues manches, un caleçon de toile, un Castan d'une grosse toile de coton, une sangle ornée de cuir, où est passé un poignard de la même figure que ceux des Princes, mais il n'y a point d'autre ornement que de petites pièces de monnaie d'argent, clouées autour du manche,

che, & le fourreau est de chagrain tout simple: leur manteau est un Aba de bourracan, raïé de blanc & de noir.

Ils mettent aussi en Hyver des fourrures de *Turemaux*, ce sont des vestes composées de plusieurs peaux de petits agneaux, passées en couleur de frangipane, & cousues les unes contre les autres, ils mettent le poil en dedans quand il fait beau, & en dehors quand il pleut: la pluie coule sur la laine sans pénétrer jusqu'à la peau, & quand elle est mouillée, ils n'ont qu'à secoïer la veste, l'eau la quitte & sèche à l'instant. Ils ont aussi de grandes robes de toile bien blanche, faites comme des chemises qu'ils mettent par dessus leurs autres habits en Été, quand il fait grand chaud.

Ils ont, comme nous avons dit, les pieds nus dans les bottes, lorsqu'ils sont à cheval, & dans le Camp ils les mettent aussi de même dans des babouches, qui ont des quartiers & des oreilles pour les attacher à la façon de nos souliers, ces babouches n'ont qu'une semelle fort mince, & sont sans talons.

Leur habillement de tête ordinaire est un

un Turban de mouffeline blanche, qui entoure un simple petit bonnet de drap rouge, il en pend un bout en forme de manache, & l'autre qui est beaucoup plus long est passé autour du col pour le garantir des ardeurs du soleil : ils mettent souvent ce Turban avec le Bustman dont nous avons parlé au commencement.

Les femmes du commun n'ont ordinairement qu'une chemise de toile bleuë pour tout habillement, & une ceinture de corde ou de toile, & un Abapardessus, avec un voile sur la tête, dont elles s'enveloppent le col, & se couvrent le bas du visage jusqu'au nez. Les filles en ont un autre qui leur couvre tout le visage hors les yeux, ainsi elles voient sans être vûës; elles vont nuds pieds en Eté, & en Hyver elles sont chaussées avec des babouches faites à peu près comme celles des hommes; elles portent des canifoles piquées avec du coton, lorsqu'elles n'ont pas de quoi avoir des vestes longues & complètes.

Les corps, dont nos femmes se servent pour conserver la taille, & pour soutenir le sein, ne sont point en usage par tout l'Orient, & moins encore parmi

mi celles des Arabes, ce qui les rend de mauvaife grace, particulièrement les nourrices, dont le fein pendant leur donne un air tout à fait défagréable, & les incommode même à la longueur du tems, faute de mettre dequoi le soutenir.

CHAPITRE XVII.

De la beauté des femmes Arabes, de leurs parures & de leurs ornemens.

LEs Princeffes & les autres Dames Arabes, qu'on m'a montrées par le coin d'une tente, m'ont paru fort belles, & bien faites; on peut juger par celles-ci & par ce qu'on m'en a dit, que les autres ne le font gueres moins; elles font fort blanches, parce qu'elles font toujours à couvert du foleil. Les femmes du commun font extrêmement hâlées, outre la couleur brune & bazannée qu'elles ont naturellement; je les ai trouvées fort laides dans toute leur figure, & je n'ai rien vû en elles que les agrémens ordinaires qui accompagnent une grande jeu.

jeunesse. Ces femmes se piquent les lèvres jusqu'au sang avec des aiguilles, & mettent par-dessus de la poudre à canon mêlée avec du fiel de bœuf, qui pénètre la peau & les rend bleuës & livides pour tout le reste de leur vie; elles font de petits points de la même façon aux coins de leur bouche, aux côtés du menton, & sur les joues. Elles noircissent le bord de leurs paupières d'une poudre noire, composée avec de la tutie, que les Arabes appellent *Kebel*, & tirent une ligne de ce noir, en dehors du coin de l'œil, pour le faire paroître plus fendu; car en general la principale beauté des femmes de l'Orient, est d'avoir de grands yeux noirs, bien ouverts, & relevés à leur de tête.

Les Arabes expriment la beauté d'une femme en disant qu'elle a les yeux d'une *Gazelle*: toutes leurs chansons amou-

a La Gazelle est une bête fauve, fort commune dans le Levant & dans l'Afrique. Les Orientaux l'aiment beaucoup, à cause de sa douceur & de sa gentillesse, quand elle est une fois privée: Son nom Arabe est *Gazal*, nom qui signifie aussi des vers amoureux d'une certaine mesure. Il est parlé dans l'Histoire du Mahometisme de deux Gazelles d'or dont un Roi de Perse fit présent au Temple de la Mecque.

amoureuses ne parlent que des yeux de Gazelle; & c'est à cet animal qu'ils com-

que. L'Auteur de la Bibliothèque Orientale dit que les Grecs & les Latins ont appelé cet animal *Dorcas*, quoique Pline n'en fasse aucune mention, & il trouve mauvais que les deux Maronites, Traducteurs de la Géographie du Cherif Edrissi, aient rendu en Latin le mot de Gazal, qui se trouve dans la Description du País des Negres, par celui de Cerfs, qui ne se trouvent point, dit Monsieur d'Herbelot, dans toute l'Afrique, en ajoutant que Virgile, avant les Traducteurs d'Edrissi, étoit tombé dans la même faute. Il semble cependant qu'on peut justifier les savans Maronites, tant parce qu'ils n'ont point connu de terme Latin pour exprimer le nom Arabe de *Gazal*, qu'à cause que la Gazelle est à peu près faite comme une Biche. D'ailleurs il n'est pas bien sûr que dans toute l'Afrique il n'y ait point de Cerfs, & que Virgile ait fait une faute à cet égard. Des Voïageurs m'ont assuré qu'il y en a, & nos François en ont trouvé dans l'Isle Maurice, au retour de l'Arabie Heureuse, suivant la Relation de ce Voïage page 146. Pline dit, livre 8. chapitre 22. que ces animaux traversent fort bien les mers, & qu'ils passent d'un país à un autre très-aisément. *Maria tranant gregatim nantes porrecto ordine, &c. Hoc maxime notatur à Cilicia Cyprium trajicientibus, &c.*

Je viens d'apprendre de Monsieur de la Perusse, ci-devant Gouverneur du Cap Negre, que les Cerfs sont fort communs sur toute cette côte de la Barbarie. Herodote livre 4. dit que les Cerfs & les Sangliers sont peut-être les seules bêtes sauvages, qui ne naissent point dans la Libye, c'est apparemment ce qui a trompé Monsieur d'Herbelot.

comparent toujours leurs maîtresses, pour faire tout d'un coup le portrait d'une beauté achevée. Effectivement il n'y a rien de si mignon, ni de si joli que ces gazelles; on voit sur tout en elles une certaine crainte innocente qui ressemble fort à la pudeur & à la timidité d'une jeune fille. Les Dames & les nouvelles mariées noircissent leurs sourcils, & les font joindre sur le milieu du front.

Elles se piquent aussi les bras & les mains, formant plusieurs sortes de figures, de fleurs, de fontaines, &c. se barbouillent les mains & les pieds d'une encre tannée, & teignent enfin leurs ongles d'une couleur rougeâtre, qu'elles font avec une terre verte appelée *Khe-na*. Les Arabes en teignent aussi la queue, & le crin de leurs chevaux blancs: c'est parmi eux une espèce d'ornement.

Elles ont les oreilles percées en plusieurs endroits, avec autant de petites boucles ou anneaux; les Dames distinguées y attachent des perles & des pendans d'or & de pierreries. Les femmes du commun y mettent de petits grains de verre, dont elles se font aussi des bras-

selets & des anneaux de verre de toutes les couleurs, faits exprès pour passer dans les bras, & sur les chevilles des pieds. Les Dames en mettent d'argent, & les Princesses d'or massif. Elles ont d'autres gros anneaux creux, ou plutôt des cercles garnis de petits anneaux qui pendent à l'entour. On remplit ces creux de petits cailloux, qui sonnent comme des grelots lorsqu'elles marchent : ces gros anneaux sont ouverts par un endroit en forme de croissant, par où elles passent le plus menu de la jambe. Enfin ces anneaux qu'on appelle *Khalkhal*, & une quantité de pendeloques plates, attachées au bout de leurs cheveux, nattés en long par derrière, sont autant de sonnettes qui avertissent que la maîtresse du logis, ou d'autres femmes passent; alors les domestiques se tiennent dans un certain respect, les autres personnes se cachent, ou se retirent pour ne pas les regarder.

Les Princesses mettent quantité de bagues d'or & de pierres précieuses aux gros doigts des pieds. Ces sortes de bagues sont plates & larges par dessus, & ce qui passe par dessous est rond & fort délié. Les autres femmes en ont d'argent,

gent, d'étain, ou de cuivre. Il y en a beaucoup qui ont une narine percée, où elles passent un grand anneau d'or, d'argent, d'étain, de plomb ou de cuivre, selon leur qualité. C'est une galanterie des Arabes de baiser la bouche de leurs femmes à travers ces anneaux, qui sont quelquefois assez grands pour enfermer toute la bouche dans leur rondeur.

Les femmes de qualité qui ont quantité de perles, les mettent au col, sur les bonnets, & sur leurs couvrechefs. Elles ont encore des chaînes d'or passées au col, & pendantes sur le sein avec des bandelettes de gaze de couleur, dont elles attachent & arrêtent un bonnet d'or ou d'argent massif. Cette gaze est bordée de sequins, & d'autres pieces de monnoie d'or, qui pendent autour du front, & des deux côtés des jouës. Les femmes du commun y attachent de petites monnoies d'argent, dont elles couvrent souvent tout le bandeau en forme d'écailles de poisson, & c'est un des principaux ornemens du visage.

Elles ont aussi de la couleur bleuë préparée, dont elles font des mouches sur leur visage, & sur celui des petits en-

fans, tant pour en relever la beauté, que pour arrêter les yeux des gens sur cette couleur, afin, disent-elles, que la malignité des Enchanteurs ne passe jamais jusqu'à leur personne pour leur faire du mal.

CHAPITRE XVIII.

Des amours des Arabes, & de leurs mariages.

COMME les Arabes n'ont aucune communication avec les femmes, ni avec les filles d'autrui, ils ne sauroient être amoureux que par imagination, ou sur le rapport qu'on leur en fait. Ils ne les approchent point, & ne les voient en public que par hazard, & un peu de loin ; le visage des jeunes filles est toujours couvert d'un voile, ou de quelque petit linge ; les garçons prennent de l'amitié pour elles par les agrémens ordinaires du port, de la taille, de la voix, & de tout ce qu'ils peuvent observer sur l'extérieur de la personne, lors qu'elles passent devant eux, ou qu'ils ont occasion

Unable to display this page

ne gardent point d'argent comptant, & que tout leur bien n'est qu'en bétail. Il faut proprement qu'un garçon qui veut se marier achete la femme, & les peres parmi les Arabes ne sont jamais plus heureux que quand ils ont beaucoup de filles. C'est la premiere richesse de la maison, ainsi lorsqu'un garçon veut traiter lui-même avec la personne dont il veut épouser la fille, il lui dira: voulez-vous me donner vôtre fille pour cinquante moutons, pour six chameaux, ou pour douze vaches, &c. ? S'il n'est pas assez riche pour faire de semblables offres, il lui proposera de la donner pour une cavale, ou pour un jeune poulain, le tout enfin selon le mérite de la fille, & la consideration de sa maison, & selon le revenu de celui qui veut se marier. Lorsque l'on est d'accord de part & d'autre, on fait dresser le contrat par la personne que les Arabes ont choisie entre eux, pour faire l'office de Cadi ou de Juge, & s'il ne se trouve personne, c'est par le Secretaire du Prince, à qui ils font part de leurs conventions, s'ils sont gens assez considerés pour cela. Le Cadi ou le Secretaire écrit le nom des témoins au bas du contrat après celui des parties, &

& cela suffit pour toutes sortes de formalités. Les pauvres gens qui ne peuvent pas paier les frais du Contrat, prennent seulement des témoins, & se marient verbalement, en payant sur le champ ce dont ils sont convenus ensemble. Alors les parens du garçon & de la fille mangent, & se réjouissent ensemble, reçoivent des complimens, & prennent un jour pour faire la cérémonie : les femmes menent la mariée au premier village où il y a des étuves, elles la lavent, & lui mettent ses plus beaux habits, & lui parfument les cheveux, avec du storax, du benjoin, de la civette, & d'autres semblables senteurs, lui noircissent le bord des paupieres & les sourcils, lui mettent des couleurs broyées sur le visage, qui est déjà graissé d'une essence, sur laquelle on jette de la poudre d'or, comme celle que nous mettons sur l'écriture, lui rougissent les ongles avec du Khena, & avec une certaine encre elles lui tracent des figures, de fleurs, de fontaines, de maisons, de cyprès, de gazelles, & d'autres animaux sur toutes les parties du corps. Elles la parent aussi de bagues, d'anneaux, & de toutes les pieces de

Unable to display this page

qu'il veuille préserver les deux amans des yeux d'envie, & de tous les sorts que les méchants pourroient jeter sur ce mariage. Quand la nuit est venuë, elles vont presenter la fille au futur époux, qui l'attend seul, & assis dans une tente séparée, la regardant venir à lui sans se remuer, & sans lui rien dire; elle ne lui dit mot aussi. Les femmes qui la conduisent font un compliment au marié, qui ne leur répond rien, se tenant toujours assis d'un air grave & sérieux, & sans faire aucun mouvement; jusqu'à ce que la fille s'étant prosternée devant lui, il lui met une piece d'or ou d'argent sur le front. Cette cérémonie se fait trois fois ce même soir-là; & à mesure qu'on change d'habits à l'épousée, on la presente à l'époux, qui la reçoit de la même façon, & avec la même gravité. C'est une espece de magnificence en Orient de dèshabiller souvent la mariée, & de lui donner en un seul jour tous les habits qu'on lui a faits pour ses nôces. Les femmes qui sont de la fête, s'en font un plaisir, aussi bien que les hommes, qui font souvent changer d'habits aux mariés par la même raison : mais à la troisiéme fois que la

filles est présentée, le marié se leve, l'embrasse, & la porte lui-même dans la tente où ils doivent coucher. Les femmes l'abandonnent alors, & la laissent aller avec son mari dans un appartement où il y a deux petits lits à terre sur des nattes, l'un auprès de l'autre, où les mariés se couchent pour un quart d'heure de tems. Après la consommation du mariage ils se lavent l'un l'autre avec de l'eau froide, changent d'habits, & le marié sort ensuite avec un mouchoir ensanglanté à la main, qu'il va montrer aux parens, & aux amis assemblés. Il reçoit de nouveaux complimens, & passe le reste de la nuit avec eux à se réjouir, sans rentrer dans sa chambre, parce que l'épousée a passé aussi chez les femmes pour le même sujet. Elles chantent & dansent jusqu'au soir autour de la chemise de la mariée. Dès le grand matin on les mène aux étuves, de même que le jour précédent. La fête dure tout le reste de la journée, & ensuite chacun se retire chez soi, & les mariés commencent à vivre en ménage. Tous les parens assistent à la nôce, hors le pere de la fille, qui sort de la mai-
son

son le même soir, par une bizarre délicatesse qui ne permet pas de se trouver chez lui, tandis qu'on met sa fille à coucher avec un homme. Les peres se font de cela une affaire d'honneur, comme d'exposer en public les chemises des mariées, le lendemain des nôces, pour marque de la virginité de la fille, dont ils ont répondu à l'époux, & à toute la famille.

Les Princes, & les autres personnes de consideration se marient à peu près de la même façon, les cérémonies en sont plus grandes, les habits & les ornemens plus magnifiques, les presens plus considerables, & les formalités plus particulieres.

On voit des Arabes qui ont les bras marqués par des coups de couteau qu'ils se donnent quelquefois, pour témoigner à leurs maîtresses ce que la rigueur & la violence de l'amour leur fait souffrir. Nous nous contentons de chanter: Je me meurs, je languis, je soupire: ces bonnes gens sont plus pathétiques que nous, ils vont souvent au fait, & executent réellement ce que nous avons accoutumé de mettre dans nos chansons.

Il n'est pourtant pas fans ^a exemple qu'une pareille chose soit arrivée parmi nous; avec cette difference que les Arabes ont pitié de voir poignarder leurs amans, & que nos Dames s'en sont souvent moquées.

On prend quelque soin des Princesses quand elles accouchent; les autres femmes n'y font pas beaucoup de façon; je ne sai si elles sentent moins de mal que les autres, ou si elles le supportent plus courageusement, mais elles accouchent en chemin & par tout où elles se trouvent comme sous leurs tentes. Quelques momens après qu'elles sont délivrées, elles prennent l'enfant, lui lient le nombril, & le vont laver à la premiere fontaine. Elles le mettent ensuite sur une natte tout nud, ou avec très-peu de langes, & le laissent se mouvoir & crier comme il veut, jusqu'à ce que de lui-même il se leve & puisse marcher: (ce que leurs enfans font ordinairement dans l'année:) & en les élevant ainsi,

^a L'Auteur cite pour exemple de son tems, Monsieur Clauzier, Ecuyer de Monsieur le Comte de Crussol, qui se poignarda, dit-il, pour Madame des Boulayes, Demoiselle de Madame de Crussol.

ainfi, il meurt beaucoup moins de ces enfans que de ceux qui font mieux foignés.

Les Arabes qui font habitués à Alep, fe marient d'une plaifante maniere: après qu'ils ont fait les cérémonies ordinaires aux autres Arabes, l'époux fait un tour dans la Ville revêtu de fes plus beaux habits, précédé des hautbois & des tambours, fuivi des garçons de la nôce; les hommes qui font parens, ou amis du marié, font armés de gros bâtons, & le conduifent enfuite à la porte de la maifon de la mariée, où ils trouvent une quantité de femmes qui ont pareillement de gros bâtons à la main pour leur en défendre l'entrée. Le marié fe prefente pour y entrer de force, & les femmes lui déchargent des coups de bâtons fur la tête & par tout; les garçons ne les parent pas toujours avec affez d'adrefle, enforte que le marié fe trouve fouvent bleffé jufqu'à effufion de fang. Il entre enfin malgré ces coups, on le panfe, s'il eft bleffé, & on l'enferme enfuite avec l'époufe, pour venger, difent-ils, fon fang par un autre, & ils observent enfuite tout ce que j'ai marqué ci-devant, après la confommation du mariage.

Les Turcomans ont une autre manière; car dans le tems que le garçon vient demander une de leurs filles, & qu'ils sont demeurés d'accord de toutes choses, ils lui disent: ma fille est allée aux champs querir du bois, & de l'eau; elle a été seule à garder les moutons & les vaches, je l'ai laissée sur sa bonne foi, je ne vous réponds de rien; si vous vous en contentez, je vous la donne telle que vous la voiez, avec ses vertus & ses vices. Cette protestation les met à couvert de toutes les choses qu'on ne pardonneroit point parmi les Arabes.

Les Arabes du commun ne se marient qu'à une seule femme, ils sont fort retenus sur la galanterie, & sur tous les vices des Orientaux. Les Emirs peuvent avoir des filles achetées pour leurs concubines. Leurs Sujets en auroient aussi s'ils avoient assez de bien pour les entretenir, & des logemens pour les mettre séparément d'avec la femme légitime. La Loi le permet ainsi pour éviter quelque chose de pis; ils ne considèrent point ceux qui aiment la pluralité des femmes, & qui sollicitent celles d'autrui. Ils estiment beaucoup la continence, & ceux qui ne parlent ja-
mais

mais des femmes dans les conversations. Ils sont si sages & si discrets là-dessus, qu'ils n'oseroient parler d'aucune débauche, ni écouter des discours qui sentent le libertinage. L'Emir Turabeye, lorsque j'étois dans son Camp, envoya querir à Damas des filles débauchées, qu'ils appellent comme nous filles de joie, pour ceux qui n'avoient pas assez de vertu pour garder le Célibat. Il les fit tenir à deux portées de mousquet loin du Camp, dans des tentes séparées, où elles étoient servies & entretenues aux dépens de l'Emir. Ce Prince obligeoit cependant ceux qui alloient les visiter, à les paier selon la taxe qu'il avoit imposée, savoir quinze sols pour chaque visite. C'étoit principalement afin que ceux qui ne pouvoient se passer de femmes, n'allassent pas solliciter les femmes ou les filles de leurs voisins, qui vivoient avec beaucoup de sagesse & de retenue. Quoique ce commerce fût toléré dans le Camp de l'Emir, on ne laissoit pas de montrer au doigt ceux qui s'y abandonnoient, & de les tenir pour des gens de mauvaise vie, & qui ne faisoient aucun cas de l'honneur.

Les

Les Arabes ne parlent point de leurs femmes, aussi on ne leur en parle jamais qu'indirectement, & sous d'autres noms, c'est leur ancienne coutume, à laquelle la jalousie a donné lieu. Ils disent, ma maison, & ceux de chez nous, pour dire ma femme & mes filles. Quand on veut s'informer de leur santé, ou leur faire des complimens dans une Lettre, on dit; comment se porte votre maison, & ceux de votre maison, &c. Quand on nomme les mâles, on dit, vos enfans bien aimés. Ils croiroient manquer de respect à ceux pour qui ils ont de la considération, s'ils leur parloient directement des femmes, sans s'excuser par quelque formule; ils diront, par exemple, sauf votre correction ma femme est venue, ou ma femme (parlant avec respect) ne se porte pas bien. Quelquefois aussi quand elles sont belles ou jeunes, ils ne les nomment point du tout; ils disent seulement, ma vieille est venue, ma vieille est malade; c'est pour éviter que l'œil, ou la malice des envieux ne leur fasse du mal, comme ils croient souvent qu'il en arrive aux enfans qui deviennent secs & languissans, par les regards de certaines gens.

gens. Ainsi quand on voit un bel enfant, on feroit un mauvais compliment à ses parens si on louoit sa beauté, ou son embonpoint; au contraire il faut leur dire: ô qu'il est laid! ô qu'il est vilain! ô qu'il est maigre! & tout ce qu'il y a de plus fâcheux, & de plus contraire à la vérité. Les Turcs, & les Grecs ont la même superstition sur ce mal prétendu que les ^a yeux communiquent, & il n'y a pas même jusques aux hommes qui ne se défendent de ces complimens qu'on leur fait sur leur fanté & sur l'embonpoint.

Les Arabes, comme les autres Orientaux, aiment beaucoup leurs enfans, & ils en prennent le nom dès qu'ils en ont quelqu'un. Si un homme appelé Mahomet, a un fils appelé Aly, il quitte son nom, & se fait nommer Abou Ali (le pere d'Ali) & la femme se nomme aussi la mere d'Aly; ils jurent par la vie de leurs enfans, ils supplient les gens pour l'amour de leurs enfans, & les re-

mer-
a L'erreur de croire que les yeux de certaines gens sont dangereux, n'est pas nouvelle, les Anciens en étoient prévenus, & leur superstition étoit grande là-dessus: *Nescio quis teneros oculus mihi fascinat agnos.* Virgile, &c.

mercient, en priant Dieu qu'il les leur conserve ; ils ne manquent pas de mettre des saluts & des souhaits pour les enfans dans les Lettres qu'ils s'écrivent les uns & les autres. Ce n'est pas seulement pour les enfans qu'ils ont de la tendresse, elle s'étend encore sur les jeunes animaux, & ils les caressent de même à cause de leur innocence.

CHAPITRE XIX.

De la jalousie des Arabes.

LEs Arabes ont la jalousie en partage, autant & plus qu'aucune autre Nation de l'Orient, & par rapport à cela ils ont des usages singuliers, quelquefois même tragiques & barbares. Parler à quelqu'un de cornes, & de Cornards, c'est parmi eux un affront & une injure atroce, ils ne nomment point les boucs & les chevres par leur nom par cette raison-là, ils les appellent des moutons, afin de s'exprimer plus honnêtement. Le terme de Cocu est aussi une injure chez eux, & on s'en sert à l'égard des garçons

çons & des filles, comme à l'égard des hommes mariés. On n'est point appelé de ce nom-là par la débauche d'une femme, mais bien par celle d'une sœur; leur raison est qu'une femme n'est pas de leur sang, qu'ils la gardent tant qu'elle est sage, qu'ils la répudient lorsqu'elle ne l'est pas, & que le Mariage étant rompu, ils n'ont plus rien de commun avec elle: mais une sœur, disent-ils, est du même sang, & nul ne peut éviter qu'une sœur débauchée ne soit sa sœur. Au reste les Arabes ne craignent gueres l'infidélité de leurs femmes, car personne ne cherche à les solliciter, n'étant pas naturellement trop engageantes, & quand elles auroient le dessein de tromper leurs maris, il leur seroit assez difficile de l'exécuter; leurs tentes sont ouvertes de tous côtés, les enfans & les parens sont tous logés ensemble, & on n'oseroit sortir la nuit; car on auroit à sa suite cinq ou six cens chiens, qui aboïeroient jusqu'au jour; ainsi il faut que les femmes soient vertueuses malgré qu'elles en aient; outre que ne l'étant pas, elles seroient exposées à la cruauté, que l'honneur dont les Arabes se piquent, exige ordinairement de la part

part de leurs maris ou de leurs parens.

Les Arabes ne sont pas les seuls, qui se font une espece d'honneur de cette cruelle jalousie. * Les Druses qui habitent les montagnes, & qui n'ont aucune Religion, en sont blessés à un point que si quelqu'un leur avoit dit; comment se porte votre femme, ou votre fille? votre femme, ou votre fille vous saluent, elles se portent bien. Ah, ah! diroient-ils, voici des gens qui ont vû ma femme ou ma fille, apparemment ils les connoissent; & la premiere chose qu'ils feroient pour la prétendue conservation de leur honneur, ce seroit d'aller les égorger, & ensuite ils chercheroient l'occasion de se défaire de l'homme qui leur auroit fait ce compliment. Les Arabes ne se vengeroient pas ainsi de sang froid en pareille occasion, à moins qu'il n'y eût des circonstances plus fortes & plus particulieres. Ils laissent aller leurs femmes & leurs filles où bon leur semble, sans rien craindre; ils ne les enferment point; mais si elles venoient à abuser de cette liberté, il n'y

* Voyez ce que nous avons dit des Druses & de leur Religion dans une note sur le Chapitre I.

Il n'y a pas lieu de douter que le pere ou le mari ne se fît justice lui-même, en étouffant les sentimens de la nature, & n'ayant d'attention qu'à la vengeance de cette sorte d'honneur. Parmi quantité d'exemples que nous avons là-dessus, en voici un assez recent, & qui est aussi funeste que veritable.

HISTOIRE TRAGIQUE
de la fille d'Abou Rebieh Arabe, habitant de la ville d'Alep.

UN Bedouin d'Alep, appelé Abou Rebieh, avoit un fils qui servoit les François, & une jeune fille fort bien faite, & assez belle pour une Bedouine. Cet homme étoit extrêmement jaloux de l'honneur de sa famille, & de celui de toute sa race. Il avoit plus qu'un autre cette folie en partage, craignant toujours que sa fille ne le deshonorât, quelque soin qu'il prît d'observer sa conduite; il ne la perdoit presque point de vue, jusque là qu'après la mort de sa mere, il la faisoit coucher auprès de lui; mais soit que cette grande contrainte eût operé un effet contraire, ou que la fille fût de complexion amoureuse, tou-

toute la vigilance du pere ne put empêcher qu'elle n'eût un Amant, & qu'enfin elle ne devînt grosse. Quelques incommodités dont le pere s'apperçut bien-tôt, lui donnerent de la défiance. Un matin qu'elle étoit endormie sur la terrasse de la maison; (car on y couche en Eté dans le Levant) Abou Rebich s'avisa de la découvrir entierement, & il reconnut la verité de la chose; il ne dit rien à sa fille, jusqu'à ce que la voïant prête d'accoucher, il lui demanda en particulier qui étoit celui à qui elle avoit eu à faire; la fille nia toujours, & dit à son pere qu'elle étoit hydropique, qu'elle ne connoissoit point d'homme, & qu'elle ne savoit rien de tout ce qu'il lui vouloit dire. Abou Rebich fit tout ce qu'il pût pour découvrir l'affaire; mais il lui fut impossible d'en venir à bout: la fille n'avoua jamais rien ni par la douceur, ni par les menaces; elle demeura ferme jusqu'au jour de l'accouchement qu'elle ne put plus dissimuler. Le pere n'avoit pas voulu l'inquieter jusqu'alors, crainte des accidens, qui auroient pû l'empêcher d'en faire un exemple. Il la traita au contraire fort doucement: cependant il cacha à tous ses parents

ens, & à tous ses amis le malheur qui
irriroit dans sa famille, & quelque tems
après que la fille fût relevée, il donna
l'enfant à nourrir à une villageoise, fei-
gnant de l'avoir trouvé sur les chemins,
& il dit à sa fille qu'il en usoit ainsi pour
cacher son deshonneur; la pauvre mal-
heureuse crut d'en être quitte pour ce-
la; mais Abou Rebieh pensoit bien dif-
féremment. Il s'en alla un matin trou-
ver le Cadi, ou le Juge en chef de la
ville d'Alep, pour lui demander la per-
mission de tuer sa fille, & il lui en dit
à raison. Le Cadi fut si étonné de cet-
te proposition, qu'il le renvoya en le
traitant de fol, & en lui disant que la
justice de Dieu ne laisseroit pas un cri-
me de cette nature impuni, & que s'il
le commettoit, il seroit châtié rigou-
reusement; il le chassa enfin & ne vou-
lut pas l'écouter davantage. Abou Re-
bieh eut là-dessus un si grand dépit,
qu'il alla vendre tout ce qu'il avoit de
bien & de hardes dans sa maison, il en
mit l'argent dans un sac, & vint le jet-
ter aux pieds du Pacha d'Alep en lui di-
sant : Seigneur, je viens vous donner
tout le bien que j'ai au monde, il ne me
reste plus que l'honneur, donnez-moi la
per-

permission de tuer ma fille, qui a perdu le sien & celui de sa Nation, afin que je puisse réparer par la mort le tort qu'elle a fait à toute sa race, ou faites-moi mourir, car je ne saurois survivre à mon malheur. Le Pacha fut si saisi d'horreur d'entendre cette résolution, qu'il voulut le renvoyer avec son argent; mais l'Arabe se jeta à ses pieds fondant en larmes, & faisant de vives instances, sans que le Pacha pût jamais consentir à cette inhumanité: au contraire ce Gouverneur fit tout son possible pour l'adoucir, le consoler, & pour lui ôter ce noir dessein de l'esprit. Abou Rebieh connut bien qu'il ne lui seroit jamais permis de l'exécuter, & que le Pacha touché de compassion pourroit bien lui faire enlever sa fille, ce qui seroit encore pis pour lui. Il reprit donc son argent, & il se retira, laissant le Pacha quasi persuadé qu'il pardonneroit à son enfant. Mais Abou Rebieh ne perdit point de tems; il alla prier tous ses parens, & ses amis à dîner le lendemain chez lui, & il emploïa la plus grande partie de son argent à tout ce qu'il falloit pour faire un festin des plus magnifiques selon leur condition. Pendant qu'on

qu'on faisoit la cuisine, & que les conviés s'entrenoient ensemble, Abou Rebich monta dans la chambre de sa fille, l'égorgea comme une pauvre brebis, & mit la tête dans un plat, qu'il couvrit, & qu'il rangea lui-même dans un coin de la cuisine pour être servi le dernier. On mit les viandes sur la table; Abou Rebich s'assit, & mangea comme les autres, une heure durant: vers la fin du repas il dit aux Conviés: Messieurs, que meritoit, à votre avis, un enfant qui auroit deshonoré sa maison, sa Nation, & toute sa race? Ils lui répondirent qu'il meritoit la mort. Il rêva un moment, & puis il ordonna qu'on lui apportât le plat qui étoit couvert; il continua ensuite, & leur dit: Je ne doute pas que vous ne soiez assez bons pour vous contenter du méchant repas que je vous ai donné, eû égard à ma condition; mais voici un autre mets qui vous fera sans doute plus agréable, & dont vous devez être bien satisfaits; à-dessus il découvrit le plat. Toute la compagnie fremit d'horreur à l'aspect de cette cruauté, les uns quitterent la table, les autres devinrent comme immobiles, & tout y fut en desordre. Abou

L

Re-

Rebieh les pria de se remettre & de l'écouter. Il leur conta le soin qu'il avoit pris de sa fille, la faute qu'elle avoit faite, & ce qui s'étoit passé entre lui, le Pacha, & le Cadi d'Alep, ajoutant que puisqu'il avoit rendu à sa Nation, à ses parens, & à sa famille l'honneur que sa fille avoit perdu, il les prioit bien fort de lui vouloir aider à rendre ce qui étoit dû à cette pauvre Victime qu'il leur avoit sacrifiée. On mit à l'instant le corps & la tête dans un cercueil, & on la porta au Cimetiere ordinaire, avec les mêmes lamentations, & les mêmes cérémonies, qu'on auroit observées, si la fille étoit morte de maladie. Dès que ces funeraillles furent achevées, Abou Rebieh s'en alla chez les Arabes du Desert, & ne revint plus à Alep, craignant avec raison que le Pacha, ou le Cadi ne le fissent punir, quand ils auroient appris cette catastrophe. Son fils demeura avec les François dont il apprit fort bien la Langue, & il se fit Courrier. Les François l'envoioient par tout avec leurs dépêches, & ce fut par ce moien que j'appris de lui-même l'histoire tragique de sa sœur. Cette histoire m'a depuis été confirmée par
Mon-

Monsieur Bonin, qui étoit Consul à Alep dans le même tems qu'elle arriva.

CHAPITRE XX.

De Plaisirs, Et des divertissemens que prennent les Arabes.

LEs Arabes ne sont pas dans un état, ni dans des lieux, à pouvoir jouir des plaisirs qu'on trouve ordinairement dans les villes. Ils s'en font un très-particulier de vivre à la campagne, & d'y mener une vie libre & sans grand embarras, ils y trouvent du repos & de la douceur, exemts d'ambition & d'envie de changer jamais d'état.

Les hommes (comme j'ai dit ailleurs) passent leur tems à monter à cheval, pour se promener d'un village à l'autre, ils prennent garde à leur bétail; ils vont à la chasse du sanglier, qu'ils tuent à coups de lance; ils forcent les lièvres & les gazelles, avec de grands levriers qu'ils nourrissent soigneusement pour cela; ils ont des oiseaux de proie dressés

pour la perdrix, & ceux qui sont accoutumés à tirer, tuent aussi les autres oiseaux à coups de fusil, mais il y en a très-peu qui s'en servent parmi eux.

Ils se visitent les uns les autres, & passent des journées entières à prendre du tabac & du café, & à s'entretenir des affaires du tems, & de toutes les histoires qu'ils savent: comme ils sont naturellement fort serieux, ces sortes de conversations font leurs divertissemens les plus ordinaires. Ils parlent de la guerre, de leurs courses, de ce qui leur est arrivé pendant leur vie, & de ce qu'ils ont entendu dire à leurs peres, lesquels leur ont laissé les traditions de leurs Ancêtres; ils n'ont presque point de livres, & ne s'amusent point à lire. Ils ne connoissent ni cartes, ni dez, & rien de tout ce qui peut exciter quelque passion, n'est en usage parmi eux: ils ne jouent ni argent, ni meubles, ils se contentent de voir l'évenement de la perte ou du gain. Les jeux des Echecs, ceux des Dames, & du *Mangala* sont les seuls auxquels ils se divertissent.

Ce *Mangala* est composé d'une table de bois, où il y a douze creux faits com-

me

me les coupes d'une petite balance, dans chacun desquels ils mettent six petites pierres, ou autant de fèves, ou de coquilles. Les deux joueurs vident successivement chacun un trou, & ils font le tour du *Mangala* en mettant une pierre à chacun des autres creux, & lorsque la dernière forme un nombre pair avec celles qui s'y trouvent, on prend toutes les pierres; & celui qui en a davantage à la fin du jeu, a gagné la partie.

Ils montent à cheval avec l'Emir, & s'exercent au jeu des Geriddes, ou des Roseaux dont nous avons déjà parlé. Ils s'accoutument par cet exercice à se tenir bien à cheval, & ils dressent leurs chevaux par le même moïen, à l'usage qu'ils ont accoutumé d'en faire.

Les divertissemens des femmes ne consistent qu'à se visiter, à causer ensemble, à chanter, & à faire le ménage de la maison. Elles n'ont point l'usage de la musique, elles chantent naturellement d'un ton uni, assez lent & langoureux, avec de grandes pauses, & des reprises en même tems; leurs instrumens sont des violons, des tambours, des tambours de basque & des cliquettes, ils en mettent

aux deux mains en danfant. Ces cliquettes sont deux petites pieces de bois bien dur, comme de l'ébene ou du bouis, rondes & longues comme deux petits cervelas: elles en tiennent une piece avec le pouce, & l'autre avec le reste des doigts; elles les choquent en serrant la main avec tant d'adresse, qu'elles leur font faire le même effet que font nos castagnettes: c'est avec cela & avec le tambour de basque qu'elles marquent la cadence. Les tambours sont d'une piece de bois creusée, & de la grandeur d'une cuilliere à pot, le manche en est fort long, & il n'y a ordinairement que deux ou trois cordes d'airain, ou de boïau, sur lesquelles elles forment toutes sortes de tons; les violons sont quarés, & le dessus est de parchemin, ils n'ont qu'une seule corde de crin pareille à celui de l'archet; le manche en est fort long, ces poils au reste frottés avec de la résine, font un son assez lugubre & sombre. Ils ont encore des flutes de bois & de roseaux; les premières sont à peu près comme les nôtres; celles de roseaux sont fort longues, & leur son se forme en soufflant à l'embouchure, d'une maniere que la moitié du vent entre

tre

tre dans la flute, & l'autre moitié passe par dehors. Ils accordent fort bien tous ces instrumens ensemble, & ils s'en servent chez les Princes, & dans toutes les occasions où les Arabes se réjouissent.

Les hommes, ni les femmes en general, ne dansent point en public, ils croient cet exercice malhonnête: il y a cependant des gens parmi eux qui en font métier, & qui vont danser par tout où l'on veut pour de l'argent. Ces danseurs n'ont point de pas réglés, & dansent moins des pieds, que des mains, & de tout le reste du corps; l'oreille les conduit, & toute leur maniere de danser ne consiste qu'en gestes, en contorsions, & en minauderies barlesques, toujours en jouant des cliquettes.

CHAPITRE XXI.

De la maniere dont les Princesses Arabes se visitent.

LE seul plaisir que les femmes peuvent prendre chez les Arabes, est celui de la conversation qu'elles ont ensemble sous leurs tentes: les lieux où elles sont campées ne leur fournit rien d'agréable, qui puisse les obliger d'en sortir. Et comme elles se font un honneur de ne pas se montrer, celles dont la qualité les distingue du commun, ne vont point se promener dans les villages & dans les autres lieux un peu éloignés du Camp, où elles pourroient se divertir, s'il leur étoit permis de se communiquer à toutes sortes de gens.

Les Princesses ne sortent ordinairement de leurs tentes que le soir après le Soleil couché; & si c'est plutôt, les voisins se cachent par respect, comme j'ai dit, & les laissent dans la liberté de prendre l'air pour quelques momens, tout le reste de la journée se passe dans les tentes, où elles demeurent enfermées.

On

On ne fauroit entrer dans le détail de leurs occupations, tout ce qu'on peut en juger par leurs éclats de rire, c'est qu'elles causent volontiers, & qu'on les entretient par des récits fabuleux. Elles font quelquefois de petits voïages d'une ou de deux lieuës, pour visiter les autres Princesses; aucun homme ne les accompagne, & c'est assez pour toute leur garde de savoir que ce sont des femmes, pour n'en approcher en aucune façon.

J'ai vû arriver de ces Dames au Camp de l'Emir Mehemet, qui venoient visiter la Princesse sa femme : la dernière qui y vint étoit montée sur un chameau, couvert d'un tapis, & orné de fleurs, une douzaine de femmes marchaient en file devant elle, tenant d'une main le licol du chameau; elles chantoient les loüanges de leur maîtresse, & des chansons qui marquoient leur joie, & le bonheur qu'elles avoient d'être attachées au service d'une si belle & si aimable Dame. Elle étoit parée de tous ses atours, couverte d'un grand voile blanc depuis la tête jusqu'aux pieds, en gardant un silence profond & tel que la qualité le demandoit; ceiles des servantes qui mar-

L 5

choient

choient devant, & qui étoient les plus éloignées de sa personne, venoient à leur tour se mettre à la tête du chameau, & prendre le licol auprès de la Princesse, lorsqu'elle avoit marché une vingtaine de pas, cedant cette place aux autres, comme étant le poste d'honneur. La femme de l'Emir envoia les siennes au devant, & elles se joignirent aux autres, qui par honneur cederent entiere-ment le licol, & se mirent derriere le chameau, marchant en cet ordre jusqu'à la tente, où elle descendit, appuyée & soutenue par les femmes, qui étoient allées au devant d'elle. Alors elles chanterent toutes ensemble la beauté, la naissance, & les belles qualités de cette Princesse. La femme de l'Emir sortit en même tems de sa tente pour la recevoir, accompagnée du reste de ses gens; elle la prit par la main, & la mena dans sa maison, où la collation étoit déjà préparée. Les Princeses se baisèrent plusieurs fois, & leurs femmes firent la même chose entr'elles, après s'être retirées un peu à l'écart.

Après les complimens ordinaires, les Dames se mirent à table, & y furent long-tems, pendant que les suivantes
qu



La Princesse Epouse du
Grand Emir.



Princesse d'Espagne
Grand Canal

qui ne servoient point, continuoient leur chant, & de tems en tems elles pouffoient des cris de joie faits d'une maniere qui n'est usitée que dans ce pais-là. Ces cris se font par un battement de la langue contre le palais, qui dure tout autant qu'on a de la respiration, en disant d'un ton glapissant: Lu, lu, lu, lu, lu, fort vîtement articulé: ceci ne se fait jamais que pour témoigner une joie extraordinaire, & pour quelque chose de considerable. Tous les hommes decampent alors des environs de cette tente; l'Emir même n'y entre point, tant que les Dames d'une autre famille y demeurent, pour leur laisser la liberté entiere de se réjouir entre elles.

Après que la Princesse eût été regalée de café, de tabac, & de forbet, & qu'on lui eût versé de l'eau de senteur sur le visage, & sur les cheveux, on la parfuma avec la fumée du bois d'Aloès, qui brûloit dans une caffolette, faite à peu près comme un de nos encensoirs, qu'on mettoit sur le voile dont on lui avoit enveloppé la tête exprès; elle se leva ensuite, on la remit sur son chameau, & elle s'en alla dans le même ordre, sans être reconduite, & sans au-

cune autre cérémonie. On ne reconduit point les gens en Orient, & ceux qui s'en vont, partent toujours sans dire adieu, & cela pour s'épargner, dit-on, la douleur ou le regret de la séparation. C'est tout le contraire lorsqu'on arrive, car alors on met tout en usage pour persuader aux hôtes le contentement, la joie, & le plaisir que l'on a de les recevoir.

La maniere dont les femmes se saluent ordinairement, est de se baiser au front, au menton, & aux deux joues; elles se prennent ensuite par la main droite, qu'elles portent à la hauteur de la bouche, & chacune baise plusieurs fois sa propre main, parmi les complimens qu'elles se font, tant que leurs mains sont jointes. Les femmes qui sont au service des Dames baisent la main de leur Supérieure & des Princesses lorsqu'elles leur font la faveur de le souffrir, & de ne permettre pas qu'elles leur baisent les pieds, ou le bord de la robe. Elles vivent ensuite en particulier avec beaucoup de familiarité; pour tout le reste, chacune d'elles fait si bien son devoir, qu'on n'entend gueres les maîtresses quereller les servantes : il en est de même
par-

parmi les hommes, on y voit tant de douceur & tant de moderation, que j'aurois eu de la peine à le croire, si je ne l'avois remarqué plus d'une fois durant mon séjour chez les Emirs.

CHAPITRE XXII.

Du temperament des Arabes, Et de l'usage de la Medecine parmi eux.

S'IL est vrai que les maladies, dont nous sommes si souvent affligés, ne viennent ordinairement que des excès de la bouche, & de la diversité des ragoûts & des fausses qu'on invente tous les jours, aux dépens de nôtre santé, & du tems que nous aurions à vivre, on jugera aisément par la maniere dont les Arabes se gouvernent, qu'ils y doivent être moins sujets que les autres Nations, sur tout celles de l'Europe. Les Arabes mangent rarement sans nécessité, & mangent toujours les mêmes viandes, & en petite quantité. L'usage du vin qu'ils n'ont pas, & dont ils ne se servent point dans leurs repas ordinaires, leur sert de remede dans les occasions. Celui de ne

point boire dans leurs legers repas, ou une fois après seulement, les empêche de manger au-delà des besoins de la nature, & la sobriété qui est chez eux un point d'honneur, doit sans doute les délivrer de toutes les indispositions qu'on attribué avec raison à nôtre intemperance.

Les Arabes sont naturellement secs & robustes, d'une complexion froide, & un peu mélancolique, qui domine doucement sur celle qui cause nos passions & nos emportemens. Le froid & le chaud auxquels ils s'accoutument dès leur jeunesse, l'incommodité de coucher sur la dure, & tant d'autres fatigues qu'ils ont dans leur camp, & dans leurs voïages, leur rendent le corps si endurci aux travaux, que rien ne sauroit plus les incommoder. Ils s'appliquent le feu sur la tête, sur les autres parties du corps, où ils sentent quelque douleur, avec une petite méche de coton, laquelle brûlant peu à peu, communique sa chaleur à la partie affligée, & en approchant enfin de la chair, il la cauterise d'une manière que la cicatrice y reste toujours. Quand ils ont la fièvre. ils se mettent au soleil durant le frisson, & à l'ombre d'abord
que

que la chaleur les prend. Ils se couchent où ils se trouvent, s'ils ne peuvent se tenir debout, aiant une cruche d'eau auprès pour boire tout leur saoul lorsque l'alteration les presse.

Ils aimeroient mieux mourir que de prendre des lavemens) c'est parmi eux une indécence insupportable, dont j'ai dit la raison.) Ils n'ont point d'Apoticaire pour leur composer des medecines, ni de Medecins pour leur en ordonner, & ils souffrent patiemment leurs maux, en disant qu'il n'y a point d'autre Medecin que Dieu; ainsi ils ne se font point d'autres remedes dans les maladies, que ceux qui leur sont proposés par certaines femmes, qui ont des secrets particuliers, dont elles se servent pour toutes sortes d'infirmities. Ils ont de la foi pour certains caracteres que leurs gens de Lettres leur font avaler, aussi bien que pour d'autres qu'ils portent pendus au col, & pour des Oraisons qu'ils leur donnent par écrit.

Ils n'aiment point à être saignés, parce, disent-ils, que l'ame est dans le sang, & qu'on n'en sauroit tirer du corps sans diminuer la vie; ils donnent pour exemple qu'une poule, ou un mouton est

est mort dès qu'il n'a plus de sang dans les veines: cela n'empêche pas pourtant que quand ils ont quelque blessure, ils ne se laissent faire tout ce qu'on veut. Ils sont persuadés de l'utilité de la Chirurgie, mais ils ne croient nullement à ce que nous appellons Médecine. On ne trouve plus personne qui l'exerce parmi les * Arabes, quoique les plus grands hommes de cette profession soient sortis de ce peuple. Il n'y a que ceux qui habitent les Villes, qui ont conservé les Ecrits des anciens Médecins. Cheikh Mehemet Ebenfina, que nous nommons par corruption ^a Avicenne, est presque le seul Auteur Arabe qu'il y ait aujourd'hui dans l'Empire Ottoman. Il y en a beaucoup d'autres qui traitent de la

ver-

* Cela ne doit s'entendre que des Arabes du desert; car les autres Arabes cultivent encore la Médecine; & ouvre les écrits d'Avicenne, ils ont une infinité de Livres sur cette Science, composés en leur Langue, dont quelques-uns mêmes sont assez modernes.

^a Les Arabes l'appellent ordinairement Ebn Sina; c'est un de leurs plus grands Philosophes & Médecins, & il est mort, l'an 428. de l'Hegire. Les Ecrits des Auteurs Arabes ne sont point rares dans l'Empire Turc, & sur tout à Constantinople, où M. d'Arvieux n'avoit point encore été.

vertu des plantes, & des drogues dont nous nous servons ; mais les Bedouïns ne s'en embarrassent point.

Dieu a écrit sur leur front, disent-ils, le tems qu'ils doivent vivre, & toute la Medecine ne sauroit les empêcher de mourir quand l'heure en sera venuë ; ils vivent fort long-tems : j'ai vû des vieillards de cent ans, selon leur compte, qui n'avoient jamais été malades, & qui étoient aussi forts & aussi vigoureux dans tous leurs exercices, qu'un homme de trente-cinq ans parmi nous.

CHAPITRE XXIII.

Des heritages des Arabes, de leurs funeraillles, Et de leur maniere d'enterrer les morts.

LEs Arabes n'ont jamais de procès pour les successions ni pour le partage des biens : les heritiers partagent également, ou s'accroissent entre eux par l'autorité de l'Emir, ou par l'estimation que les amis communs font de leurs biens, qui ne consistent qu'en tentes,

tes, en meubles, & en bétail : cela se fait immédiatement après les funérailles du défunt ; le changement des lieux où ils campent, ne leur permet pas d'en avoir de destinés pour le Cimetière ; on choisit toujours un endroit un peu élevé & écarté du Camp. Ils y font une fosse où ils mettent le corps, & ils le couvrent de terre, & d'une quantité de grosses pierres, crainte que les bêtes ne le déterrent. Mais avant que de l'y porter, ils le lavent & le coufent dans un drap ; ils le mettent ensuite sur une espee de brancart, que quatre ou six hommes portent en chantant des prieres, & les loüanges de Dieu. Les hommes ne pleurent point sur le mort, afin de ne témoigner aucun regret de l'accomplissement de la volonté Divine, considérant d'ailleurs que c'est une necessité, & esperant de revoir leur parent ou leur ami dans le Paradis. Les femmes au contraire suivent le corps en pleurant, parce que selon leur Loi n'étant point admises dans le séjour des bienheureux, elles ne seront logées que dans les dehors avec les Chrétiens, & ne verront plus après sa mort celui qu'elles ont aimé pendant leur vie. Il y a, disent-ils, des

des filles en leur Paradis destinées pour la récompense de ceux qui seront Musulmans, c'est-à-dire, sauvés; ils en auront tout autant qu'ils en pourront souhaiter. Elles sont perpétuellement Vierges, & dans une jeunesse de quinze ans. ^a Mahomet décrit les beautés & les délices de ce Paradis, & les peines des damnés dans un livre, dont je donnerai quelque jour la traduction au Public; les curieux y verront les erreurs & les superstitions de ses Sectateurs. Ces fem-

^a Mahomet n'a point écrit de Livre particulier sur le Paradis & sur l'Enfer, & proprement ce faux Prophète n'est Auteur que de l'Alcoran, qu'il n'a pas fabriqué tout seul. C'est dans l'Alcoran que se trouve tout ce que les Musulmans sont tenus de croire sur ces deux points. Au reste il n'est pas vrai, comme on le pense communément en Europe, qu'ils ne reconnoissent point d'autre beatitude après cette vie, que la jouissance des plaisirs des sens; cela se prouve par le texte même de l'Alcoran, & par les plus habiles Paraphrastes & Commentateurs de ce Livre. Enfin quoiqu'il y ait bien des choses dans la Description de leur Paradis qui semblent grossières & sensuelles, il y a beaucoup d'apparence que ce sont plutôt des allegories & des paraboles que de véritables Histoires, selon la Remarque de quelques Sages hommes, & selon le sentiment des plus habiles Mahometans. Ce Livre dont parle Monsieur d'Arieux, & qui a donné lieu à cette Remarque, est un livre supposé.

femmes crient de toute leur force, s'égratignant les bras, les mains & le visage, arrachant leurs cheveux, & se prosternant de tems en tems, comme si elles étoient pâmées de douleur; elles prennent des poignées de terre, ou de sable, & le jettent sur leur tête & sur leur visage; elles courent, s'arrêtent, & font à peu près les mêmes postures & les mêmes contorsions que font parmi nous ceux qu'on appelle possédés. Les femmes qui ne sont point parentes du défunt, & qui suivent par cérémonie, ne se font pas de si grandes violences; elles sont vêtues d'un vieux Aba, & d'un voile bleu, pour marque de leur deuil, & pleurent, en chantant le panegyrique du défunt; elles reviennent ainsi chez les parentes, avec qui elles demeurent tout le reste du jour, & on leur y donne à manger. Les hommes se retirent aussi, tous resignés à la volonté de Dieu, après qu'ils ont repeté plusieurs fois ces mots: Dieu lui fasse miséricorde, la Providence en a voulu disposer ainsi, telle étoit sa destinée, que la Toute-puissance avoit écrite sur sa tête, & son heure étoit venue. Ils font ensuite leurs complimens aux parens, & leur témoignent

gnent par ces deux mots *Khaternna aan-
dek*, qu'ils prennent beaucoup de part
à leur affliction : *Selamet errassék*, Dieu
conserve vôtre tête, &c.

Voilà de quelle maniere vivent & meu-
rent les Arabes Bedouins, tels qu'étoient
ceux qui habitoient le Mont Carmel &
les environs, dans le tems que j'étois au-
près du Grand Emir, & que ces obser-
vations ont été écrites. Il y a eu depuis
beaucoup de revolution dans ce Gou-
vernement. Les Arabes qui le posse-
doient sous l'autorité des Pachas, ne
l'ont plus, & c'est maintenant les Turcs
qui s'en sont chargés, au grand déplai-
sir des Peuples, qui se trouvoient fort
heureux sous celui des Turabeyes. Ces
Arabes * ont passé dans d'autres endroits
de

* C'est le sort des Arabes du désert de n'être pas
long-tems fixes dans les mêmes lieux : la beauté &
les commodités d'un Pais les attirent, ils s'y main-
tiennent tant qu'ils peuvent ; la moindre révolution
les en éloigne : Dieu livra autrefois à leurs Ancêtres
les Provinces d'Ammon & de Moab, selon la Pro-
phétie d'Ezechiel, chap. 25. vers. 4. non pas, dit le
pere Calmet, qu'ils en eussent fait la conquête par
les armes ; mais parce que les Caldéens aiant assu-
rati ces Pais, & en aiant conduit les habitans au de-
de l'Euphrate, les Arabes voisins charmés de la
beau.

de la Palestine, au delà du Jourdain, depuis plusieurs années. On en pourra donner des nouvelles dans la suite, si l'on met au jour le reste de mes Mémoires.

D E S

beauté & de la fertilité de ces Provinces, s'y jetterent & s'y conserverent en la place des premiers habitans : le savant Commentateur remarque que dans ce passage d'Ezechiel le génie & la maniere de vivre de nos Arabes sont parfaitement bien exprimés : leur nourriture, dit il, est le laitage, leurs demeures des tentes, leurs richesses des troupeaux, leurs montures des chameaux, sans villes, sans villages, sans maisons, sans demeures fixes ; ils passent d'un lieu & d'une Province à une autre, selon que le tems, leur fantaisie, & la qualité des pâturages les y attirent.

F I N.

DESCRIPTION

GENERALE

DE L'ARABIE,

FAITE PAR LE SULTAN

ISMAEL ABULFEDA,

*Traduite en François sur les meilleurs Ma-
nuscripts, éclaircie par des Notes, &c.*

DESCRIPTION

OF THE

DESCRIPTIVE

OF THE

OF THE

OF THE



A V E R T I S S E M E N T.

L'AUTEUR à qui nous devons cette Description de l'Arabie, est un des plus celebres parmi les Orientaux. Son nom entier & ses qualités tirées des Ecrivains Arabes, & du titre de ses ouvrages, sont, *Almalic Almuayd Amaddin Aboulfeda Ismael, Ebn Malic Alafdal Nouraddin Aly, Ebn Iumaladdin Mahmoud, Ebn Omar, Ebn Schahinschah, Ebn Ayoub, Sabe Hamah*, c'est-à-dire, le Roi aidé de Dieu, l'appui de la Religion, le Pere du rachat, Ismaël, fils du très-excellent Roi, lumiere de la Foi, Ali, fils de Mahmoud, beauté de la Religion, fils d'Omar, fils de Schahinschah, fils d'Ayoub, Prince ou Sultan de Hamah.

On voit par cette maniere ordinaire aux Orientaux, d'exprimer les qualités, & une partie de la Genealogie des Grands, dans leurs titres, qu'Aboulfeda
M étoit

* Schahinschah, c'est à-dire Empereur des Empereurs.

Unable to display this page

est une Geographie, écrite en Arabe, intitulée *Takouin Albuldan*, divisée en plusieurs tables, & traitée selon la méthode que l'on va voir au sujet de l'Arabie: c'est un abrégé, ou plutôt un extrait judicieux de ce que les meilleurs Auteurs Orientaux ont écrit sur la Geographie, & parmi ces Auteurs il y en a quatre principaux, sur lesquels tout l'ouvrage d'Abulfeda est appuié, savoir:

I. Abu Rihan, surnommé Albiruni, à cause qu'il étoit natif de Birun, dans le país de Khuaresme. Il a composé un Canon Geographique à l'imitation de Ptolomée.

II. Abu Nassar Mohammed Tarkani, appelé par les Arabes Al Fariabi, & par les Européens Alfarabius, parce qu'il étoit natif de Farab, qui est la ville d'Otrar. Il est estimé le plus grand Philosophe des Musulmans, duquel Avicenne même confesse avoir puisé toute sa science. On lui attribue entre autres ouvrages la Traduction des Analytiques d'Aristote.

M 2

III. Oth-

ronnaire Critique, quoiqu'il releve plusieurs bévues de Postel, de Pocok, & d'Erpenius, garands de Moreri, sur le même Chapitre.

III. Othman Ebn Said, Al magrebi, ou l'Africain.

IV. Et l'Auteur du Livre anonyme intitulé, la quatrième partie de la Terre, qui n'est pas habitée, Livre traduit d'abord du Grec en Syriaque, & ensuite en Arabe par ordre d'Almamon, septième Calife de la Maison des Abassides, Prince curieux & grand amateur des Sciences & des gens de Lettres.

Dans cette Geographie Abulfeda s'écarte de la methode de Ptolomée, & des autres Geographes Grecs & Latins, même des Arabes anciens, qui commencent les longitudes par les Isles Fortunées ou Canaries; il commence les siennes par le rivage de l'Océan occidental, & proprement par le dernier Cap qui sert en partie à former le Détroit de Gibraltar.

A l'égard des climats, outre les sept climats de Ptolomée, selon lesquels notre Auteur a disposé ses Tables, & qu'il appelle véritables climats, il en établit vingt-huit autres qu'il nomme climats connus. Il entend par climat connu, un Pais entier, un Roïaume, &c. qui contient plusieurs Regions ou Provinces; & sur ce principe il fait de l'Arabie en-

entiere son premier climat connu, par une raison de Religion, à cause du Temple fameux qui est à la Mecque, & du tombeau de Mahomet qui est à Medine.

Pour marquer les distances itineraires des lieux, il se sert de plusieurs mesures, qui sont en usage chez les Orientaux: nous les expliquerons lorsque l'occasion s'en presentera dans cette Description de l'Arabie.

La Geographie d'Abulfeda a été traduite en Turc, accompagnée d'un Commentaire, par Sipahi Zade, qui la presenta au Sultan Amurath III. sur la fin du XVI. siecle. Ce Livre ne nous est point encore venu du Levant.

Quoique ^a l'Ouvrage dont nous parlons soit très-estimé & connu depuis long-tems en Europe, il ne s'est encore trouvé personne qui ait entrepris d'en faire une traduction entiere. Jean Grave, savant Mathématicien Anglois, & qui avoit appris les Langues en voia-geant dans l'Orient, publia à Londres

M 3 en

^a Abulfeda a aussi composé un Abregé de l'Histoire Universelle en 2. volumes. Les Bibliographes Orientaux en font mention, mais cet Ouvrage n'a point encore paru en Europe.

en 1650. une Version Latine, avec l'Arabe à côté de la Description que fait Abulfeda dans sa Geographie, de deux vastes païs nommés en Arabe Khuarefme, & Mawara Inhar, ^a situés au delà du fleuve Oxus. Le même Grave, après avoir travaillé sur l'Arabie de Ptolomée, avoit aussi traduit en Latin l'Arabie de nôtre Auteur, mais il n'eut pas le tems de publier son travail.

Enfin M. Peris de la Croix, Interprete du Roi, & Professeur en Arabe au College Roïal, qui pouvoit autant qu'aucun autre Savant, donner une bonne & entiere traduction d'Abulfeda, s'est encore contenté de traduire en Latin son Arabie, sur un très-beau manuscrit qu'il a apporté du Levant, sans savoir que Grave avoit déjà fait le même travail, & cette traduction n'a été d'aucune utilité pour le Public.

Cependant on peut dire de l'Arabie d'Abulfeda, ce qu'a dit Etienne de Byfan-

^a C'est ce que nous appellons la Tranfoxiane; Duval en a fait une Carte, qui se trouve dans son Recueil de l'année 1677. & depuis M. de Lisle a compris ce même Païs dans sa Carte de l'Asie Septentrionale, pour servir à l'Histoire de Genghiz-can de M. de la Croix, en 1710.

fance de celle de Ptolomée, que c'est ce qu'il nous a donné de meilleur & de plus exact en matiere de Geographie ; soit qu'étant voisin de l'Arabie, nôtre Auteur ait eu plus de facilité de recueillir des Memoires justes, & de rectifier ce qu'on avoit écrit là-dessus avant lui, soit qu'étant Mahometan, & faisant par cette raison de l'Arabie entiere son premier Climat, il ait donné sa plus grande attention à bien décrire un País où sa Religion a pris naissance, & qui en contient les principaux monumens. On s'apperçoit en effet qu'Abulfeda a travaillé d'inclination sur cette matiere ; car outre l'exaëtitude que nous avons marquée, on peut dire en quelque façon qu'il épuise son sujet, en mêlant, comme il a fait, agréablement l'Histoire à la Geographie, & en n'oubliant rien de tout ce qui peut interesser les curieux.

C'est aussi le merite de cet Ouvrage qui m'a engagé d'en entreprendre une traduction Françoisë, pour faire connoître entierement un país qui ne l'a gueres été jusqu'à present par la plûpart des Geographes & des Voïageurs Européens. J'ai d'abord travaillé sur le Ma-

nuscrit de M. de la Croix, qu'il m'a très-obligeamment communiqué; & j'ai ensuite profité de ses lumières, lors qu'après avoir achevé ma traduction, il a bien voulu en faire avec moi une sérieuse lecture, & conferer cette version avec le texte Arabe de nôtre Auteur.

J'avois pensé de mettre cette Description de l'Arabie à la suite de mon Voiage de l'Arabie Heureuse, mais une autre matiere aiant achevé de remplir le volume, j'ai cru que cette Description feroit aussi bien reçûë & ne conviendrait pas mal à la fin d'un Ouvrage destiné à faire connoître un Peuple considerable qui est répandu dans toute l'Arabie, & dans les Provinces voisines. J'ai cru aussi que cette piece, toute nouvelle en nôtre Langue, pourroit être regardée comme une espece de supplément nécessaire à tout ce que j'ai écrit jusqu'à present sur l'Arabie & sur les Arabes.

Il est cependant arrivé qu'en changeant de dessein j'ai eu le tems de perfectionner ma Traduction, par la communication que j'ai eüe du texte Arabe, sur lequel Jean Grave avoit fait la sienne; car Monsieur Hudson, savant Anglois,

glois, aiant deterré l'un & l'autre, a fait imprimer à Oxford en 1712. dans son troisieme ^a volume des petits Geographes Grecs, ce texte Arabe, avec la version Latine de Grave au dessous; j'ai par là suppléé à quelques lacunes, & j'ai éclairci quelques obscurités qui se trouvent dans le Manuscrit de Monsieur de la Croix; & d'un autre côté j'ai trouvé que le Manuscrit sur lequel Grave a travaillé, avoit besoin lui-même, en quelques endroits, du secours de celui de Monsieur de la Croix, de quoi je n'ai pas manqué aussi de profiter.

Il me reste à dire que la Republique des Lettres a une autre obligation à Monsieur Hudson, pour avoir inseré dans le même Recueil trois autres pieces que Grave, dont il fait l'éloge dans sa
* Préface, avoit autrefois fait imprimer, & qui étoient devenues très rares; savoir, la Description de la Transoxiane d'Abulfeda, de laquelle nous avons déjà parlé, & deux Tables Geographiques, l'une du Persan Nassir Eddin, &
M 5 l'au-

^a C'est à Monsieur l'Abbé Bignon que je dois la communication de cet Ouvrage.

* M. Hudson, appelle *Grave Cathedra Saviliana decus immortale.*

l'autre d'Ulugbeg, Prince Tartare, où l'on trouve les longitudes & les latitudes des principales villes d'Arabie.

Nassir Eddin Mehemet Ben Hassan, natif de Tous en Corassane, étoit un grand Philosophe & un celebre Astronome. Il dressa par l'ordre de Hulacou Can, Empereur des Mogols, vers l'année 1259. les fameuses Tables Astronomiques que nous avons encore aujourd'hui, & il est Auteur de plusieurs autres Ouvrages fort estimés.

Ulug Beg, Mirza Mehemet, fils de Scharokh, & petit-fils du Grand Tamerlan. Ce Prince celebre par ses disgrâces s'étoit fort appliqué à l'étude des Sciences, & singulierement à l'Astronomie: Nous avons sous son nom des Tables, qui sont en grande réputation par tout l'Orient. Elles furent composées par ses ordres dans la Ville de Samarcande, capitale de ses Etats, par deux des plus grands Astronomes de son tems, vers l'année 840. de l'Hegire, 1436. de JESUS-CHRIST. On nomme ces Tables *Zidgé ilcani*, *Ephemerides Royales*, * c'est à leur occasion qu'entre plu-

* Minimè vero prætercundum duxi quod de tanto Prin.

plusieurs instrumens qu'il fallut préparer, on construisit à Samarcande ce prodigieux Cadran, que l'on dit être encore aujourd'hui l'admiration de tous les curieux de l'Orient, dont le style étoit en longueur la hauteur du Dôme de sainte Sophie de Constantinople, chose surprenante, & qui se trouve cependant assez bien attestée.

Les Tables Geographiques dont nous venons de parler, publiées d'abord par Grave, & nouvellement par Monsieur Hudson, sont extraites de ces deux grands Ouvrages.

M 6

D E S-

Principe Constantinopoli acceperam à Turcicis Astronomis, &c. admirati observationum concentum, adjecerunt Vlug Begium præter alia instrumenta exactissima, quæ paraverat; Quadrantem stupendæ molis construxisse, cujus radius altitudinem summæ fornicis Templi sanctæ Sophiæ adæquaret. Quæ etsi dictu iucredibilia (nam testudo hemisphærii 180. pedes Romanos superat) illi tamen Persas fide dignos hæc eadem narrantes sæpius audivisse contenderunt. *Jo. Gravius in sua Præfatione ad binas tabulas Geographicas Nassir Eddin Persæ, & Vlug Beigt Tartari, quas dicat Eduardo Pocockio, & Thomæ Gravio fratri suo.*



DESCRIPTION

GENERALE

DE L'ARABIE.

LA^a Mer de Coulzon, ferme la^b presqu'Isle d'Arabie du côté de l'Occident, depuis les confins du país d'Ye-

a La Mer Rouge est nommée par les Arabes la Mer de Kolsoum, ou Koulzon, du nom d'une petite ville située presque dans le fond du Golphe sur la côte Septentrionale. Ils la nomment aussi *Lessan al Colzoum*, la Langue de Colzoum, pour dire, le Golphe Arabe ou la Mer Rouge; car ils disent une Langue d'eau, comme nous disons une langue de terre.

b Les Ecrivains Arabes appellent l'Arabie entière, l'Isle ou la presqu'Isle des Arabes, & avec raison, ce país étant isolé par l'Océan Indien, ou Oriental, par la Mer Rouge, & par le Golphe Persique, & n'étant joint au Continent que du côté de l'Egypte & de la Syrie. Avant ces Ecrivains, Plin étoit dit, *Ipsa vero Peninsula Arabia inter duo Maria, Rubrum Persicumque procurrens*, &c.

d'Yemen, à l'endroit où ce país est frontiere de celui d'Hegiaz, jusqu'à Ailah. Ailah est situé dans la presqu'Isle d'Arabie, au milieu de sa region Occidentale. L'autre partie de l'Arabie, qui regarde l'Occident, s'étend depuis Ailah jusqu'aux frontieres de Syrie. Du côté du Septentrion l'Arabie est environnée de cette partie de la Syrie qui s'étend jusqu'à Balis & à l'Euphrate, à Rahabah, & à Anah. Anah est au milieu de la Région Septentrionale. Le reste de l'Arabie, qui regarde le Nord, s'étend depuis Anah le long de l'Euphrate jusqu'à Kufah. Du côté de l'Orient elle est bornée par les frontieres de Kufah, & par l'Euphrate jusqu'à Basrah, ou Basfora, qui est au milieu de la partie Orientale. Le reste de l'Arabie qui regarde l'Orient, s'étend depuis Basrah le long du rivage du Sein Persique, jusqu'à Barhain, & jusqu'au delà du país d'Oman. Enfin du côté du Midi l'Arabie est environnée au delà d'Oman, de la Mer des Indes jusques aux côtes de Mahrah, dans le país d'Yemen; & cette Mer tourne autour de * l'Yemen jusqu'à

M 7

qu'à

* Le país d'Yemen est l'Arabie Heureuse, qui com-

qu'à Aden, ville située au milieu de la frontiere meridionale; le reste de cette frontiere s'étend depuis Aden, le long des côtes de l'Yemen, jusqu'aux confins par lesquels l'Yemen est contigu au pais d'Hegiaz, & jusqu'à ce qu'on trouve le premier terme du côté de l'Occident, par où nous avons commencé nôtre description.

Quiconque voudra faire le tour de la presqu'Isle d'Arabie, doit commencer sa route par Ailah, le long du rivage de la Mer, aiant le visage tourné au Midi & la Mer restant à sa main droite; il ira à Madyan, à Yanbaah, à Baruvah, à Gioddah, où commence l'Yemen, à Zabid & à Aden. Puis il fera le tour du Desert d'Yemen, le visage tourné à l'Orient, & la Mer étant sur sa droite, comme auparavant; de là il ira sur les côtes de Dafar & de Mahrah, & aiant parcouru l'Yemen, il tournera droit du côté du Nord, l'Ocean toujours à sa droite: après avoir passé les côtes de Mahrah, il ira à Oman, & à la Peninsule d'Awal, à Katif, à Kedamah, & à Basrah. Ensuite continuant de marcher
au-

compose la plus grande partie de l'Arabie en general.

autour de la presqu'Isle d'Arabie, & en prenant sa route du côté du Couchant, il s'éloignera de la Mer, & l'Euphrate restera à sa droite; il ira ainsi à Basrah, à Saih, ensuite à Kufah, à Anam, à Rahabah & à Balis, aux confins du païs d'Alep, à Salamyah, à Balkab, & à Ailah, d'où nous avons commencé la route; & c'est là la description du circuit de toute l'Arabie.

Description de quelques lieux qui sont auprès de la Mecque, ou qui en dépendent.

ABUKABIS, est une Montagne qui s'élève auprès de la Mecque du côté de l'Orient.

KAAIKAAAN, est une autre Montagne élevée près de la Mecque à son Occident.

BATN-MOHASSIR, est une Vallée entre Mony, & Mozdelafah, sans dépendre d'aucun de ces lieux.

ALGAR, lieu où le Prophete ^a, que Dieu

^a Par le Prophete les Musulmans entendent toujours Mahomet, & en parlant de lui & de ses premiers Successeurs, ils ajoutent ordinairement la formule, que Dieu benisse, ou à qui Dieu soit propice, &c.

Dieu benisse, avoit accoûtumé de prier, est une caverne dans le Mont-Hara, qui est aupres de la Mecque, & qui en est éloigné de trois mille pas.

ALGAR, est une autre Caverne, où le Prophete se retiroit avec Abubekre ^a, dans la Montagne de Thour, qui domine sur la Mecque du côté du Midi.

ARAFAT, est le nom d'une Montagne située entre Gafnah, & le mur nommé Ibn-Amar, & Almazanin. La vallée de Gafnah ne fait pas partie d'Arafat, mais elle en est le terme du côté que ce Mont se joint à Mony. Proche le mur Ibn Amar est le Temple où l'Imam de la Mecque assemble le peuple l'après midi, le jour de ^b la fête d'Arafat.

^a Abubekre beau-pere, & ensuite successeur de Mahomet, & le premier des Califes. Aïschah sa fille fut la troisième femme que Mahomet épousa, & la seule qu'il prit, lorsqu'elle étoit encore fille; c'est pourquoi son pere, nommé auparavant Abdalhah, fut appelé Abubekre, c'est à dire, Pere de la Pucelle.

^b Cette Fête se celebre le dixième jour du dernier mois de l'année Mahometane, par tous les Pelerins assemblés à la Mecque, & aussi par tous les autres Musulmans, en memoire du Sacrifice d'Abraham, & même d'Adam & Eve, qui se retrouverent, disent.

fat. Ce Temple est celebre, & porte le nom de Temple d'Abraham. Il y en a une partie assise dans Gafnah, & l'autre sur Arafat. Ibn-Amar, de qui la muraille en question a tiré son nom, est Abdala, fils d'Amar, fils de Carbar. Une partie d'Arafat est appelée la Montagne Alramah, & aussi la Montagne d'Alal.

Dans le Livre d'Abibeker Achmet, fils de Mohammed, fils d'Alfakyah, il est marqué que (selon Almodainy) toute la Peninsule d'Arabie est divisée en cinq parties principales, savoir en Tahamah, Nagd, Hegiaz, Orud, & Yemen. Tahamah est proprement la partie Meridionale d'Hegiaz. Nagd est la Region située entre Hegiaz & Irac. Hegiaz comprend les Montagnes qui s'étendent depuis Yemen jusqu'en Syrie, & dans ces Montagnes sont Medine, & Oman. Orud s'étend depuis Yamamah jusqu'à Bahrain. Le même Auteur dit que Hegiaz est ainsi appelé, parce que ce pais est situé entre Nagd & Tahamah.

sent-ils, sur cette Montagne, après avoir été chassés du Paradis Terrestre, &c. Chacun, selon son pouvoir, sacrifie une Victime, qui est ordinairement un mouton, & quelquefois un chameau.

mah. Il ajoute que Alovakadi a dit que Hegiaz s'étend depuis Medine jusqu'à Tabuc; & même que ce qui est depuis Medine jusqu'au chemin qui mene à Kufah, & au delà jusqu'au territoire de Bafrab, est censé de la partie de Nagd: Que depuis Medine jusqu'au chemin qui mene à la Mecque, & jusqu'à ce qu'on arrive à la descente de la Montagne appelée, la Descente du troupeau de chameaux, tout cela appartient à Hegiaz; & que ce qui est au delà jusqu'à la Mecque, & Gioddah, est de la dépendance de Tahamah.

Le même Auteur ajoûte, Ibn Alaraby a écrit, que le pais situé entre l'Irac, & Wagrab & Amrah Alsaif, appartient à Nagd, & que ce qui est au delà de Wagrab jusqu'à la mer, appartient

* Kufah ou Coufah, ville située sur l'Euphrate, environ à quatre journées de Bagdet, a été très célèbre du tems des premiers Califes; le fameux Ali y fut tué dans une Mosquée, & l'on voit encore son Tombeau auprès de Coufah, que ses Sectateurs visitent avec une grande devotion. Les plus anciens Caractères connus parmi les Arabes, sont les Caractères Coufites, assez differens des Modernes. On trouve tous les jours des monnoyes & des inscriptions en ces caractères, même des exemplaires de l'Alcoran.

tient à Tahamah, & que ce qui est entre Tahamah & Nigd est de la partie d'Hegiaz. Alsarwat sont, dit-il, des lieux élevés au dessus de Tahamah. Almoshtarec a écrit que Odaïb est le nom d'un lieu où il y a des eaux, lequel appartient aux enfans de Tamin, & que ce sont les premières eaux qu'on trouve dans le Desert, en allant de Kadasyah, qui est en Coufah à la Mecque. Odaïb signifie assemblage d'eaux dans le Desert.

ALARDG, dit cet Auteur, est le nom de plusieurs villages situés dans les confins de Taïf, où il y a une Mosquée d'assemblée. C'est de là que le Poëte Alargy a tiré son surnom. Alardg est aussi le nom qu'on donne à quelques colines, qui s'élèvent vers le milieu du chemin, en allant de la Mecque à Medine. Il y a enfin sur la même route une Montagne qui porte encore le nom d'Alardg.

Al-

a Il y a dans le texte Arabe *Iamaa*, c'est-à-dire une Mosquée principale, où se fait l'Assemblée du Vendredi, où l'on prie pour le Prince regnant, &c. proprement une Mosquée Paroissiale, à la différence des autres qui ne sont que comme de simples Oratoires.

Alnazir, fils de Shoinail, a écrit que Nagd est un terme qui signifie les hauteurs de la terre. Il y a plusieurs sentimens sur le païs de Nagd; mais le plus approuvé est que c'est le nom d'une terre haute & élevée, qui divise l'Yemen de * Tahamah, & l'Irac ou la Caldée de Sham, ou de la Syrie; que pour ainsi dire la partie haute ou superieure de Nagd est l'Yemen joint à Tahamah, & que la partie basse du même païs est la Caldée, jointe à la Syrie; enfin que son commencement du côté d'Hegiaz est rempli de marais.

Entre les lieux les plus renommés de l'Arabie on distingue Akik: c'est, selon Almoshtarec, le nom de plusieurs vallées, parmi lesquelles est Akik haute ou superieure, assez près de Medine du Prophete, attenant Harah, & s'étendant jusqu'à l'extremité de Bakbao, où sont les Cimetieres de Medine. Il y a aussi Akik basse ou inferieure, assise au dessous de la premiere; & Akik Alared dans Yamamah, où il y a un Torrent qui coule jusques dans la vallée Tahamah. Cette vallée Akik-Alared est contiguë à

* Tahamah terre basse ou inferieure de l'Arabie.

à Akik de Medine, c'est d'elle dont Shafay, à qui Dieu fasse misericorde, a parlé, quand il a dit, *S'ils eussent fait alliance avec les habitans d'Akik, cela m'auroit été plus agreable.* Akik est aussi une vallée nommée Dhy-Chalyfah. Sahoul, selon l'Auteur, Allebab est un bourg de la terre d'Yemen; & suivant Alfameani c'est de ce bourg que certains habits blancs qu'on y fabrique sont appelés Alfahouliya. Cependant Ibn Hau-cal *, en parlant de l'Arabie, dit qu'elle contient la Region de Hegiaz, qui comprend les villes de la Mecque, Medine, & Yamah; qu'elle renferme aussi Nagd, Alhegiaz, Region voisine de la terre de Hahrain, ainsi que les Deserts d'Irac ou de Calnée, & ceux de Giazira, & de Sham, ou de Syrie. L'Arabie, suivant le même Auteur, comprend aussi l'Yemen, qui contient Tahamah, Nagd, Alyaman, Oman, Mahrah, Hadramut, la Region de Sanaa, celle d'Aden, & d'autres dépendances. Tout ce qui s'étend depuis les limites de Serrain jusqu'à la Region de Yalamlam, ou d'Yelme-lem

* Ibn Hau-cal Opere prolixo quidquid in universis Regionibus singulare sit, magna cum laude complexus est. Joh. Gravius, &c.

lem, & la partie Meridionale de Taif, jusqu'à Nagd, Alyaman, & jusqu'à la Mer Perfique, tirant vers l'Orient, tout cela est de l'Yemen, & l'Auteur ajoûte que ce sont là presque les deux tiers de l'Arabie. Mais, selon lui, ce qui s'étend depuis la frontiere de Serrain, le long du rivage du Golfe Perfique, & de là revient sur la frontiere Orientale jusqu'à Hagr, & à la Montagne de Tay, par la Region Meridionale d'Yamamah, appartient à Hegiaz. Ce qui s'étend depuis la frontiere d'Yamamah, presque jusqu'à Medine, retournant vers la contrée de Basrah jusqu'au dessus de Bahrain, appartient à Nagd. Tout ce qui est depuis la frontiere d'Abodan jusqu'à Alanbar, & qui regarde les païs de Nagd & de Hegiaz, est du Desert d'Irac, ou de Caldée. Ce qui regne depuis la frontiere d'Ambar jusqu'à Balis & Yatim ou Teyma, & à la vallée Akik Ovadilcora, est du Desert de Giazirat: enfin tout ce qui s'étend depuis Balis jusqu'à Ailah, regardant Hegiaz, & étant opposé à la terre de Tabuc, est du Desert de Sham ou de Syrie. Il y a quelques savans Géographes, ajoûte le même Auteur, qui en faisant la division de ce païs,

païs, veulent que Medine soit de la région de Nagd, & la Mecque de celle de Tahamah d'Yemen.

Parmi les lieux les plus celebres de l'Arabie on compte Algiofah: c'est un Oratoire & le rendez vous de tous les Pelerins d'Egypte, lorsqu'ils vont à la Mecque, situé près de Rabegh: le lieu est solitaire, rempli de ruines, & sans habitans, son nom est pourtant en reputation.

ALMOHASAB, selon Amoshtarec, est un lieu situé entre la Mecque, & Mony, mais plus proche de Mony. Cet Auteur assure que c'est ce qu'on appelle la vallée * de la Mecque, & que c'est là qu'on voit encore le Temple des Idoles de la Tribu de Kenané, enfin que ce lieu est ainsi nommé à cause des fables dont il est tout rempli.

Ibn Haucal assure que dans l'Arabie ^a il

* Suivant Elmacin Mahomet est né dans cette vallée.

^a Selon Herodote il y a dans l'Arabie un grand fleuve appelé Cotys, qui se décharge dans la Mer Rouge, & Diodore de Sicile parle d'un Lac de 500. stades de longueur, sur 60. de largeur, situé dans l'Arabie Deserte, qui jettoit tous les ans du bitume.

il n'y a point de fleuve ni de lac navigable ; si l'on objecte qu'il y a le lac Almotanah, ou le lac puant, la réponse est que ce lac est voisin de l'Arabie, mais qu'il n'y est pas véritablement situé. Pour ce qui est des eaux qui coulent dans le pays d'Yemen, auprès d'Elmazad, dans la region ^a de Saba, elles viennent de plusieurs Torrens, & on les assemble par le moyen d'une Digue pour arroser les terres qui en ont besoin. Cependant il y a dans l'Arabie beaucoup de ruisseaux, de fontaines, & de puits. Selon le même Auteur il n'y a point d'arbres fruitiers à la Mecque, si ce n'est les arbres du Desert, mais au delà des limites du * Haram, il y a des fontaines & des

^a La region de Saba, & les Sabéens, sont celebres dans l'Ecriture & dans les Auteurs profanes. La ville de Saba faisoit un grand trafic d'or, selon Ezechiel, chap. 27. & le Pseaume 22. Ce metal étoit très excellent, & en abondance dans l'Arabie, suivant Diodore de Sicile. Pline en parlant des Sabéens l. 6. chap. 28. dit *Sabaeos ditissimos sylvarum fertilitate odorifera, auri metallis, agrorum riguis, &c.* Dans la suite la ville de Saba a changé de nom, comme nous verrons en son lieu, où il sera parlé de son Fondateur, &c.

* Le Haram est la grande Mosquée de la Mecque bâtie en forme de Cloître, &c.

des fruits. Il ajoute enfin que Mony est situé sur le chemin de la Mecque au Mont Ara-fat, qu'il y a trois milles de Mony à la Mecque, & que Bath Mohassier est une vallée située entre Mony & Mos de la fah.

Il est écrit dans Almoshtarec, que Ramah est un * Hospice sur le chemin de Basrah à la Mecque, éloigné de Basrah de douze journées, que c'est l'extrémité du pais de la Tribu de Tamin; que Thabir est une montagne fort élevée entre Mony & Mos de la fah, & que les anciens Arabes dans le tems de la superstition ^a & de l'ignorance, ne parloient jamais de Mos de la fah que le soleil n'eût paru sur le sommet de Thabir.

Il est marqué dans le même Auteur, que Alhoday biyah est un lieu, situé en partie dans Alhal, & en partie dans le Haram, & que c'est là que les Infidèles arrêterent le Prophete, & l'empêcherent de visiter la Maison de Dieu; c'est l'extrémité la plus éloignée du Ha-

N

ram,

* Hospice ou lieu de retraite pour les Pelerins Musulmans.

^a Ce tems, selon les Musulmans, est celui qui a précédé la naissance de Mahomet.

ram, & pour ainsi dire l'angle du Cloître; il demeurera entre ce lieu & la Mosquée p'us d'une journée entiere.

REDWAY, continuë-t-il, est une montagne qui a plusieurs bras & beaucoup de vallées profondes; je l'ai vuë de ^a Yambao toute verdoïante, & il m'a été dit par des gens qui l'ont parcouruë, qu'on y trouve des eaux en quantité, c'est la montagne où la Secte, nommée Alkaisaniya a cru que vivoit Mehemet, fils d'Ali, surnommé Alhanafiyah.

Il est encore écrit dans Almoshtarec, que Koba, autrement Alcasar, est un bourg à deux milles de Medine, que là est la Mosquée d'Altakawy ^b, où il y a de grandes vertus; que Koba est aussi le nom d'une très grande ville dans les quartiers de Fergalah, près Alshah, dans le Roïaume de Transoxiane.

Parmi ces lieux distingués de l'Arabie,

^a Yambao ville voisine de Medine, elle est décrite ci-après.

^b M. Petis a traduit, *Fanum in quo sunt Talismata*, mais il paroît par le Manuscrit de Grave, que cela ne signifie autre chose, si ce n'est qu'il s'est fait des miracles en ce lieu-là, selon la croyance, ou plutôt la superstition des Mahometans.

bie, on compte encore Alabura, situé vers le Nord de Giohfah, à la distance d'environ huit ^a parasanges: on dit qu'Abdalla pere du Prophete, est mort en ce lieu-là; mais la plus commune opinion est qu'il est mort à Medine dans la maison de Nabayah, chez ses oncles, fils de Nagiar.

DOWMATA-LGIANDAL, est un lieu qui sépare la Syrie de la Caldée, éloigné d'environ sept stations ou journées de Damas, & de treize de Medine.

OSFAN est un Hospice, & une retraite des Pelerins, éloignée de Chalis d'environ une station, du côté du Midi. D'Osfan à Batnmar il y a trente-trois milles.

ALGIAR est aussi un lieu celebre, selon Allebah; c'est le Port de Medine du Prophete, à la distance de trois stations.

N 2

^a Caicoba, Roi de Perse, celui qui fit Hispaham la Capitale de ses Etats, ordonna entre autres beaux Reglemens, que les grands chemins fussent marqués de quatre en quatre mille pas. Les Persans ont nommé cet espace *Firjenk*, nom duquel on a fait Farfaque, & ensuite Parasaque & Parasange. La Parasange est composée de trois milles Arabiques. Voiez la Note suivante sur le mille Arabe, & sur la station.

tions. Et suivant Ibn Haucal, depuis le rivage de Giohfah jusqu'à Algïar, il y a trois stations, & d'Algïar à Ailah on compte vingt stations.

Enfin Datirak est un Oratoire & le rendez-vous des Pelerins de Caldée allant à la Mecque, éloigné de cette ville de 48. milles. Alazizy a écrit qu'entre Datirak & Amrah, il y a vingt-six milles, & que Awtas, où le Prophete combattit & remporta une victoire, est situé entre Datirak & Amrah.

Description de quelques distances particulieres dans la presqu'Isle d'Arabie.

De Medine à Kufah ou Coufah, on compte environ vingt^a stations; de Medine à la Mecque dix stations; de Medine à Bosrah xviii. stations; de Medine à Bahrain xv. stations; de Medine à Raccah xx. stations; autant de

^a La station, ou diette & journée, est d'environ trente milles Arabiques. Le mille, dit Abulfeda dans la Preface, est de 3000. coudées selon les Anciens, & de 4000. selon les Modernes. Mais cette difference n'est rien, puisqu'ils conviennent tous que chaque mille est de 96000. doigts ou pouces.

de Medine à Damas, & autant de Medine à ^a Felestin. De Medine à Metzr, ou le Caire, le long du rivage de la mer xxv. itations. De la Mecque à Aden environ un mois de chemin. Il y a deux routes pour aller d'Aden à la Mecque; l'une sur le rivage de la mer, & c'est la plus longue, l'autre par Sanaa, & Saadah, Giafrah, Nagrah & Taif, & de là à la Mecque.

ALMEHRAS est le nom d'une certaine eau qu'on trouve dans la montagne d'Ahhud. Il est marqué dans les ^b Hhaddis.

N 3

dis

^a Felestin est le nom d'un bourg dans la Palestine, que les Arabes nomment aussi Felestin, situé sur la frontière d'Arabie.

^b Hhaddis, c'est le Recueil des preceptes, sentences, & autres discours, que l'on fait par tradition avoir été prononcés de bouche par Mahomet: on a fait tant de Livres sur ces traditions, dont le Recueil est immense, que le tout ensemble fait un corps de doctrine, à peu près semblable au Talmud des Juifs; on dit même que plusieurs de ces Hhaddis sont tirés du Talmud. Sultan Noureddin Zenghi, Prince célèbre parmi les Musulmans, a été le premier qui a fondé un College pour enseigner publiquement ces Hhaddis ou Traditions de Mahomet. Nous dirons par occasion, qu'il a aussi été le premier entre tous les Princes de sa Religion, qui ait établi une Chambre de Justice, pour connoître des violences que les
grands

dis que le Prophete eut soif la journée d'Ahhud, ou du Combat du jour du Seigneur, & * qu'Ali fils d'Abou Taleb, lui apporta de cette eau dans un Bouclier, que Mahomet refusa d'en boire; mais qu'il en lava le sang qui étoit sur son visage: & c'est ce que Siddik infinuë par ces Vers,

Souvenez-vous du lieu où Hussein a été tué,

De Zeid, & du Martyr qui a souffert la mort auprès de Mehras.

Par ce Martyr il entend Hamzam, oncle de Mahomet, qui souffrit le martyre sur la montagne Ahhud, auprès de Mehras, c'est-à-dire qui fut tué dans le combat dont on vient de parler.

Suivant Allebad, Howarain est une ville du pais de Bahrain: Ziyad fils d'Omar

grands Seigneurs faisoient aux particuliers, voulant que les Commissaires par lui nommés, jugeassent souverainement, avec toute la severité possible, & sans égard pour qui que ce fût, de tous les torts & de toutes les injures que le peuple auroit souffertes de la part des Grands, &c.

* C'est le fameux Ali, Gendre de Mahomet.

mar en fit la conquête, c'est pourquoi il fut surnommé Ziyad Howarin. Le frere de ce Ziyad fut un savant Jurisconsulte du nombre des compagnons d'Ali, fils d'Abou Taleb. Howarain est aussi un village du pais de Hems, ou d'Emesse, au Sud-est de la ville de ce nom. J'ai lû dans l'Histoire que Ziyad y florissoit, lorsque Mahomet y vint avec Al-mawyam.

Entre les villes voisines de Katif, on compte Tarut, petite ville à l'Orient de Katif: dans les hautes marées la mer l'environne de tous côtés, & en fait une Isle; & quand la mer se retire, une partie de la terre qui est entre cette ville & Katif, reste découverte, & les Voïageurs y passent à pied sec. Sa distance de Katif est d'environ une demie station. Tarut abonde en vignobles, & en excellens raisins.

ALRAGIA, situé entre la Mecque & Taif, est dans le pais d'Hegiaz, c'est le lieu où Adel & Karah trahirent les compagnons du Prophete.

ALRAGIA est aussi un lieu près de Cayber, où l'armée du Prophete campoit, en assiégeant cette ville, & où l'armée fut rafraîchie par un convoi de vivres.

ALDAHNA, suivant Almoshtarec, est une terre vaste & étendue qui commence au pais de Nagd, & continuë jusqu'à la Region de la Tribu de Tamin.

ALSHAHAR appartient au pais d'Yemen, & c'est une petite ville située entre Aden & Dabar.

Dans le même pais on compte aussi Hadramaout, terre florissante & habitée par les Enfants de la Tribu de Namud; elle est éloignée de Shahar de quatre journées de chemin. Son nom est marqué dans Allebab, avec la même prononciation que ci-dessus.

Yakut a écrit dans Almoshtarec, que le Lac Gadirkhom est situé entre la Mecque & Medine: on dit que ce Lac est éloigné de Gohfah d'environ trois milles; on dit aussi qu'il y a là un bois dont une fête célébrée par les * Chyaïtes, ou les Sectaires, a pris le nom.

Cir-

* Chyaïtes, ou Schiïtes, ainsi appelés par les Musulmans orthodoxes, à cause qu'ils sont partisans ou sectateurs d'Ali, ce qui forme un grand schisme dans le Mahometisme; tous les Persans sont Schiïtes, &c.

*Circuit de la presqu'Isle d'Arabie ,
selon Ibn Haukal.*

De Abadan à Barhain on compte environ xv. stations; de Barhain à Oman environ un mois de chemin; d'Oman à Mahrah, aussi un mois; de Mahrah à Aden la même longueur, & d'Aden à Giodah le même chemin; de Giodah à la côte maritime de Giofah iii stations; de là à Giar, aussi iii stations; de Giar à Ailah, environ xx stations; d'Ailah à Harah, iii stations; & de Harah à Balaka, iii stations; de Balaka à Masharik Houvran, vi stations; de Masharik Houvran à Masharik Goutah, où sont les jardins de Damas, iii stations; de Masharik Goutah à Salamiyah, iv stations; de là à Balés, vii stations; de Balés à Khufah xx stations; & de Khufah à Bosrah, environ xii stations, de Bosrah à Abadan ii stations; & c'est là à peu près tout le circuit de la Peninsule d'Arabie.

Yabrin est une terre salée, où il y a deux fontaines & une grande quantité de palmiers. Ces fontaines sont éloignées l'une de l'autre d'environ une demi journée de chemin, & la plupart des

palmiers sont plantés auprès des fontaines. Yabrin est voisine de Hafa, de Katif, & de Yamamah. * Hafa, Yabrin, & Yamamah sont posés comme en triangle. Yamamah est sur le côté Occidental, Hafa sur l'Oriental, & Yabrin sur le Meridional, en s'éloignant un peu des deux autres. Yabrin, selon Almoshtarec, est le nom d'un país de fable, dont l'extrémité du côté de l'Orient ne peut être connue, & discernée de la terre d'Yamamah. A Yabrin l'air est extrêmement mauvais, & des gens qui y ont fait quelque séjour, m'ont dit que les habitans du país sont persuadés que la fièvre attaque ordinairement ceux qui y mangent des dates, qui y boivent de l'eau, & qui dorment à l'ombre des arbres: les dates y sont semblables à celles de Medine.

Entre les lieux les plus celebres de Barrhine, on distingue Kademah. C'est un Golfe qui s'étend sur les côtes de Barrhine, de Bosrah, & de Katif. Entre Kademah & Bosrah il y a deux journées de chemin; de Kademah à Katif
trois

* Le Manuscrit de M. Petis ajoute que l'éloignement est de trois journées, & qu'il y a le même chemin entre Yabrin & Hafa.

trois journées. Ce Golfe est situé au Midi de Bosrah, & on l'appelle Kademah Albohaur, le Golfe des Mers. Il y a sur ses côtes quantité d'habitations d'Arabes, qui ont là & aux environs des pâturages commodes, & beaucoup de puits, dont l'eau monte & s'élève jusqu'aux bords en de certains tems, avec autant de regularité que le flux de la mer.

*Fin de la Description de la presqu'Isle
d'Arabie.*



DESCRIPTION

DES VILLES

D'ARABIE,

Comprises dans les Tables d'Abulfeda.

I. **L**A MECQUE^a est située dans une vallée entre des montagnes stériles. Dans cette ville est le Kyâbé, élevé au milieu du Temple, ou de la Mosquée, appelée Haram : Nous en omettons la description, parce que c'est un monument trop célèbre & trop connu parmi nous. La moitié de la ville de

^a Les Mahometans appellent la Mecque *Omm al-sora*, la Mere des Villes, ou la Metropole du Musulmanisme, à cause du Kyâbé ou Caabah, maison quarrée, bâtie, selon les Mahometans, par Abraham, & par Ismaël son fils; laquelle est dans le Haram, ou Mosquée sacrée. Ce Kyâbé porte aussi le nom de Beit Allah, ou Maison de Dieu.

de la Mecque s'appelle Bekak. Giawharry a écrit dans son * Sihhah que la moitié de la Mecque a été nommée de ce nom-là, à cause de la multitude de ses habitans, car Bekkaho, ou Bekkyé, signifie une foule extraordinaire. Un mur entoure la Mecque de toutes parts. Dans le Haram est le † fameux puits de Zemzem, peu éloigné de la porte du Kyâbé, & au dessus de ce puits il y a un beau dôme.

II. MEDINE ^a du Prophete est assise dans une plaine, elle a au Septentrion la montagne Ohud, au Midi celle de Thabir. Cette Ville & ses environs abondent en palmiers, & le terrain en est fort humide. Dans Medine est la ^b

N 7

Mos-

* C'est un Commentaire sur l'Alcoran.

† Voyez le *Voyage de l'Arabie Heureuse*, sur le puits de Zemzem, page 187.

^a *Mezinah* signifie en Arabe une ville en general. Les Mahometans ont appelé ainsi (c'est-à-dire la ville par excellence) celle qu'on nommoit auparavant Iathreb, à cause que Mahomet en fit le siege de l'Empire des Musulmans, & qu'il y est mort, &c. On l'appelle aussi *Medinah al Nabi*, la ville du Prophete.

^b La Mosquée de Medine fut bâtie par Mahomet, après sa retraite ou sa fuite en cette ville. Il y finit ses

Mosquée & le tombeau du Prophete : à la droite de ce tombeau sont ceux d'Abubekre & d'Omar. La Ville est entourée d'un mur de brique. Entre les villages qui sont aux environs de Medine, on distingue Rabdah, où est le tombeau d'Abi Lur Alafary, à qui Dieu, &c. Ce lieu est situé sous le 67. degré 30. minutes de longitude, & sous le 24. degré 10. minutes de latitude. A Medine est le puits Bedhaat, ou Fort, dont il est fait mention dans les Hhaddis : là est aussi le puits Aris, dans lequel l'anneau, ou le sceau de Mahomet étant tombé des mains d'Osman, fils d'Osman, le Prophete lui deffendit d'en faire la recherche, & empêcha qu'il ne pût le retrouver.

III. Ar-

ses jours, & les Musulmans, après avoir été à la Mecque, lieu de sa naissance, vont visiter son tombeau dans la Mosquée de Medine. Ce tombeau de marbre blanc est dans un angle de la Mosquée, & couvert d'un Dôme qui forme une espece de petite Chapelle. Le Pere Alexandre s'est trompé après plusieurs autres, quand il a écrit que ce Tombeau est suspendu en l'air, &c. *Sepulcrum ejus sublime pendet vi magnetica elatum, &c.* chose absurde & impossible.

a Le Manuscrit de M. Petis porte que quelque recherche que fit Osman, il ne put jamais le trouver.

III. AILAH ^a étoit autrefois une petite ville, avec quelques terres fertiles aux environs; c'est la cité de ces ^b Juifs qui furent changés en porcs & en singes: elle est située sur la côte de la Mer Rouge, assez près du chemin des Pelerins d'Egypte, qui vont à la Mecque. Ce n'est plus aujourd'hui qu'une tour, la demeure d'un Gouverneur, qui dépend de celui du Grand Caire. Il n'y a plus là de champs semés: il y avoit autrefois une forteresse bâtie dans la mer, mais elle est toute ruinée, & le Commandant demeure dans la tour dont on vient de parler, laquelle est située sur le rivage.

IV. MADYAN ^c est une ville ruinée

^a Il y a de l'apparence qu'Ailah est Elana, dont parlent les anciens Geographes; cependant dans les Actes du Concile de Calcedoine, tenu en 451. il est fait mention de Berylle Evêque d'Aila.

^b Les Juifs changés en porcs, & en singes: c'est une fable inventée par les Interpretes de l'Alcoran, sur le Chapitre Aâraf, pour marquer la punition de quelques Juifs qui avoient profané le Sabbat dans cette ville.

^c Cette ville tire son nom de Madian, fils d'Ismael, fils du Patriarche Abraham, qui a donné son nom aux Madianites, Peuple d'Arabie, dont parle l'Ecriture dans l'Exode, &c.

née sur les bords de la Mer Rouge, du côté opposé à Tabuc, dont elle est éloignée d'environ six journées de chemin. C'est à Madyan qu'est le puits fameux dont Moïse abreuva les troupeaux de † Schôaïb, Madian est aussi le nom de la Tribu de laquelle étoit issu Schôaïb, & ensuite la ville dont nous parlons a pris ce même nom, ce qui est attesté par la parole du * Très haut, qui dit, le Chef, ou le Gouverneur de Madyan, est frere de Schôaïb. Selon Ibn Saïd, la largeur de la Mer Rouge en ce lieu-là est d'environ ^a cent mille pas. Il y a au-

† Schôaïb, selon les Musulmans, est Jethro, beau-pere de Moïse: ils le mettent dans le rang des Prophetes, & le font descendre de Madian fils d'Ismael: il donna, disent-ils, des enseignemens utiles à Moïse & à Aaron, ce qui est fondé dans l'Ecriture, & par cette raison ils l'appellent le Predicateur des Prophetes; ils prétendent qu'il fut envoyé de Dieu au peuple de Madian pour les convertir de l'idolatrie à la profession de la vraie Religion.

* L'Auteur Mahometan entend par là l'Alcoran.

^a Il y a dans le texte que cette largeur est d'environ une course de Courier. Les Geographes Arabes s'expriment ainsi pour signifier le chemin que peut faire un vaisseau dans l'espace d'un jour & d'une nuit, avec un vent ordinaire; ce que le Cherif Edrissi évalué environ

auprès de Madyan un Château nommé Masamiyah, bâti sur la côte Occidentale de cette mer.

V. TAYMA est une Forteresse plus renommée que Tabuc, & il y a beaucoup de palmiers aux environs. Alazizy a écrit que Tayma appartient à la Tribu de Tay. La Forteresse, ou le Château de Tayma s'appelle aussi Alablak, on dit qu'il a été bâti par Samoul, fils d'Adiya, lequel a fait des vers sur ce sujet. *Nous avons, dit-il, une montagne qui fait les delices de tous les voisins; leurs yeux sont éblouis en la regardant. Alablak est unique dans le monde, qui est tout rempli de sa renommée; elle a des traits d'une rare beauté, & la blancheur éclate sur son front & sur ses pieds.* L'Auteur ne finit point sur ce sujet dans son enthousiasme poétique.

VI. TABUC est situé entre Hag'r & la Syrie, il y a des eaux & des palmiers. On dit que les compagnons d'Aikah,

viron à cent mille pas. Au reste Grave est ici abusé par son Manuscrit, en prenant (comme il a fait) cette distance pour celle qui est entre Madyan & la mer rouge, ce qui est visiblement impossible, puisque la ville est bâtie sur le rivage de cette mer.

Unable to display this page

les grottes, & les eaux qui y font, ce que Dieu a encore exprimé par ces paroles; ils creuseront à coups de marteau, & avec industrie des logemens dans la montagne. On nomme ces montagnes Alathaleb; les Religieux où les Pelerins de Syrie s'y arrêtent en allant à la Mecque. Elles sont éloignées d'Alaly, en tirant vers la Syrie, d'environ une demi-journée de chemin: on dit que le * Prophete défendit de boire de l'eau de ces montagnes.

VIII. TADMOR^a est une petite ville dans le desert de Syrie, & dans la dépendance de Hems, ou Emesse, mais plus Orientale que cette Ville: le terroir de

* Cette deffense vient de ce que Mahomet avoit cette Region en execration, à cause des crimes des Themudites, & de leur revolte contre Saleh, &c.

^a Les Savans ne doutent plus que Tadmor ne soit l'ancienne Palmyre que Salomon fit bâtir dans le Desert, suivant le III. Livre des Rois, ch. 9. vers. 18. & que l'Empereur Hadrien fit rebâtir & orner magnifiquement. Zenobie, si celebre dans l'histoire, étoit Reine de Palmyre, &c. Voiez la Relation du Voïage de Palmyre, par M. Hallifax imprimée à Londres, en 1707. avec des Remarques, c'est une piece très-curieuse, dont les journaux de Trevoux ont rendu compte en Novembre & Decembre 1713.

de Tadmor est extrêmement humide, il y a beaucoup de palmiers, d'oliviers, & de figuiers. Il s'y trouve parmi quantité de ruines, de beaux monumens de l'antiquité, colonnes, marbres, &c. La Ville est éloignée de Hems de trois stations, & d'autant de Salamiya: elle est fermée de murailles avec une forteresse: on compte suivant Alazizy, cinquante-neuf milles de * Tadmor à Damas, & cent deux milles de Tadmor à Rabbah.

IX. YANBO, petite ville sur la route de Medine, de laquelle il est fait mention dans les Haddis. Ibn Said écrit qu'à Yanbo il y a des fontaines, des prairies, & un château, c'est la demeure

† Les Auteurs qui ont pris les ruines de Balbec, qui est l'ancienne Heliopolis de Syrie, pour celles de Tadmor, ou de Palmyre, n'ont pas fait reflexion à plusieurs circonstances qui démontrent la fausseté de cette opinion, & sur tout à l'éloignement qu'il y a de Tadmor à Damas, dont la ville de Balbec n'est qu'à une très petite journée, &c. Plin assure que Palmyre étoit dans une telle situation, & dans un état si florissant, qu'elle donnoit de la jalousie à deux grands Empires, savoir celui des Romains, & celui des Parthes. Enfin le territoire de Palmyre étoit arrosé par l'Euphrate, &c.

re de la Tribu de Hofu, il y a un Port* éloigné de la ville d'une journée de chemin. Yanbo, suivant Ibn Haucal, est un château aux environs duquel il y a des palmiers, des eaux, & des champs cultivés. C'est en ce lieu qu'a demeuré Ali fils d'Abou Taleb, dont Dieu a honoré la face, & c'est là aussi que ses enfans^a ont regné. Près d'Yanbo est le Mont Redway, qui s'élève à son Orient, d'où l'on tire les pierres propres à faire des meules. Entre cette montagne & Medine, on compte vii stations.

X. KHAIBAR abonde en palmiers, & c'est la Terre des Enfans d'Anzab. Khaibar dans la Langue des Juifs signifie un château^b. Son éloignement de Medine est d'environ vi stations entre le
Sep-

* Ce Port est sur la Mer Rouge.

^a J'ai suivi ici la Version & le Manuscrit de Grave, fort différent en cet endroit de celui de M. Petis, qui semble dire qu'Ali gendre de Mahomet a fait en ce lieu la fondation d'un hôpital, dont les revenus sont administrez par ses successeurs.

^b Khaibar. On prétend que ce nom signifie plutôt Ligue & Confederation, à cause que c'est en ce lieu que les Juifs réunis contre les premiers Musulmans, livrerent bataille à Mahomet.

Septentrion & l'Orient. Khaibar, selon Edrifi, est une petite ville semblable à un grand château, abondante en fruits & en palmiers: au commencement du Mahometisme ce n'étoit qu'une maison entre Karida & Ennadir, & c'étoit la demeure des Enfans de Koraitab & de Nodair; c'est là aussi qu'a habité Samoul fils d'Adiya. Il y a iv stations de Khaibar à la Mecque.

XI. MAGHIAN est une des plus illustres villes de l'Yemen, à iii stations de distance de Zabid; elle a deux grandes Mosquées d'assemblée. Sa situation est dans une plaine, elle est comprise entre les villes de la Region maritime, & située entre le Nord & l'Orient de Zabid, à vi stations d'éloignement de Sanaa. D'Aden à la ville de Maghian, dit le Cherif d'Edrifi, il y a vi stations, & de Maghian à la ville de Chayvan xxv parasanges.

XII. ZABID ^a est la Metropole de tou-

^a Zabid est une ville de commerce dont le Port est un des principaux de l'Yemen sur la Mer Rouge: Ce Port s'appelle Alafakak, du nom d'une forteresse qui est à son entrée. Il y avoit autrefois un Roi à Zabid, & un autre à Sanaa, qui se faisoient la guerre, &c.

toute la Region maritime de l'Yemen, assise dans une plaine, éloignée de la mer d'un peu moins d'une journée de chemin; on n'y voit point d'autre eau que celle des puits; elle a quantité de palmiers, & ses murs sont percés de huit portes, selon Albiruny. Zabid est un port d'Yemen, & le vrai port de Zabid est un lieu appelé Alafakah, & il y a XL milles de distance de l'un à l'autre. Il est écrit dans Alazizy que Zabid a une rade nommée Alafakah. L'Auteur du Livre des Longitudes, dit qu'Alafakah est situé sous le LXIV degré de longitude, & sous le XIV degré 35 minutes de latitude.

XIII. Tiz, aujourd'hui la demeure des Rois d'Yemen, est un château dans les montagnes, élevé sur la Region maritime, & sur les terres ^a de Zabid; & au dessus de Tiz il y a un lieu de plaisance appelé Schadah, où le Roi d'Yemen a fait conduire des eaux des montagnes qui sont au dessus, & où il a fait

^a Cette circonstance du Château de Tiz, élevé sur les Terres de Zabid, semble insinuer que Tiz, & la ville de Tage, dont nous avons parlé dans le *Voyage de l'Arabie Heureuse*, page 194. est la même chose.

fait bâtir un magnifique Palais, au milieu d'un jardin délicieux.

XIV. HISNOUDDAMOULA, ou Aldemlow, est un Château situé au Nord d'Aden, dans les montagnes d'Yemen, où sont gardés les trésors du Roi. Ibn Saïd dit que ce Château est élevé sur une montagne qui s'étend du Nord au Midi. La force & l'assiette inaccessible de ce Château ont passé en proverbe, car on dit fort comme Aldemlow. Il a au Nord * Hirah, petite ville fort connue, & située sur la grande route des montagnes.

XV. HARGIAH est un Port de mer où il y a quelques maisons, la plupart fort petites, & construites avec de la terre & des roseaux: Edrifi dit qu'il y a une journée de chemin entre Hargiah & Hirdah.

XVI. GIOBLAH est situé entre Aden & Sanaa, dans les montagnes, & sur deux rivières, d'où elle a été nommée Medinah Alnahrain, ville des deux Rivières; c'est une Ville assez moderne, bâtie par les Alsalihiyunis, lorsqu'ils eu-

* La ville d'Hirah, bâtie par Malek, fut autrefois la capitale d'un Royaume de ce nom, dont les derniers Rois étoient Chrétiens.

eurent conquis l'Yemen. Allebab écrit que l'Yemen est un grand & vaste país, dont les habitans sont appellés Yemenis, ou Yemenites, & que ce país porte le nom d'Yemen, parce qu'il est situé à la droite de la ^a Terre, comme la Syrie est située à la gauche. Il ajoûte que selon des Auteurs dignes de foi, Gioblah est éloigné de Tafirdoum d'environ une journée de chemin, & qu'elle est à l'Orient de Tiz, en tirant un peu vers le Nord.

XVII. DGIANAD est au Nord de Tiz; les eaux y sont mal saines; son éloignement de Sanaa est de 48. parasanges, & de Dabar de 24. Dgianad est un lieu infect, environ à une demi station de Tiz. Selon le Cherif Edrifi, Dgianad est entre Damar & Zabid. Le país ne laisse pas d'être agréable, & la ville considérable, aiant une belle & grande Mosquée d'assemblée, qui porte le nom
O de

^a Par la Terre les Musulmans entendent la Mecque & son territoire, qu'ils estiment être le centre ou le milieu du Monde, & cela par émulation de ce que les anciens Juifs, & Chrétiens ont crû la même chose de la ville de Jerusalem, autorisés par quelques passages de l'Ecriture, qui semblent favoriser cette opinion.

de Mosquée de Maad Ibn Giabal, parce qu'il l'a fait bâtir. La plupart des habitans de Dgianad sont Schiites ou Sectaires d'Ali. Assez près de cette ville est la vallée Sahoul, par laquelle on entre dans le Desert, & on arrive à une montagne sur laquelle sont bâtis mille villages : la largeur de cette montagne est d'environ 20. parasanges. De là on va par des campagnes steriles & pleines de sable à la vallée de Zabid.

XVIII. DAMAR * est une ville celebre de l'Yemen, c'est la patrie de plusieurs Personnages illustres qui ont écrit les paroles du Prophete & de ses Disciples. Les Historiens parlent beaucoup de Damar, qui est éloigné de Sanaa de 16. parasanges, & de Ddabar de 8. Edrifi écrit qu'il y a deux stations de Damar à Sanaa, & que sur le chemin qui conduit à Damar, il y a une montagne, sur laquelle il y a une magnifique Mosquée, bâtie encore par Maad Ibn Giabal, & qui en porte le nom.

XIX. HALY est une ville située sur les confins de l'Yemen, du côté d'He-giaz. Quiconque, dit Edrifi, veut pas-

* Voiez le *Voyage de l'Arabie Heureuse*, au sujet de Damar, page 197.

passer de Tehamah jusqu'à Sanaa , doit marcher depuis Serrain environ vi stations , & dans cette Region est la ville d'Haly , ainsi appelée du nom d'Haly , fils de Jacob.

XX. GIODDAH , * ou Dgiudda , est le port de la Mecque , à la distance d'environ ii stations sur le rivage de la Mer Rouge : ce port est très celebre. Edrisi marque aussi que Gioddah est un port de mer , & qu'entre la ville de ce nom & la Mecque , il y a environ xl milles ; c'est le rendez-vous des Pelerins qui passent d'Aidzab à la Mecque , & à Medine.

XXI. DD AFAR est une ville située sur le rivage d'un Golfe qui vient de l'Océan Meridional , & qui s'avance dans les terres en tirant vers le Nord l'espace d'environ cent milles. Dans le fonds de ce Golfe est la ville de Dd afar. Les Vaisseaux qui sortent de son port ne peuvent naviger que par le vent de terre ; ils font voile de ce Golfe pour aller aux Indes. Dd afar est la capitale du país de Shagiar.

O 2

On

* C'est la Ville & le Port de Gedda , où il y a ordinairement un Pacha Turc , dont l'autorité est assez bornée. Les Musulmans croient avoir en ce lieu-là le tombeau d'Eve.

On trouve dans ce país plusieurs plantes, & d'autres productions des Indes, comme la noix muscade, le Nardgil, ou le Coco, l'Indigo, &c. Au Nord de Ddabar il y a des colines pleines de sable, sur lesquelles habite la Tribu de Beniaad. Entre Ddabar & Sanaa il y a 24. parasanges. Quelques-uns disent que Ddabar est sur les côtes d'Yemen, & qu'il y a plusieurs jardins, & des ruisseaux aux environs. Enfin Ddabar n'a gueres plus d'étendue qu'un grand village.

XXII. SERRAIN est éloigné d'Halily de 19. parasanges du côté du Nord. C'est, dit Allebab, une petite ville proche de Gioddah, dans les quartiers de la Mecque. Alazizy dit que Serrain est sur le bord de la mer, éloignée de la Mecque de quatre grandes journées de chemin. Selon Edrissi on trouve près de Serrain le Bourg Yalamlam, qui est un Oratoire, & un rendez-vous des Pelegrins de l'Yemen, qui vont à la Mecque.

XXIII. NEDGERAN, ou Nag'ran, est une petite ville où il y a des palmiers; elle est habitée par des familles des Tribus de l'Yemen; on tire de là

là des maroquins. Cette ville est éloignée de dix stations de Sanaa; sa situation est entre Aden & Hadramout, dans des montagnes, où l'on trouve quantité d'arbres. On va de la Mecque à Nedgeran presque en vingt jours de tems par un chemin uni & fort droit sur des chameaux; cette route se fait entre Sanaa & la Mecque, à l'Orient de Saadah. Nedgeran est des dépendances de la Tribu de Hamadan, située entre des villes, des villages, des bâtimens, & des eaux.

XXIV. ADEN. ^a Cette ville est appelée Aden Abyan; elle est située sur le bord de la mer Oceane; c'est une ville de grand commerce, où les Navires des Indes arrivent journellement, & font voile de son Port. Dans les Livres

O 3

Geo-

^a La Description de la ville d'Aden, de son Port, & des environs, se trouve dans le Voyage de l'Arabie Heureuse, page 40. &c. L'Article d'Aden n'est point exact dans la Bibliothèque Orientale: entre autres choses il n'est pas vrai, comme le dit M. d'Herbelot, que le Turc soit aujourd'hui le maître de cette ville.

Au reste j'ai suivi ici le manuscrit de Grave, par preference à celui de M. Petis, qui me paroît altéré en cet endroit, sur tout en ne distinguant point les deux villes de même nom, &c.

Geographiques la longitude d'Aden est de 66. degrés 30. minutes, & la latitude de 11. degrés. Abyan, ou Ybian, selon Almoareb, est le nom d'un homme de qui la ville d'Aden a pris son surnom. Aden Laah est aussi une ville, mais fort petite, de la montagne de Saber dans l'Yemen. C'est en cette ville que se manifesta la premiere vocation des savans Princes ^a Fatemites, ou des Califes d'Egypte. Aden est éloigné de Sanaa de 68. parasanges, & Ibn Hau-cal écrit qu'il y a six stations d'une ville à l'autre. Les Voïageurs assurent qu'Aden est assis au pied d'une montagne qui l'entoure presque comme une muraille. Son vrai mur est bâti du côté de la mer, & enferme l'extrémité de la ville. Elle a une porte de ce même côté, & une autre du côté de la terre; celle-ci est appelée-

^a Il y a eu une Dynastie des Fathimites ou des Princes qui se disoient descendus d'Ali & de Fathime, fille de Mahomet, lesquels ont été reconnus Califes en Egypte jusqu'à la conquête de ce Roïaume par Selim I. qui mena le dernier Calife à Constantinople.

Abulfeda confirme sur la fin de cet Article qu'il n'y a point d'eau douce à Aden, que nos Geographes y placent mal à propos une Riviere, comme nous l'avons remarqué ailleurs.

pellée Babalfafin, ou la Porte des Porteurs d'eau. C'est par cette porte qu'on fait venir de l'eau douce d'ailleurs.

XXV. SANAA * est une des plus grandes villes de l'Yemen. Elle est semblable à Damas par la quantité de ses eaux, & par ses beaux vergers. Sa situation est dans les montagnes, à l'Orient d'Aden, tirant vers le Nord. L'air y est fort temperé, & les jours y sont égaux presque en toute saison. C'est en cette ville que les Rois d'Yemen faisoient autrefois leur séjour ordinaire; il y a même dans son enceinte un lieu fort élevé nommé *Gamdani*, sur lequel on voit encore les restes de leur Palais. Ibn Saïd remarque qu'entre cette ville & Aden on trouve la ville de Giabbah. Sanaa, selon Alazizy, est une belle & fameuse ville, & la Metropole de tout l'Yemen. On y voit peu de places publiques, mais beaucoup de Mosquées.

XXVI. BATNMARR est le nom d'une petite Region qui contient quantité de villages, avec des eaux courantes, & des palmiers. Elle est éloignée

O 4

de

* Sanaa fait un Article curieux dans le même Voyage de l'Arabie Heureuse, page 229.

de la Mecque d'une journée de chemin, située sur celui que tiennent les Pelerins d'Egypte & de Syrie. Depuis Batnmarr jusqu'à la vallée de Nachhlah; ce sont des palmiers, & des champs labourés continuels. De Batnmarr & de Katif on porte à la Mecque du bled, des dattes, des fruits, & d'autres provisions, & lorsque l'eau vient à manquer à la Mecque & à Mony, les Pelerins vont en chercher à Batnmarr, & la portent à Mony.

XXVII. SAADAH est éloigné de Sanaa de 60. parasanges. L'Auteur du Canon Geographique, dit que ce nom lui est donné à cause de la bassesse de sa situation; on tire de ce lieu-là beaucoup de beaux maroquins. Saadah, suivant Alazizy, est une ville bien peuplée, & où il y a des Manufactures pour la préparation des cuirs & des peaux, & pour leur teinture. Elle est d'ailleurs fort abondante, & fertile dans ses dehors. De Saadah à Ashamiyah, Bourg considerable, il y a vingt-cinq milles, & de la même ville à Chaiwan, vingt-quatre milles.

XXVIII. CHAIWAN, ou Khayotian est un país qui comprend plusieurs vil-

villages, des campagnes cultivées, & des eaux, avec quantité d'habitans qui sont de diverses Tribus de l'Yemen. Il est marqué dans Alazizy que Chaiwan est frontiere du païs habité par les Enfans de Shodac, de la famille d'Yafar, & par les Enfans de la Tribu de Tabaabah. Edrifi assure qu'il y a 16. parafanges de Chaiwan à Saadah.

XXIX. TAIF est une petite ville dont le terroir abonde en fruits, située au Midi de la montagne de Gazoïan: c'est le lieu le plus froid de tout le païs d'Hegiaz, en sorte qu'il y a souvent de la glace sur cette montagne: la plus grande partie de ses fruits sont des raisins secs; l'air y est tout-à-fait sain. On lit dans Almoshtarec que Naaman est une vallée située entre la Mecque & Taif, qui est appelée Naaman Alirac.

XXX. FARAA est éloignée de Medine vers le Midi d'un peu moins de quatre journées. Elle est composée de plusieurs villages bien peuplés. Le chemin le plus court pour aller de Medine à la Mecque, est par Faraa, mais on fait le chemin avec peu de sûreté, à cause des Brigands qui le frequentent.

Le Cherif Edrifi marque dans son Livre, intitulé, *Délassement de l'esprit curieux*, que les lieux les plus considérables d'auprès de Medine, & où les Pclerins s'arrêtent, sont Tayma, Dowmato-Igiandal, Faraa, Wady, Alkaray, Madyan, Chaibar & Fadak.

XXXI. GIORASH, petite ville où il y a des palmiers, est habitée par des familles des Tribus de l'Yemen; on en tire beaucoup de peaux & de cuirs. Selon Alazizy Giorash est une fort jolie ville, aux environs de laquelle il y a une infinité de ces arbres nommés Karad, dont l'écorce sert à apprêter les peaux, & il y a pour cela beaucoup de Manufactures. La latitude de cette Ville est de 17. degrés. Edrifi marque que Giorash & Nagr'an, ou Nedgeran, sont deux villes assez semblables: l'une & l'autre ont aux environs des villages & des terres cultivées: la distance d'entre ces deux villes est de six stations.

XXXII. MARIB^a est éloigné de Sa-

^a Marib, ou Mareb, est selon les Orientaux la ville de Saba, fondée par Saba fils de Cahtan, ou Jectan, & Saba fut Roi de l'Yemen. C'est de cette ville que Balkis, autrement la Reine de Saba, sortit

Sanaa de III stations, & selon d'autres de IV; c'est une ville ruinée, autrefois le siege des Rois d'Yemen, nommés Tebabais; elle est située à l'extrémité des montagnes d'Hadramout; c'est auprès de Marib qu'étoit une grande & fameuse digue dont on voit les restes. Cette ville est encore appelée ville de Saba, & suivant Almoshtarec, la ville de Marib dans l'Yemen s'appelle du nom de son fondateur Saba, fils d'Yoshahab, ou Yechhab, fils d'Yarab, fils de Koh-tan, petit-fils de Noé.

XXXIII. FAID est une petite ville dans la Province de Nagd, située vers le milieu du chemin que tiennent les Pelerins de Caldée, en allant de Koufah à la Mecque. Elle est proche de Salamy, ou Salmi, l'une des montagnes de Tay. Les Pelerins y laissent en dépôt une partie de leurs effets. Faïd est éloigné de Koufah de 109. parasanges. Il est marqué dans Alazizy, que Faïd est sur le milieu du chemin des Pelerins de Caldée allant à la Mecque; il ajoute qu'entre cette ville & les deux

O 6

mon-

tit pour venir voir Salomon. Ceux qui font venir cette Reine d'Ethiopie, ont ici une autorité contraire.

montagnes nommées Salamy & Agam, il y a 36. milles, & ces deux montagnes sont celles de Tay. On compte 80. milles entre Faïd & Althoalabiyan, gros Bourg ceint de murailles, & riche en bestiaux; ce Bourg est environ sur la troisième partie du chemin des mêmes Pelerins de Caldée, & dans le Livre des Longitudes, il est marqué sous le 68. degré 30. minutes de longitude, & sous le 18. degré 30. minutes de latitude.

XXXIV. SHEBAN, ou Schibam, est le nom d'une rude montagne, sur laquelle sont situés plusieurs villages, & où il y a des terres cultivées. C'est une des plus renommées montagnes de l'Yemen, sur laquelle on a bâti une forteresse. Sheban est comme la capitale du pays d'Hadramout^a; on compte 61. parasanges, & d'autres xi stations entre elle & Sanaa, & une station de Sheban à Damar. Cette montagne, suivant Alazizy, est extrêmement peuplée, quoiqu'el-

^a Le pays d'Hadramout fait partie de l'Yemen, il tire son nom de Hafarmout, fils de Joctan, fils de Heber, dont la posterité a peuplé l'Arabie. Ce pays a pour capitale Sheban, qu'on appelle aussi Hadramout.

qu'elle soit d'un très-difficile accès. On y trouve de la ^a Cornaline, de l'Agathe, & d'autres pareilles pierres d'une grande beauté. Le Cherif Edrisi remarque qu'il y a deux villes en Hadramout, l'une appelée Tarim, & l'autre Sheban; que Sheban est une forteresse presque imprenable, bien munie & située sur la montagne de même nom, & il ajoute que sur cette montagne il y a plusieurs villages, des champs cultivés, & des eaux courantes.

XXXV. HOG'R, ^b ou Hadgre, est
O 7

^a Suivant le témoignage de Pline, les Anciens étoient persuadés que l'Onyce ne se trouvoit que dans l'Arabie.

Et dans le Livre de Job, ch. 28. vers. 19. il est parlé des topases de Chus, ou d'Ethiopie, qui est proprement l'Arabie en plusieurs endroits de l'Ecriture.

^b Voici encore une ville du nom de Hogr, Hagr, ou Hagiâr dans l'Arabie; nous avons vu la situation de la première Article VII. celle-ci est dans la Région d'Yamamah, ou de Bahrain, presque à l'extrémité de l'Arabie du côté du Levant. La Bibliothèque Orientale ne distingue pas assez ces deux Villes, & attribue à la première ce qui ne convient manifestement qu'à la seconde: par exemple le tombeau de ceux qui furent tués à la défaite de Moseilemah, lequel à l'exemple de Mahomet avoit pris la qualité de Prophète, & séduit déjà beaucoup de monde, &c.

est selon Almoshtarec une ville celebre & la principale dans Yamamah, aiant la même longitude & la même latitude que Yamamah. Quelques Auteurs disent que sa distance d'Yamamah est d'une journée & d'une nuit de chemin. On assure que Yamamah & Hog'r sont la demeure de la Tribu de Hanifah, & d'une partie de la Tribu de Maddar. C'est à Hog'r que sont les tombeaux des ^a Martyrs qui resterent dans le combat de Moseilemah le faux Prophete, sous le Califat d'Aboubecre le Juste. Hog'r est situé entre l'Occident & le Septentrion d'Yamamah, à la distance d'environ deux stations de l'une à l'autre. Allebab écrit que Hog'r est une ville dans l'Yemen, qui a donné naissance à Ahmed, fils d'Abdalah Alazbi, fameux Poëte, lequel a été surnommé le Poëte de Hog'r.

XXXVI. YAMAMAH: * la ville de
ce

^a Chez les Mahometans toutes les guerres sont censées guerres de Religion, & c'est en ce sens qu'ils donnent le nom de Martyrs à ceux qui sont tués dans les batailles, ou qui meurent dans la profession actuelle des armes.

* Yamamah est la capitale d'une Region du même nom, &c.

ce nom est moins grande que Medine du Prophete, & ses environs ont plus de palmiers que tout le reste du pais d'Hegiaz: c'est une ville du desert dans la region des montagnes. C'est là où l'impolteur Moseilemah se faisoit passer pour Prophete, & où demeurent les Enfans de la Tribu de Hhamifah. Yamamah est éloigné de Bosrah de xvi stations, & d'autant de Kufah. J'ai appris de ceux qui l'ont vûë depuis peu, qu'il y a assez d'habitans, beaucoup de ruines, & peu de palmiers: ils ajoûtent qu'il y a là une vallée fort étroite nommée Alkardgé, & que la ville est au bas de cette vallée. Il est écrit dans Alfahah qu'Alkardgé est un lieu dependant d'Yamamah, qu'Yamamah est situé dans une plaine à l'Orient de la Mecque, que dans la vallée d'Yamamah, nommée Alkardgé, il y a quantité de villages, beaucoup de froment & d'orge. Auprès d'Yamamah est une source fort abondante, dont les eaux se répandent partout aux environs. Ahfa & Katif sont éloignés d'Yamamah en tirant vers l'Orient d'environ iv. stations. Selon le Kanum Yamamah dans les anciens tems étoit nommée Dgaou, ou Giau.

XXXVII. MERBAT, ^a au rapport de Ibn Saïd, est situé sur la côte du Golphe de Ddabar. C'est une petite ville au Sud-est de Ddabar. Edrifi dit, qu'il y a v. stations entre cette ville & le Dôme ou le Tombeau de Houd, & que sur les montagnes voisines de Merbat il croît beaucoup d'arbres qui portent l'Encens, lequel est transporté de là dans les autres païs.

XXXVIII. AHSA, est une ville où croissent quantité de Palmiers, & où il y a des eaux courantes, avec quelques fontaines chaudes. Elle est dans le Desert à l'Occident de Katif, tirant un peu vers le Midi, & à deux stations de cette ville. Les Palmiers environnent Ahsa, & forment un grand & spacieux circuit, qui rend ce lieu tout-à-fait semblable à celui de Gouta, ^b si renommé

au-

^a Merbat, ou Mirbath, ville située sur le rivage de la Mer Oceane, regarde du côté du Midi l'Isle de Zocotora, & est peu éloignée d'une autre petite ville nommée Cabar-Houd, ou le Sepulcre de Houd; les Arabes appellent, Houd le Patriarche Heber, & disent qu'il finit ses jours en ce lieu-là après avoir prêché la Parole de Dieu aux Arabes Idolâtres, &c.

^b Gauthah Demeschk. C'est le nom que les Orient-

auprès de Damas. Alahafa est le pluriel de Ahfa, nom qui signifie proprement un sable dans lequel l'eau entre, & penetre jusqu'à la terre ferme, où elle s'arrête: les Arabes fouissent dans ce sable, & en tirent de l'eau. Alahafa avec l'article, fait connoître qu'on entend parler de celle d'Arabie, qui appartient à la Tribu de Saad dans Hagr, car l'autre est le Palais des Carmathes de Barrhine; si bien que Ahfa de la Tribu de Saad est fort différente de celle de Barrhine. Celle dont nous parlons ici n'a point de murailles, & est éloignée de Yamamah de quatre journées de chemin. Les habitans de Ahfa, & ceux de Katif portent leurs dates à Khardge, qui est, comme nous avons dit, une vallée remplie de villages près d'Yamamah, & là ils troquent une charge de chameaux de dattes, contre une pareille charge de froment.

XXXIX. KA.

Orientaux donnent à ce qu'ils appellent la plaine de Damas, si fertile & si délicieuse qu'on la met au nombre des quatre Contrées, où sont, selon eux, les plus beaux jardins de toute la terre, les trois autres contrées sont, l'une en Caldée, l'autre en Perse, & la troisième près de Samarcande.

XXXIX. KATIF : cette ville est du côté de Ahfa, sur la côte du Golphe Persique : il y a des lieux aux environs, où les habitans pêchent * des perles ; son éloignement de Ahfa est d'environ deux stations , & elle est à l'Orient de cette ville, tirant un peu vers le Nord. Ses Palmiers sont plus petits que ceux de Ahfa. Nous avons appris de quelques habitans de Katif, que la ville a des murailles, un fossé & quatre portes , que dans les hautes marées la mer vient jusqu'au pied des murs , & que dans les basses une partie de la terre aux environs reste à découvert. Katif a un Canal, ou un petit Golphe par lequel les plus gros Navires entrent chargés, & s'approchent de la ville avec la marée. On compte six journées de chemin de Katif à Bosrah, quatre de Katif à Kademah, & il faut un mois entier pour aller de Katif à Oman. Katif est semblable à Selamiya pour la grandeur, & celle-ci est plus grande que Ahfa.

XL. SOHHAR, est une ville ruinée, une partie seulement appelée Oman,

* Cette pêche de perles n'est point marquée dans le Manuscrit de Grave.

nan, est habitée, & abondante en Palmiers & en fruits. Le païs d'Oman est chaud à l'excès. Selon Alfahah, Sohhar est la Capitale de ce païs, du côté qu'il est contigu à Hegiaz, ou aux montagnes; & Wiwam est la Capitale d'Oman du côté que ce païs touche le rivage de la mer. Il est marqué dans Allebab qu'Oman est sur la côte maritime au dessous de Bosrah; & dans Alazizy qu'Oman est une ville fameuse avec un bon Port où abordent journellement des vaisseaux des païs des Indes, de la Chine, de Zanguebar; & que son Château est appelé Sohhar: il n'y a point dans le Sein Persique de ville plus importante qu'Oman, son district est d'environ 300. parasanges, c'est le païs des Azides, ou d'Alared.

XLI. BAHHRAIN, dans le païs de Nagd, est une contrée fertile en dates, laquelle s'étend sur la côte de la mer Persique; c'est la region & la residence des ^a Carmathes, aiant beaucoup de vil-

^a Les Carmathes furent les Sectateurs d'un fameux Imposteur nommé Carmath, qui s'éleva dans le Musulmanisme sur la fin du IX. siècle, & qui en renversoit tous les fondemens. Ils firent la guerre
aux

villages dans son étenduë: la ville principale de Bahhrain est Hagiar, ou Hadgre; sa partie Orientale, tirant vers le Nord a sa longitude & sa latitude marquées dans nos Tables. Il est dit dans Almoshtarec, qui l'a tiré de Aazuhary, que ^a Hadgre a été nommée Bahhrain, c'est-à-dire les deux mers, à cause d'un Lac qu'elle a auprès de Ahfa d'un côté, & de l'Ocean Oriental de l'autre. Suivant Alsahah Hadgeri signifie un habitant de la ville de Hadgre, quoique ce terme soit peu usité. Il est encore marqué dans Almoshtarec, que Hagiar ou Hadgre est un nom general pour signifier tout le país de

aux Califes, prirent la Mecque, & firent main basse sur presque tous les habitans. Ils fouillerent le Temple en plusieurs manieres, enleverent la pierre noire, & remplirent le Puits de Zemzem de cadavres, &c. cette Secte se dissipa peu à peu, selon Ahmed Nuairi, qui a écrit assez au long tout ce qui regarde les Carmathes, sans marquer au juste le tems de leur décadence. L'Histoire Universelle de Nuairi écrite en Arabe est dans la Bibliotheque du Roi.

^a Hadgre est pris là pour toute la contrée de Bahhrain.

Tout cet Article, depuis la citation d'Almoshtarec est fort embrouillé dans le Manuscrit de Græve, avec quelques omissions, qui se rétablissent par celui de M. Petis.

de Bahhrain, comme l'on dit la Syrie, la Caldée, & que ce n'est pas proprement le nom d'une ville particuliere.

XLII. MAHRAH, est ^a une region dans laquelle il n'y a ni Palmiers, ni terres cultivées : les habitans n'ont pour tout bien que des Chameaux ; leur langue est barbare, & très difficile à apprendre ; on élève parmi eux d'excellens Dromadaires. Il croît de l'encens à Mahrah, que l'on porte dans les autres païs. Son éloignement de Hadgre est de xxx. journées. Mahrah est proprement la Porte du Desert. (BAB ALHAWADY) Afahah rapporte que le Chameau, dit Almahrar, ou de Mahrah, est ainsi nommé, à cause de Mahrah fils de Hamdan, Fondateur d'une Tribu.

D E S-

^a Il y a une ville de ce nom de Mahrah, & dans la même Region, presque dans le Desert. Il y avoit autrefois un fameux Monastere, dit de S. Simeon, auprès de Mahrah, où l'on prétend qu'Omar Kalife Ommiade fut enterré.



DESCRIPTION

DE LA MER

PERSIQUE.

LA Mer ^a Persique est un écoulement de l'Océan Indien, tirant d'abord vers le Septentrion, entre Mekran, situé sur le Détroit de cette mer à son Orient, où est le * Château de Tiz, dont la longitude est de 93. degrés, & la latitude de 24. degrés 45. minutes, & Oman, situé sur le même Détroit à son Occident, sous le 74. degré de longitude,

^a Les Arabes & les autres Orientaux appellent la Mer, ou le Golfe Persique, le Golfe Verd, *Khalig-hal akhdhar*, par opposition au Golfe Arabe, ou la Mer Rouge, qu'ils nomment *Kaligal akhmar*, ils nomment aussi ce dernier Golfe la Mer de Kolzum.

* Ce Château de Tiz n'est pas celui dont il est fait mention dans la Table Article XIII.

le, & le 22. degré 45. minutes de latitude. Cette mer parcourt ensuite la côte d'Oman, & s'étend toujours vers le Septentrion, jusqu'à ce qu'elle arrive à Abadan, dont la longitude est de 75. degrés & demi, & la latitude de 31. degrés: d'Abadan elle se tourne vers l'Orient, en tirant un peu au Midi jusqu'à Mehruban, situé sous le 76. degré de longitude, & sous le 32. de latitude. De là cette Mer coule tout à-fait au Midi jusqu'à Gianabah, dont la longitude est de 75. degrés, & sa vraie latitude de 30. degrés. De là elle va à Saif Alhahr sur le rivage de Perse, où il y a un bon Port pour les Navires, & beaucoup de villages aux environs: ensuite elle retourne vers l'Orient jusqu'à Siraf, dont la longitude est de 79. degrés & demi, & la latitude de 29. degrés & demi. De là elle passe au delà des Montagnes nommée Mankataab, & Mafawas, tirant toujours vers l'Orient, jusqu'au Château appelé Ibn Omarah sous le 84. degré de longitude, & de 30. degrés 20. minutes de latitude. De là elle continuë encore vers l'Orient jusqu'à Harmuz *, Port de Karman, où la

* Ormus.

la longitude est de 85. degrés, & la latitude de 30. D'Harmuz la Mer Persique coule entre l'Orient & le Midi jusqu'aux côtes de Mekran & de Tiz, dont nous avons marqué la position au commencement. Sur le Détroit de cette Mer, & dans l'Océan Indien on voit Aldordour, c'est-à-dire, les trois Montagnes, dont l'une s'appelle Kafir, l'autre Awir, & la troisième n'a point de nom. En cet endroit la Mer est ordinairement agitée, & il s'y fait des tourbillons, qui font perir les vaisseaux lorsqu'ils ne s'en éloignent pas assez: on dit que ces montagnes furent autrefois englouties par la mer, & que ce qu'on en voit aujourd'hui n'en est que les cimes. Le Cherif Edrifi dit, qu'Aldordour est un lieu remarquable, & qu'il est ainsi appelé dans tout l'Océan Oriental. Dans la Mer Persique le flux & le reflux arrivent régulièrement deux fois le jour, & deux fois la nuit; la Mer monte jusqu'à la hauteur de dix coudées, & baisse tout autant, avant qu'elle revienne à son premier état.

Unable to display this page

droite ligne vers le Midi jusqu'à Sawakam , * petite ville d'Ethiopie , aussi sous le 48. degré de longitude, & sous le 17. de latitude. De là en continuant vers le Midi, elle va entourer l'Isle de Dahlac, qui est peu éloignée de la côte Occidentale, & dont la longitude est de 61. degrés, & la latitude de 14. De cette Isle la Mer s'étendant toujours vers le Midi, baigne les côtes d'Ethiopie, jusqu'au ^a Cap Almandab, & c'est là le bout, ou plutôt le commencement de la Mer Rouge du côté du Midi, près du Détroit ou de l'embouchure par laquelle entre la grande Mer des Indes, ou l'Océan Oriental. La montagne Almandab, & les Solitudes d'Aden, sont fort proches l'une des autres, & ne ^b sont séparées que par un
De-

* Aujourd'hui Suaquem où il y a un Pacha Turc.

^a Ce Cap est formé par la Montagne de même nom, qui est presque toute de pierre d'Aimant, selon quelques Auteurs Arabes, ce qui attire, disent-ils, de ce même côté tous les Vaisseaux, à cause du fer dont ils sont armés, &c. Les Modernes n'ont point reconnu cette attraction, qui paroît fabuleuse, & qui a peut-être donné lieu à cette autre erreur, dont nous avons parlé touchant le Tombeau de Mahomet.

^b On peut voir dans le *Voyage de l'Arabie Heureuse* pages 58. 68 & 70. la véritable situation du Détroit,
de

Détroit si ferré, qu'un homme en peut voir un autre sur le rivage opposé. Ce Détroit s'appelle Bab-Al-Mandab. Des Voïageurs m'ont rapporté, que Bab-Al-Mandab est au dessous d'Aden, & qu'il est éloigné d'Aden, en tirant vers le Nord-ouest d'autant de chemin qu'en peut faire un Vaisseau dans un jour & une nuit. Les Montagnes Almandab sont situées dans le país des Abyssins, & on les voit des Montagnes d'Aden, quoique dans un assez grand éloignement. En ce lieu-là l'embouchure de la Mer de Kolsum, est tout-à-fait ferrée & étroite, de la maniere que nous avons déjà dit. Aden, à l'égard de Bab-Al-Mandab, est situé entre l'Orient & le Midi; & c'est là tout ce que l'on trouve sur la côte Occidentale de la Mer Rouge, depuis Kolsum jusqu'à Mandab. Passons maintenant au Rivage, qui s'étend de l'autre côté de la montagne de Mandab, & qui est la terre d'Aden. Nous dirons là-dessus que depuis Aden la Mer Rouge coule vers le Septentrion. La longitude de cette

P 2

vil-

de l'Isle & de la Montagne, qui portent tous trois le nom de Babalmandab, ou de Babelmandel, avec l'Étymologie de ce nom, &c.

ville est de 66. degrés & sa latitude de xi. ensuite cette Mer tourne autour des côtes de l'Yemen jusqu'à ce qu'elle arrive à l'extrémité des côtes de ce nom, où la longitude est de 67. degrés, & la latitude de 19. moins 10. minutes. De là elle s'étend encore vers le Septentrion jusqu'à Gioddah, dont la longitude est de 66. degrés, & la latitude de 21. De Gioddah elle coule au Nord-ouest jusqu'à Algiahah, demeure des Egyptiens, sous le 65. degré de longitude, & le 22. degré de latitude. Elle continuë ensuite vers le Nord, en tirant un peu vers le Couchant, jusqu'au rivage d'Yambaak, dont la longitude est de 64. degrés, & la latitude de 26. De là elle court tout-à-fait entre l'Occident & le Nord, jusqu'à ce qu'ayant laissé Madyan, elle arrive à Ailah, qui est sous le 55. degré de longitude, & sous le 29. degré de latitude. Almoshtarec dit dans le Kanim qu'Ailah est à 56. degrés & 40. minutes de longitude, & à 28. degrés 50. minutes de latitude. D'Ailah cette mer se recourbe vers le Midi^a jusqu'à Altour, qui est le Mont de Si-

^a Les Arabes appellent le Mont-Sinaï, Thour Si-

Sina, lequel par un Cap fort élevé, & qui s'avance dans cette Mer, la divise en deux bras *; de là en retournant vers le Nord elle arrive enfin à Kolzum, dont nous avons marqué la position: cette ville est située à l'Occident d'Ailah, l'une & l'autre aiant presque la même latitude, & c'est par-là que nous avons commencé nôtre description. Kolzum & Ailah sont situés sur les deux bouts de Mer dont nous avons parlé, & nous voila arrivés à la terre ferme, qui est du côté du Nord. Entre les contours que fait cette Mer, lesquels nous venons de décrire, la terre s'avance du côté du Midi, & le lieu où elle partage la mer est Altour, ou le Mont-Sina, dont la longitude est presque la même que celle d'Ailah. Ailah est situé sur l'extrémité du bras ou du Canal Oriental, & Kolzum sur l'extrémité du bras Occidental. Ailah est plus Oriental que Kolzum. Ce qui est entre Kolzum & Ailah est le Mont-Al-

P 3

tour

Sinaï, ils donnent aussi le nom de Thour, ou de Thor, à une petite ville, qui est au pied de Sinaï, & sur le rivage de la Mer Rouge. On pretend que ce nom vient de Thour, l'un des enfans d'Ismaël, &c.

* Il y a dans l'Arabe les deux Langues de Mer, mais on ne peut pas s'exprimer ainsi en François.

tour, qui est plus meridional que Kolzum, & Ailah est assis au bout du Cap qui s'étend dans la Mer. La Mer coule entre Altour & la côte d'Egypte, & ferme le Canal, ou le bras sur l'extrémité duquel Kolzum est situé. De même entre Altour, & le rivage de Hegiaz il y a un autre Canal sur l'extrémité duquel la ville d'Ailah est assise. Pour aller d'Altour à l'une & à l'autre des terres opposées, le chemin est fort court par mer, mais il est beaucoup plus long par le Desert de Fakiab, parce qu'il faut necessairement que ceux qui viennent d'Altour, pour aller en Egypte passent aux environs de Kolzum, ou qu'ils passent au delà d'Ailah, s'ils vont à Hegiaz. Altour est joint au Continent du côté du Nord; mais il est entouré de la mer des trois autres côtés. La mer dont nous parlons, après avoir fait quelque chemin au delà de Kolsum, s'étend des deux côtés vers le Midi & vers l'Orient, jusqu'à ce que son Canal d'un rivage à l'autre ait environ LXX. mille pas de largeur, & cet endroit, qui est un des plus larges, est appelé Barkah Gorandal.

Longitude, & Latitude des Villes d'Arabie contenues dans les Tables d'Abulfeda, avec leur Climat, & leur situation Geographique, suivant les Auteurs les plus approuvés.

Noms des Villes.	Degrés de Longitud.	Degrés de Latitude.	Climats de Ptolomée.	Provinces ou Regions.
La Mecque	67. deg. 30 min.	21. Deg. 20. min.	Au comm. du 2. Climat.	Hegiaz ou Thahamah.
Medine.	67. 30.	24.	Au milieu du 2. Climat.	Hegiaz. ou Nagd.
Ailah.	56. 40.	28. 50.	3. Climat.	Sur les bords de la Peninsule d'Arabie
Madyan.	56. 20.	29.	Comm. du 3. Climat.	Proche de la Syrie.
Tayma.	60. 30.	26.	Fin du 2. Climat.	Près le Desert de Syrie.
Tabuc.	58. 50.	26.	3. Climat.	Près le Desert de Syrie.
Hagr.	60. 30.	28. 30.	3. Climat.	Hegiaz.
Tadmor.	62.	34.	4. Climat.	Desert de Syrie.
Yanbo.	64.	26.	2. Climat.	Sur la côte de la mer près Hegiaz.
Khaibar.	67. 30.	24. 20.	2. Climat.	Près Hegiaz.
Maghian.	64.	16.	1. Climat.	Sur les côtes de la mer d'Yemen.

On a ômis dans cette Table les différentes Longitudes, & Latitudes données à une même Ville, dans les Tables d'Abulfeda, par les differens Auteurs qu'il cite. Comme cette variation ne peut servir qu'à embarrasser. On a pris le parti de ne rapporter

ter ici sur chaque Ville, que la position qui lui est donnée par quelqu'un des Auteurs les plus approuvés par Abulfeda même, principalement ceux dont il a été parlé dans la Preface de cette Traduction.

Villes.	Longitude.	Latitude.	Climat.	Province ou Region.
Zabid.	63. deg. 20. min.	14. deg. 10. min.	Commenc. du 1. Climat.	Sur les côtes d'Yemen.
Tiz.	70.	14. 30.	1. Climat.	Yemen.
Aldemlow.	64. 40.	15. 5.	1. Climat.	Yemen.
Hargiah.	64. 40.	16. 50.	1. Climat.	Yemen.
Gioblah.	65. 8.	13. 10.	1. Climat.	Yemen.
Dgianah.	65. 30.	14. 30.	1. Climat.	Yemen.
Damar.	64.	14. 20.	1. Climat.	Yemen.
Haly.	66. 50.		1. Climat.	Yemen.
Gioddah.	65. 30.	21. 45.	Commencement du 2. Climat.	Hegiaz.
Ddafar.	67.	13. 30.	Commencement du 1. Climat.	Sur les côtes d'Yemen.

Villes.	Longitude.	Latitude.	Climat.	Province ou Region.
Serrain.	66. degr.		Fin du 1. Climat.	Yemen.
Nedgeran.	67. 30.		1. Climat.	Yemen.
Aden,	70.	12.	Au delà du 1. Climat vers le Mi di.	Region Maritime d'Yemen.
Sanaa.	67. 20.	14. 30.	1. Climat. au com- mencem.	Yemen.
Batnmarr.	67.	21. 55.	2. Climat.	Hegiaz.
Snadah.	66. 20.	18. 30.	1. Climat.	Yemen.
Chaiwan.	67. 21.	15. 40.	1. Climat.	Yemen.
Taif.	67. 10.	21. 50.	Commence- ment du 2. Climat.	Confins d'Hegiaz.
Faraa.	63. 30.	25.	2. Climat.	Hegiaz.
Glorash.	67.	17. 5.	1. Climat.	Yemen.
Marib.	76. 30.	16.	1. Climat.	Yemen.

Villes.	Longitude.	Latitude.	Climat.	Province ou Region.
Faid.	68. deg. 10. min.	26. deg. 50. min.	Fin du 2. Climat.	Nagd.
Sheban.	71.	12. 20.	Au delà du premier Cli- mat.	Forteresse du Pais d'Hadra- mout.
Hog'r.	71. 10.	22.	Commen. du 2. Climat.	Yamamah.
Yamamah.	71. 46.	21. 31.	Commen. du 2. Climat.	Hagiaz ou Alaroud.
Merbat.	74.	14. 30.	Au delà du 1. Climat.	Yemen.
Ahsa.	73. 30.	12.	Commen. du 2. Climat.	Bahrain.
Katif.	73. 55.	22. 35.	2. Climat.	Bahrain.
Sohhar.	81. 15.	19. 16.	1. Climat.	Bahrain.
Bahrain.	74. 20.	25. 45.	2. Climat.	Partie Sep- tentrionale du Pais de Bahrain.
Mahrah.	75.	16.	1. Climat.	Yemen.

T A B L E

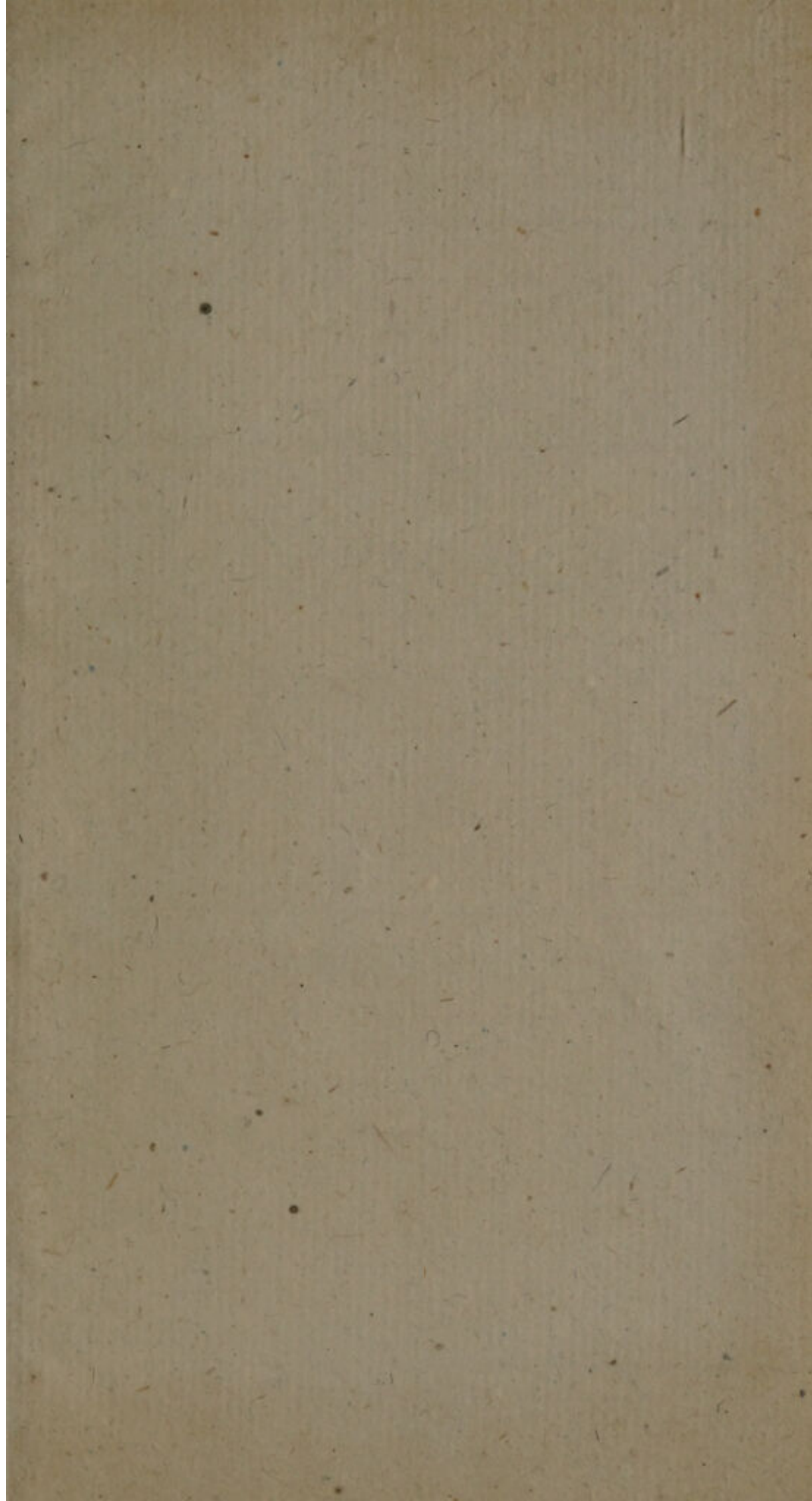
Pour la Description generale de
l'Arabie.

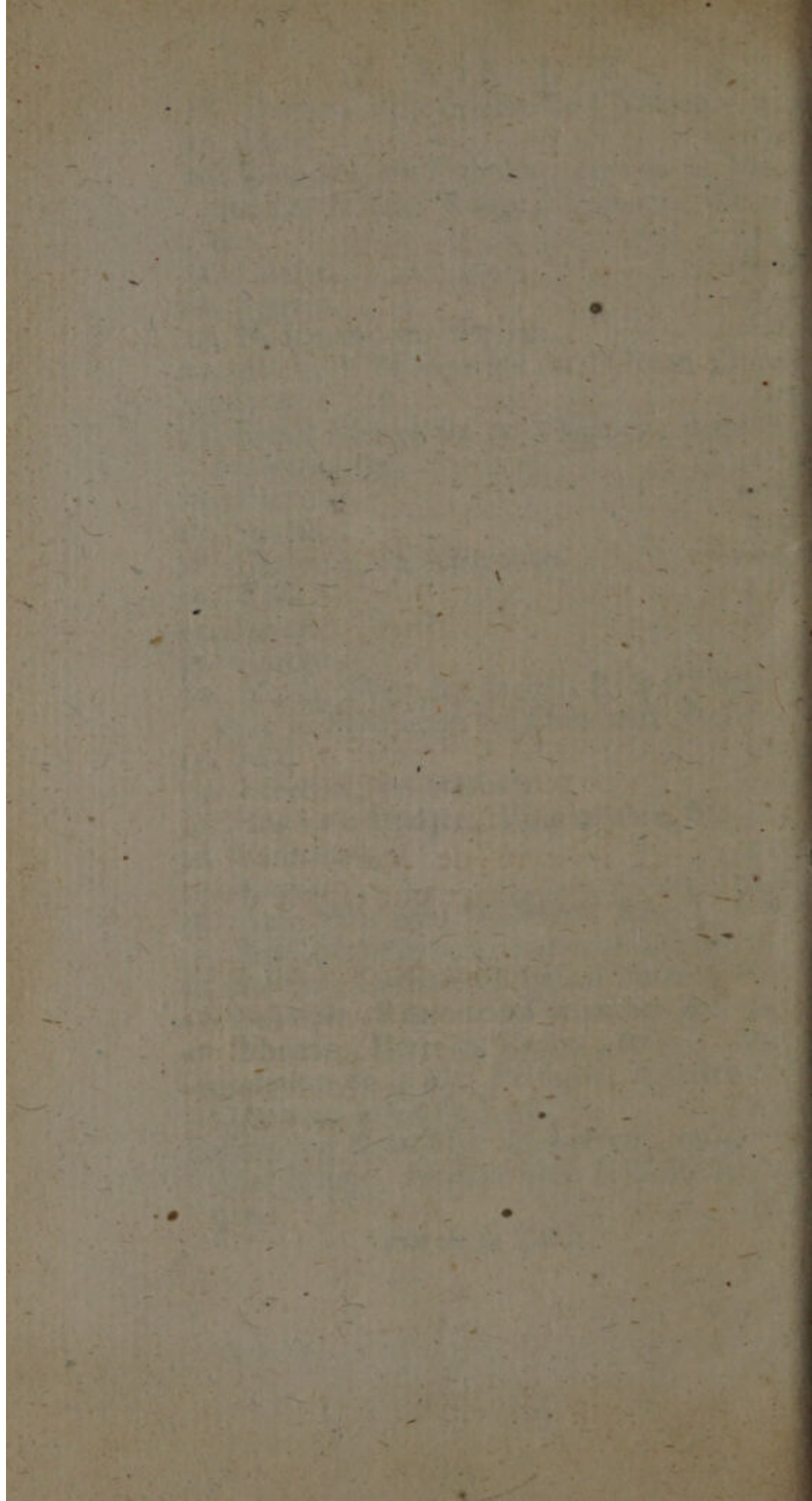
D escription generale de l'Arabie. <i>pag.</i>	276
Description de quelques lieux qui sont au- près de la Mecque, ou qui en dépendent.	279
Description de quelques distances particulieres dans la presqu'Isle d'Arabie.	292
Circuit de la presqu'Isle d'Arabie, selon Ibn Haucal Auteur Arabe.	297
Description des Villes de l'Arabie comprises dans les Tables d'Abulfeda.	300
Savoir,	
1. La Mecque appelée Mere des Villes, &c.	<i>ibid.</i>
2. Medine du Prophete, la Ville par excel- lence, &c.	301
3. Ailah.	303
4. Madyan, fondée par Madyan fils d'Ismaël.	<i>ibid.</i>
5. Tayma.	305
6. Tabuc.	<i>ibid.</i>
7. Hag'r.	306
8. Tadmor, ou Palmyre, differente de Bal- bec.	307
9. Yanbo.	308
10. Khaibar.	309
11. Maghian.	310
12. Zabid, Metropole dans l'Yemen.	<i>ibid.</i>
13. Tiz.	311
14. Hisnouddamoula, ou Aldemlow.	312
15. Hargiah.	<i>ibid.</i>
16. Gioblah, Ville des deux Rivieres, &c.	<i>ibid.</i>
17. Dgianad habitée par les Sectaires d'Aly, &c.	313
18. Da-	

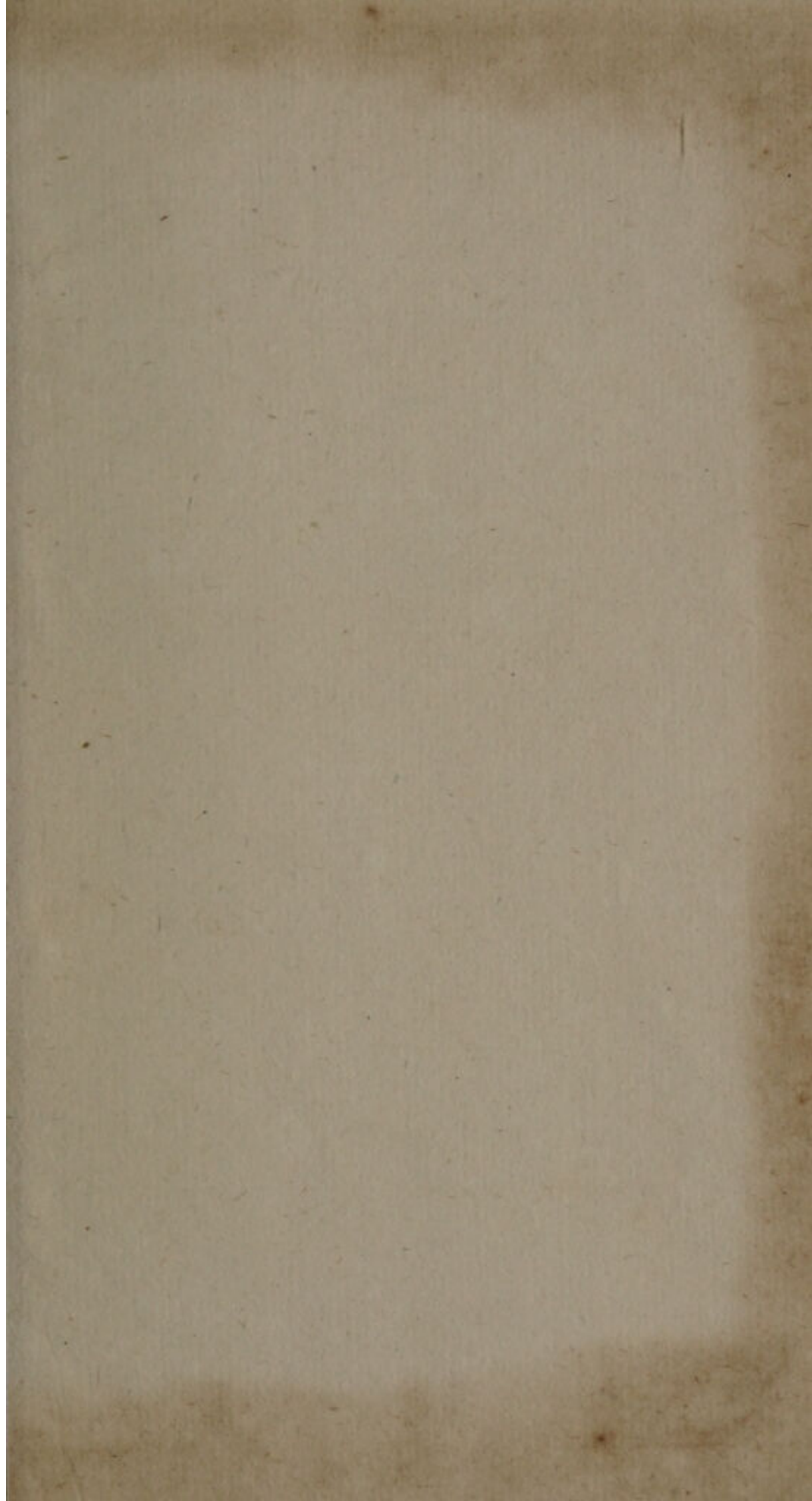
T A B L E.

18. Damar, Ville celebre de l'Yemen.	314
19. Haly.	<i>ibid.</i>
20. Gioddah, ou Dgiudda, port de la Mecque sur la Mer Rouge, Tombeau d'Eve, &c.	315
21. Ddafar.	<i>ibid.</i>
22. Serrain.	316
23. Nedgeran, ou Nag'ran.	<i>ibid.</i>
24. Aden, Ville fameuse sur l'Ocean Oriental, &c.	317
25. Sanaa Metropole de l'Yemen, demeure des Rois, &c.	319
26. Batnmar.	<i>ibid.</i>
27. Saadah.	320
28. Chaiwan, ou Khayouan.	<i>ibid.</i>
29. Taif.	321
30. Faraa.	<i>ibid.</i>
31. Giorash.	322
32. Marib, Siege des anciens Rois d'Yemen, Ville de Saba selon les Orientaux, &c.	<i>ibid.</i>
33. Faid.	323
34. Scheban, ou Schibam.	324
35. Hog'r ou Hadgre, Ville celebre, &c.	325
36. Yamamah.	326
37. Merbat.	328
38. Ahfa Ville dans le Desert. &c.	<i>ibid.</i>
39. Katif, pêche de perles aux environs, &c.	330
40. Sohhar, Capitale du Pais d'Oman.	<i>ibid.</i>
41. Bahhrain, Region des Carmathes, &c.	331
42. Mahrah, Porte du Desert, &c.	333
Description de la Mer Perfique, appelée des Orientaux le Golfe Verd.	334
Description de la Mer de Kolsun, ou de la Mer Rouge, appelée aussi le Golfe Arabe.	337

Fin de la Table.







Voyenaisie

on/

Unable to display this page



